

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Les Crapauds-brousse  
*roman, 1979*

Les Écailles du ciel  
*roman, 1986*  
*Grand Prix de l'Afrique noire*  
*Mention spéciale de la fondation L. S. Senghor*

Un rêve utile  
*roman, 1991*

Un attiéké pour Elgass  
*roman, 1993*

TIERNO MONÉNEMBO

# PELOURINHO

roman

R  
MON

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

Para Pierre Verger  
Para gente de Bahia

ISBN 2-02-023349-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Dans les villes  
tous les gens se ressemblent  
Pas ici :  
Chacun a son âme à soi  
Toute créature est unique  
Même les chiens.*

Manuel Bandeira

## Chapitre I

État à Escritore -

Maintenant que tu es mort, Escritore, il ne me reste plus qu'à mesurer le coût de mon étourderie. Je ne trouverai jamais assez de force pour en surmonter le choc. Regarde un peu la loque qu'est devenue ma personne. Une vraie de vrai, cette fois, qui se ronge les ongles d'une ladeira à l'autre sans savoir quoi inventer pour expier sa faute. La belle colère, puta la vida! Il fallait donc que je goûte à ce pépin-là aussi : le remords du meurtre d'un ami. Avoue que cela ne serait pas arrivé si, dès le début, tu avais pris soin d'éviter ma compagnie. Tu n'avais qu'à lire sur ma tête que je ne suis pas du genre à porter chance. Je comprends les raisons qui t'ont amené de si loin mais, qu'est-ce que tu veux mon vieux, je n'ai jamais su être convivial pour attirer la parentèle. Je suis un mauvais aimant, je n'attire que les ennuis. Je perçois une lueur d'espoir, vlan! elle se transforme en piège. La preuve, tu ne m'auras apporté que de la peine, toi qui voulais me servir d'ancêtre et de guide. Toujours cet effet de la poisse mais aussi cette terrible obsession au sujet de l'ancêtre Ndindi qui avait fini, reconnais-le, par te doper la cervelle. Enfin, on verra ce que demain me

réserve. Pour l'instant, il faut que je marque une pause. Je dois remuer les sous-sols et les combles, remettre un peu d'ordre dans mon foutoir d'existence. Même s'il me semble plus excitant de vivre comme j'ai vécu que de recevoir la lame d'un couteau-scie au milieu du poumon.

Rien de bien nouveau sur terre. Les Gringos ne se montrent pas plus que si tu étais encore là. On voit la même nuée d'effraies s'abattre sur la cathédrale à la tombée de la nuit. Et, bien sûr, il pleut, il vente comme avant sur les pentes en terrasses qui descendent de Federação. Pourtant, à y regarder de près, une ou deux choses ont changé. Si je revoyais ta bouille de mauvais coucheur – meu pai, si nous pouvions de nouveau toper sous le feu d'une pinga! –, je te dirais que le mal de Mãe Grande a empiré. Samuel a quitté sa cabane du Barbalho. Il hante les cimes des arbres et les sommets des églises. Il crie, au milieu de la nuit, que personne ne trouvera de salut avant qu'on ait brûlé l'horloge de la Piedade. Ils ont abattu les flamboyants centenaires qui trônaient praça da Sé. Tu venais y rêvasser, ton calepin rouge à la main. Imagine ce qu'ils ont mis à la place : une station de bus qui jouxte la cathédrale !

En revanche – comme la vie va, mon défunt d'Escritore! – Manchinha ne me bat plus froid et personne ne s'avise, à présent, de me repousser quand je passe le seuil du barzinho de Preto Velho. Je laisse rarement filer une heure sans revenir m'y morfondre à l'ombre de ton souvenir. Je m'assieds sur la même chaise noire en bois de jacaranda, peinte ainsi par mégarde, à moins de croire ce que raconte Samuel, à savoir que cela provient

de la couleur des péchés dont son âme s'est soulagée par le repentir.

Il s'élève de la place un long chœur de rumeurs. Certains affirment que c'est de ta faute si tout s'en va cul par-dessus tête, d'autres prétendent que non. Mais beaucoup s'accordent à dire que, s'il fallait t'imaginer autrement que sur deux pieds, tu serais l'oxé de Xango, le dieu fou qui vous culbute sous son souffle en étant persuadé que c'est pour vous faire du bien. Tu les auras décoiffés, eux aussi, avec tes histoires de négriers et ta sacrée impatience. A vrai dire, ils ne m'ont jamais confié ce qu'ils pensaient de toi ni si, comme moi, tu les avais métamorphosés, ou s'ils étaient restés ce qu'ils étaient avant que tu n'arrives ici pour nous parler du mystère du figa et de l'étrange tribu des hommes que l'arbre a tués.

Ta mort a laissé Preto Velho bien mélancolique. Il dit que toutes les larmes d'une veuve ne lui suffiraient pas pour pleurer ton absence. Il est resté bougrement le même : versatile et fier de son torse nu. Il répète au premier venu sa stupide maxime : « L'habit – que l'on me contredise donc ! – est le premier des mensonges. A quoi ça sert, un couteau qu'on ne sort jamais du fourreau ? » J'ai de plus en plus de mal à supporter sa tignasse blanche et sa gueule de saïmiri quand il me saisit au collet pour me réclamer cette dette que je suis censé avoir et qu'il est le seul de la ville à se rappeler aujourd'hui. Cela ne change rien si maître Careca ou Rosinha lui remet les idées en place : « Quelle dette, Preto Velho ? Cette bouteille de cravo ? Allons, Preto Velho, pour finir, tu lui en avais fait cadeau. Le jour où l'on a mis en terre

ce malheureux Africano. Ce délicieux Escritore, tu devrais t'en souvenir, Preto Velho!» Alors il se souvient et il pleure. Il pleure et cherche parmi les bouteilles le flacon de Natu Nobilis qu'il débouche en expulsant un furieux jet de morve : « Si, si, l'Escritore! Ah! apportez-moi vos verres, que je vous offre à boire. Moi, je suis prêt à tout pardonner devant la mémoire d'un tel homme. » Mais c'est bien le diable si, une semaine plus tard, il ne me tombe pas de nouveau dessus pour un verre de pinga ou un plat de caruru de xinxin que je lui aurais dérobé une décennie plus tôt.

Allez, qu'il me botte les fesses, qu'il me déchiquette, qu'il m'humilie si cela lui soulage l'existence. Moi, je me suis fait un principe : ne jamais l'affronter, en raison de son grand âge et de son imprévisible férocité. D'ailleurs, si tu étais encore là, tu verrais le masque de sagesse sous lequel je me cache. A présent, je mène une vie de subalterne tout petit, tout muet, si petit, si muet qu'il passe pour plus idiot que le meuble sur lequel il est assis. Au fond, ce morceau de vieux bois peut se targuer d'avoir une histoire, lui. Oui, tu lui donnais un petit air de trône quand tu t'asseyais dessus. Mais moi... Je me suis permis de le bouger d'un mètre ou deux, de la marche menant aux chiottes à la niche dans le mur où sont rangés les masques. J'aime avoir la cuisine en face pour me marrer de Rosinha et, par la vitre de la porte-fenêtre, recevoir en gros plan l'animation de la rua Gregorio de Matos. Toi, elle ne te gênait pas, l'infecte odeur des chiottes, du moment que tu avais sous les yeux la barbouille de Careca où tu croyais lire la marque d'un génie timide ou injustement méconnu. A propos : tu serais encore en vie,

tu serais bien déçu. Careca ne peint plus. Il dit qu'il vaut mieux mettre son pinceau à cuire que de fourguer ses chefs-d'œuvre pour mille petits cruzeiros. Preto Velho répond qu'il s'en fout, qu'il en a assez de voir sur ses murs les méfaits de ce rapin-là. On raconte au Carmo qu'en vérité Careca joue au petit malin, qu'il dit ça pour préparer les gens à accueillir avec surprise le gros morceau de sa carrière : un tableau gigantesque avec Janaina en sirène (d'après certains, en madone). Le genre de scoop, tu te doutes bien, que personne n'oserait m'annoncer les yeux dans les yeux. Si ce qu'on dit est vrai, je ne sais pas encore ce que je ferai de lui. Tu me connais, tu sais que je peux être un très gros vilain matou capable de faire mal si on lui bricole les nerfs.

Vaudrait peut-être mieux que Janaina ne fût que ce qu'en disent les gueux : couchée sur une toile ou un disque en terre, simple invention d'artiste, en jarretelles de catin ou en large bure de nonne. Ce serait plus commode pour nous faire des confidences, vu que Mãe Grande nous accuse d'être deux vieilles pies de foire auxquelles on aurait demandé de raconter le Déluge – cela, évidemment, avant qu'elle ne commence à me bouder. Oh ! je préfère m'en remettre au temps pour ce qui est de Janaina. Tu vas rire, Escritore : même quand je me soûle et que je crève de faim, je me soucie avant tout de Juanidir. Peut-on, de l'autre monde, se souvenir de Juanidir ? Ce n'est déjà pas facile d'où je bats ma flemme. J'ai pris le parti de me rendre à l'évidence : de près ou de loin, cet homme est d'un autre monde... Ma parole, Juanidir, tu n'as pas fini d'en baver. Pourquoi avoir légué ta maison à l'Entraide des pompiers?... Rassure-toi, Escritore, je ne

m'adresse pas à lui. Je me parle en moi de peur d'avaler les mouches et pour échapper à tous ces gros dadais qui me reluquent en remontant la rua Gregorio de Matos... Oh! oui, alors, pourquoi pas à moi? Boudier le carnaval et aller jouer aux ermites comme si toi aussi, Juanidir, tu venais de Bénarès! La vie n'est pas une mascarade: la règle veut que tu joues ce que tu es. Tu as beau ne porter qu'un pagne de cotonnade et brandir le bourdon de nuit comme de jour, tu resteras Juanidir. Tu tenais une lanchonete ladeira da Praça. Tu y vendais des papiocas et du jus de mangaba. Olomoun, qui t'en voulait, t'a refilé une typhoïde. Reviens-nous, Juanidir, personne ne t'en voudra d'avoir confondu une crise de mysticisme avec une crise de fièvre. On te connaît tous, ici. Tu avais le toupet d'un vrai fils de barrio et ce magnifique sobrado sur la colline de Federação. Juanidir Peri do Nascimento, ton cœur était aussi bon que le goût de tes papiocas. Maintenant, tu as bien changé, tu n'ouvres même plus la bouche. Vous tous, fils de Gandhi, vous êtes comme la fleur dans le museau du chien. Vous avez beau rêver au Gange, vous n'irez pas plus loin que le trou à crabes du Rio Vermelho. Je t'aime bien, Juanidir Peri do Nascimento do Carvalho. Mais toi, nous aimes-tu encore: moi, le Carmo, la saveur du Pelourinho, notre bonne pinga régénérante et ancestrale?...

As-tu remarqué, Escritore, qu'il est toujours seul, même parmi ses ouailles? Le jour de leur fête, il se tient à près d'une lieue des autres pour verser sur la place les offrandes de lait, de galettes de maïs et de tapioca. Ah! Meu pai, sa silhouette sur les cabessas negras, devant l'église Nossa Senhora do Rosário dos Pretos!... Ou alors

ses ouailles se plaisent à le laisser seul – comme en ce moment, où il trépigne devant la casa dos Filhos de Gandhi dont le diable, si ça se trouve, a dérobé la clé. Bien triste, tout ça, Escritore, d'autant que je n'ai pas fini de porter ton deuil, déjà que je porte la faute de ton assassinat! Et ce lémurien de Juanidir, est-il si étranger à ce qui t'est arrivé? Je te l'ai déjà dit, Escritore, cet homme ne relève pas des remous d'ici-bas. Un lamie peut-être, effrayant, pétri dans le malheur. Je n'ai aucune raison de l'accabler, je remarque simplement qu'il traînait son fantôme dans les parages la première fois que je t'ai vu. « Il ne sort que les jours de guigne. » Maintenant, je comprends pourquoi, la rumeur...

Tout est encore là dans ma tête, aussi plausible que le verre que je suis en train de boire. Je revenais de Barra, aux prises avec un insoutenable pressentiment. A tel point que j'avais dû laisser filer un ou deux bus pour interroger la mer. J'avais serré amoureusement mon amulette en fils blancs, décidé, une fois pour toutes, à clarifier les choses avec Iemanjá. « Surtout, faites que ce soit une bonne nouvelle. Je ne vous reproche rien mais je suis obligé de vous le dire, à la fin: pensez aussi à moi! Voyez un peu comme les hôtels sont vides. Encore une matinée pour rien! Déjà, la semaine dernière, je n'ai trouvé que trois grippe-sous de Gringos racolés au largo de Mariquita. Et j'ai eu bien du mal à les traîner au Mercado Modelo. Donnez-moi, d'ici que je me retourne, un bon lot de Scandinaves. Sinon, je vais finir par croire que vous êtes une déesse pour rien. Je parie que vous ferez quelque chose pour qu'on n'en arrive pas là. »

Une demi-heure plus tard, je me creusais donc la tête sur cette rua Alfredo Brito, me disant : c'en est fini de moi si jamais il lui prenait de faire fi de ma monition. Tu me connais, Escritore, je ne suis pas un adepte du bégueulisme mais, je t'avoue que, ce jour-là, j'avais plutôt honte de moi. Non, ce n'était pas moi qui me traînais sur la pente de la rua Alfredo Brito mais une autre personne. Ou bien je n'avais plus le même gabarit, ni les mêmes pommettes au visage. Je sentais que je devenais le jouet d'une sournoise cabale dont maints détails que je n'avais pas vus venir me révélaient depuis peu l'existence. J'avais beau fréquenter les églises, circonvenir Iemanja, quand j'en voyais un, la concurrence était déjà là. Dix chasseurs pour un lapin, où est donc la justice divine ? Pourtant, comparé à maintenant, cela me paraît le temps des vaches grasses. Quelques Allemands venaient encore, plutôt pour se terrer, il est vrai, dans une calanque des îles et, disaient ces pisse-froid, échapper aux ladros. Les Américains, fallait plus trop y compter. Ils s'étaient tournés vers les Caraïbes depuis que ces pouilleux de Santo Amaro avaient répandu le choléra comme si, bon sang, on était au Pérou. Eh oui, Escritore, je n'avais rien vu venir. J'en étais encore aux fastes d'antan et puis elle est tombée net, la déshérence, comme une pluie de contre-saison. Mes zigs à moi, ils louaient des bateaux et l'on allait faire les fous sur le fleuve Paraguaçu. A Cachoeira, à Maragojipe ! Cela pouvait durer des jours. Cette bande de Suédois, par exemple, que j'avais rencontrée au Pitubá Praia Hôtel, que j'avais embarquée pour Ilheus, m'avait fait cadeau d'un Polaroid tout neuf... Tu es arrivé au mauvais

moment, par la faute de Juanidir. Tu aurais vu que je n'étais pas la larve que tu as connue. Je me gavais de fruits de mer, je me soûlais au champagne. Je ne prenais d'autre monnaie que du dollar ou du mark, sauf pour rendre service. Dommage que tu n'aies connu que le temps des hôtels vides, des dettes et des faux amis. Encore que toutes ces misères-là n'eussent plus grande importance depuis la mauvaise humeur de Juanidir et le mal de Mãe Grande.

Les soucis, ma foi, rien de tel pour vous dénaturer un être. Je dévalais donc la pente de la rua Alfredo Brito, personne ne me disait bonjour. A ce compte-là, je devais ressembler à ce pauvre Hippocrate couvert de pelures et de fiente sous les tamariniers de ce qui fut, il n'y a pas longtemps, la plus vieille faculté de médecine de toute l'Amérique latine. Bien sûr, c'était avant que le docteur Martins ne vienne perturber ma pomme et les lois dures de la médecine. Meu pai, quand la déchéance s'y met, elle n'épargne personne... Donc Hippocrate et moi, le toubib des Grecs transporté ici pour faire rire les jacots et moi, la progéniture d'esclaves, faite pour rire de tout. Le temps est bien perfide : il peut, en une matinée, soumettre votre charpente au poids d'un siècle de vie. Regarde, par exemple, le pied de Mãe Grande devenu, l'espace de deux Pater, deux fois plus gros qu'une bête. Voilà ce que je me disais, Escritore, en dévalant comme une épave la rua Alfredo Brito. Je n'aime pas beaucoup me plaindre mais, comme il faut que je te dise tout, je préfère penser à l'enfer qu'à cette expérience-là. Mon cœur devait ressembler à ce malheureux Hippocrate pen-

dant que je piétinais les cabessas negras de la rua Alfredo Brito : rogné de partout et avec ça couvert de mousse et de nuées de lampyres morts. J'étais loin de me douter que, plus bas, m'attendait celui que le sort avait choisi pour dévier mon destin... Pour être honnête, tu m'auras surtout chambardé la jugeote.

Tu m'attendais pour ainsi dire en mangeant des cocadas entre la porte du Novo Tempo et la casa dos Filhos de Gandhi. J'avais l'estomac dans les talons, je marchais sous l'effet du vertige. Je te le répète, Escritore, je ne me sentais plus le même : migrant ou bien djinn, plus personne pour me reconnaître. Au terreiro de Jesus, au largo du Pelourinho, rien, ni bonjour ni remontrance. Rien que la sale indifférence des murs. Les hommes ? Ceux que je prenais pour frères, pour piliers, pour boussoles dans ce carré de torture mais qui nous avait vus naître ? Tous froids et lointains, de l'autre côté d'un mur coulé dans l'égoïsme. Quand les pépins se présentent, plus personne pour chanter vos louanges ou vous mettre, par hasard, une petite pistache dans le bec. Ni le barbier Paolino, ni même ce doux maître Careca.

Alors, sans le faire exprès, je m'étais retrouvé devant chez Manchinha, valait mieux ça que de regagner la maison sans un vaillant sou en poche. Sûrement pas le genre de médecine pour soigner la gangrène de Mãe Grande et la névrose de Janaina. Alors qu'est-ce que je fais, moi, comme s'il était possible d'oublier la petitesse d'âme de Manchinha ? Voilà ce que je lui dis, à ce vieux pécari qui sommeille devant sa porte :

– Manchinha, si tu valais quelque chose, tu me donnerais une petite assiette de lombo de boi, et moi je te ren-

drai ton argent une fois que les jours seront devenus meilleurs.

Et lui, qui n'a même pas la politesse de relever la tête ou d'ouvrir les yeux :

– Je n'en ferai rien. Rien ne sera jamais *meilleur* en ce qui te concerne. Même si tu apprenais à travailler au lieu de racoler des Gringos qui ne viennent même plus. Et qui les a chassés ? Toi-même, ta malchance et tes airs de goule. Qui a attiré les rats, effondré Janaina et transmis à Mãe Grande cette maladie inédite dont elle ne se relèvera jamais ? Toi ! Faut s'attendre à rien de bon tant que tu seras parmi les vivants et, puisque tu parles d'argent, rends-moi celui que tu m'as emprunté au carnaval de l'année dernière.

– Eh bien, crève donc, une fois pour toutes, Manchinha, gueule de tamanoir ! J'ai bien de l'argent en poche mais c'est pour acheter les herbes de Juvenal et soulager Mãe Grande. Quant à Janaina, entraîne-toi à ne plus y penser. Elle t'a oublié comme elle l'a fait de ses migraines d'enfance.

– Tu ferais mieux de partir. Tu veux que j'appelle le commissaire Bidica ? Qui sait si tu n'es pas pour quelque chose dans ce mauvais coup d'Engenho Velho de Brotas ?

Le chien s'était mis à crier et je voyais à la fenêtre de la brocante cette bécasse de Iara dont les mensonges font des ravages jusqu'à la ville basse. J'avais vite fait de me laisser glisser sur la pente de la venelle, retomber sur la rua Gregorio de Matos. Sur le perron de la casa de Jorge Amado, ils étaient déjà une foule à dresser la scène et à arranger les sonos. Je n'osais, en ce temps-là, entrer chez

Preto Velho, surtout que j'avais aperçu dans l'embrasement son torse dissuasif et sa chibouk de pipe. J'avais arpenté à demi inconscient le largo du Pelourinho, attiré par les brochettes du Kalundu et le bon fumet du restaurant Sempac. La foule pressait le pas, joviale, moi je n'avais rien d'autre à faire que de me fouler le pied sur les cabessas negras. Deux ou six fois par minute, je jetais un œil sur la nef de l'église Nossa Senhora do Rosário dos Pretos, me répétant sans cesse : « Est-elle encore en vie ? A minuit, à minuit. » A en croire Juvenal, si elle passait minuit les jours de la Benção, elle pouvait s'attendre à une semaine de répit, et même vingt ou plus, selon sa chance à elle, ma pauvre Mãe Grande. Je me signais pour mieux y croire, à chaque battement de mon pouls.

Je repris d'instinct la rua Gregorio de Matos, sûrement pour aller fouiller les poubelles du Maciel ou, dans l'état où j'étais, me jeter dans le vide du versant de l'Elevador de Lacerda. En évitant Juanidir, que je ne peux plus sentir depuis qu'il s'est fait hindou, je t'ai vu, grand gaillard, souriant, éberlué au milieu de la foule. Bien mal t'en prit de tomber comme un bleu dans mon piège :

– Faze um favor, vóce conhece onde esta rua do Alvo ?

Tu aurais dit ça aussi bien que les gars de la Piedade, j'aurais quand même su que tu n'étais pas d'ici. Quelque chose dans le ton, dans la saveur des syllabes, quelque chose d'étrange, de pas du tout d'ici. Moins impayable que le jargon des Amerloques mais plus guttural que si ça venait d'Aracaju ou de São Paulo. Pas de chance, Escritore, tu n'étais pas un vrai Gringo, tu l'étais un petit peu quand même :

– Muito quente. Uma cerveja ? Vóce quer beber uma cerveja ?

J'étais bien désarmé, d'habitude c'est moi qui émets ce genre de proposition. Nous n'avions qu'à nous gratter pour arriver au barzinho de Preto Velho. Des coulisses de la mort, te souvient-il avec quelle audace je l'avais bousculé ce jour-là ?

– Laisse passer, Preto Velho, j'ai un client de marque.

Cela lui avait ôté son brûle-gueule de la bouche. Un instant, je crus qu'il allait se décider à m'aplatir mais il n'en fit rien. Il tourna légèrement sur lui-même, te regarda, puis plus longuement Rosinha. Il implorait sans doute du secours, tant mon entrée l'avait décontenancé. J'aurais voulu qu'on s'asseye près du billard, tu avais choisi cette chaise noire en bois de jacaranda, rangée avec celles en fibres d'osier autour de la table à rallonges. Rosinha s'était approchée pour nous en dissuader, à cause de la vapeur des chiottes. Tu ne l'avais pas écoutée, préférant lever la tête et siffler d'admiration devant la besogne de maître Careca. Et moi, en de telles circonstances, je ne cherche pas midi à quatorze heures, je vais droit au but :

– Un caldo de sururu et deux bières pour commencer, dona Rosinha, et après, j'en suis sûr, on mangera bien quelque chose.

Rosinha, la pleutre, elle s'était tournée vers le vieux pour recueillir une consigne.

– Mais oui, Rosa, fais donc comme il te dit, avait grommelé de l'embrasement le Mozambicain, vénérable et bleuâtre à force d'être noir, une vraie icône de vitrail ! Hé, Rosinha minha, je n'y peux rien, c'est mon bon jour,

aujourd'hui : aucun gaz de colère ou de haine dans le ventre de Preto Velho à l'instant où je parle. Sers-les tous les deux pour ce qui est de maintenant. Tu sais que ça ne durera pas toujours. Demain, peut-être, qui sait ? j'aurai repris du tonus. Je serai redevenu celui que je suis vraiment, le brandon de mauvais bois que la Négresse du Mozambique a voulu mettre au monde. Et pourquoi, Rosinha ? Eh bien, parce que cela me plaît ainsi.

Mais alors, qu'est-ce que tu m'avais fait patienter avant de me l'offrir enfin, ce xinxin de galinha qui me faisait tant rêver ! A travers la vitre, je m'étais amusé à regarder, comme je suis en train de le faire en ce moment, les cent pas de Juanidir sur le trottoir d'en face. Je pense à tout ça, Escritore, et je sens une faille s'ouvrir en moi, moi que tu te plaisais à traiter de cœur-de-bois-mort. Je déteste me soumettre ou contrister devant la menace de l'existence. Néanmoins, je sens la faille, plus large qu'une vallée, naître du tréfonds de mon âme et engloutir ma raison. Faudra que je m'entraîne à t'oublier un peu, mon vieux...

Le voilà, le Juanidir, à portée de la main, comme au temps où tu étais là. Suffirait de fendre la vitre, de faire peur aux mouches, d'écarter, pour bien faire, quelques tas d'ordures, pour toucher ses binocles. Le même Juanidir, son bâton d'illuminé et son étoffe de coton, blotti et repoussant, on dirait un furoncle sur le coude de la rue. Je dis « le même Juanidir » pour simplifier. Depuis que tu es parti, j'ai arrêté de comptabiliser le temps. D'ailleurs, il s'est acheté des binocles, les mêmes que son illustre sosie. Le ras de son crâne se garnit tout doucement de

rides de Mahatma. Eh oui, mon vieux, une saison au moins a recouvert depuis l'église São Francisco d'une nouvelle couche de gris. L'immondice de la rua do Alvo surpasse aujourd'hui la taille de deux bananiers. Maintenant c'est moi, pauvre Escritore, qui fais le roi sur la chaise noire en bois de jacaranda. Mais j'entends encore la rage avec laquelle tu nous parlais du mystère du figa et de l'étrange tribu des hommes que l'arbre a tués.

Je regarde Juanidir. Il ressemble de plus en plus à une statue. Il est devenu périmé, hors du temps, comme ce bon Grec d'Hippocrate aux prises avec l'éternité, sous les tamariniers. Il était donc là quand, pour la première fois, tu m'as coupé le souffle avec tes bizarreries. Noël ou Épiphanie, il est toujours là, Juanidir. Toi un peu moins ce jour-là, happé que tu étais par le monde de caatinga, d'orixa et de buffles qui est celui de Careca. J'en avais profité pour héler Rosinha :

– Rosinha, si tu étais gentille, tu me mettrais un os à moelle pour finir ce xinxin. Et puis donne-nous donc encore à boire. Et pense dès maintenant au dessert que je vais prendre. Heu, un combuscas de goïaba avec plein de sauce caramel. Sans chipoter, s'il te plaît, Rosinha. Après ça, laisse-nous tranquilles, nous avons des choses à nous dire. Entre hommes.

– Mãe Grande va mourir pendant que tu es là à sucer mes clients. Tu finiras comme un têtard dans un fossé du Carmo.

Valait mieux ça, que ce soit Rosinha qui me présente, que tu saches une fois pour toutes à quoi t'en tenir à mon sujet... Puis je t'avais parlé du marché São Joaquim,

de l'église de Ajuda, des îles, des favelas, de la magie d'Itapõa, je t'ai demandé de choisir. Non, tu ne voulais rien, tu n'étais pas un touriste.

- Qui es-tu, alors ? t'avais-je demandé, un peu échaudé par tes manières. Estados Unidos ? Cuba ? Jamaïca ?

Tu m'avais répondu, comme si ça pouvait être vrai, sans détacher tes yeux de la barbouille de Careca :

- D'Afrique.

- D'Afrique ?

- D'Afrique, oui.

Il me tape encore sur les nerfs ce ton égal de type qui faisait mine de tout dominer, la colère comme les envies d'argent, de femme ou de bagarre.

- Alors, pourquoi es-tu venu ?

- Oh ! je viens d'Afrique, un point c'est tout.

- Sans voir Pitubá, Bonfim, la Digue de Tororo, les filles de la ladeira da Praça ? Tu es fou, mon vieux !

Tu avais pris une chambre à la pousada Hildalina que tient l'Espagnole, tout au sommet de la rua do Alvo. Mais tu passais tes journées au largo do Pelourinho, tu ne rentrais que pour dormir. Cela me rendait nerveux :

- Il n'y a pas que ça à voir. Faisons un tour à Santo Antonio ou à l'église de Bonfim.

- Não turista ! Toi, tu es né ici. Pour toi, c'est le lot quotidien, ces balcons de fer forgé, la jaspure des azulejos, cette multitude de toits pointus ou en dôme, ce profil de maisons en accolade dont l'agencement fait penser à un soufflet de bandonéon. Je n'ai pas envie de visiter, mais de m'asseoir et savourer...

Cela me faisait bâiller que tu me parles comme ça,

mais je te laissais à ta jouissance, assuré que j'étais de gagner avec toi au moins de quoi dîner.

- Bonfim vaut mieux encore. Il y a la magnifique église et des filles sur la plage.

Mais non, tu restais sur place jusqu'à ce que la soif te prenne et nous revenions ici pour passer en revue tes légendes. Je ne peux pas dire où, pour la première fois, tu m'as parlé de ça, de ce mystère du figa et du barda qui s'ensuit. Chez Moreno ? chez Nilza ? ou bien ce foutu soir au Banzo où tu dansais sur un même air le reggae et le forô, un coup avec Gerová et un autre avec la Reinha. Tu étais tellement soûl que tu cherchais des cochenilles sous les jupons de la Reinha. Puis tu t'étais assis dans le rocking-chair pour parler tout le reste de la nuit. Je n'avais pas compris grand-chose, sinon que tu n'étais pas le gars sur qui je devais compter pour faire marcher mon business. Les Gringos, quand ils venaient encore, ne faisaient aucun chichi : un joint, une nigrinha, une virée à Itapõa et le tour était joué. J'avais failli te foutre une volée, ce soir-là au Banzo, tellement m'excédaient tes airs de beau penseur. En revanche, pour ça oui, cela me faisait rire de voir quelqu'un prendre le bar pour une maison de potaches. C'est sans doute la raison pour laquelle je m'étais abstenu de te casser le nez, cette nuit-là au Banzo, ou bien chez Nilza, ou chez Dinha, je ne me souviens plus exactement. Nous avons beaucoup bu. Eh bien, justement, malheureux Escritore, quand on boit autant, on ne doit pas perdre son temps à raccommo-  
der l'Histoire. Dans ce cas, crois-moi, il vaut mieux faire comme Palito : se branler sur la place, et s'envoyer une nigrinha, et rigoler un bon coup. Toi, ton numéro consis-

tait à cultiver la différence sous les airs de celui qui ne vivrait sur terre que pour racheter l'âme des autres, comme ce pauvre Samuel, mais en plus barbant encore. Avec ça tellement sûr de toi que les gens te laissaient faire, persuadés que tu répétais un gag. Et, pour tout te dire, Escritore, tu ne te débrouillais pas mal dans l'art de faire le clown. Je n'avais jamais vu quelqu'un manier les idées avec autant de fantaisie. Je t'ai admiré d'abord pour cela (et pour l'argent et la bouffe que tu me procurais sans rien demander en retour). Tu avais le don de m'agacer mais, en face de toi, je devenais un peu timide, moi qui ne me suis jamais gêné pour dire son fait au monde. C'est pourquoi il y eut un bout de temps avant que je me décide pour de bon à te tirer les vers du nez. Cela se passait à la Churrascaria du Nissei, à la ladeira da Praça :

– Vêce, jornalista? professor? (Je n'avais pas osé ajouter « clown ».) Que fais-tu ici?

– J'ai de la famille ici. Je viens les retrouver.

– Des aïeux? des neveux?

– Des cousins.

– Quel barrio habitent-ils?

– Eh! ça, mon vieux, c'est à toi de me le dire!

Et tu avais remis sur la table le mystère du figa et de l'étrange tribu des hommes que l'arbre a tués. Puis tu avais regardé la rue :

– Qui sont ces gens?

– Rien que de pauvres bougres qui attendent le car pour aller à la fête de Berimbepe. Berimbepe, c'est la plus belle fête après la São João de Cachoeira et le carnaval, bien sûr.

Qu'est-ce que je n'avais pas dit là! Tu t'es mis debout et as levé ton verre pour dire à la cantonade :

– Tout est carnaval ici : les églises, les conversations, le pétard des filles!

Je t'avais dit : « Tu connais aussi Rio? » pour désamorcer la bombe.

– Je connais Rio et Belem et un peu Manaus aussi. Mais j'ai économisé mon enthousiasme pour pouvoir arriver ici.

D'abord, tu t'étais laissé tenter par le charme d'autres mondes. Mais tu te dépêchas d'ajouter que ce n'était là qu'un stratagème pour faire durer le plaisir, ayant de prime jeunesse voué ton âme à la conquête de cette ville. C'était comme une brûlure au ventre que tu avais traînée sur de nombreux chemins. A la fin, tu étais devenu grave de nouveau et tu te mis à déblatérer comme si tu prononçais les derniers mots de ta vie. Tu parlas de Cotonou, de Lomé, de Saint-Georges de Mina, de Dakar où tu avais fait tes études. Je t'avais dit :

– Paris! tu connais Paris?

– Oui, j'ai eu à flâner entre Nation et Belleville.

Et moi, j'étais aux anges :

– Paris! Djakarta! Bombay!

Tu avais répliqué :

– Rio! Riou dou Janeirou (pour faire autochtone)! Leblon, Catete Lapa!

Tu m'avais parlé de Judith, « la girl de Tasmanie », que tu avais arrachée aux détresseurs de Lapa, qui y était venue il y avait des lustres pour « relier les antipodes » et qui était au bord des larmes quand tu l'avais quittée pour Belem. Là, tu avais flâné entre le port et la praça

Don Pedro II pour revivre la légende de la cité du caoutchouc qui avait fait rêver les amoureux d'aventures bien avant les bagnards de Cayenne et les légionnaires de Saint-Georges du Moroni. Tu avais écumé les barzinhos où les voix des seringueiros ne se sont jamais tues. Pour sacrifier au rite, tu avais été au marché Ver-O-Peso, boire une caipininha au fruit de mari-mari et commandé avec la rudesse qu'il faut un grand bol d'asayi à une mémé cabocla qui tremblait un peu des lèvres. Et tu avais regardé le fleuve, plus exactement les luisants tentacules qu'il déploie par milliers et qui boudinent entre les îles. « Lagos, Ibadan, Takoradi, Non, Manaus, Goiana, Ibarera, São Paulo, l'Italienne qui a Bõa Vista pour cœur, sa saveur de goyave plus la magie de Naples... »

Ma mémoire avait tout enregistré, tous tes faits et gestes, tellement cela me paraissait fou. Quand tu t'étais tu, un ou deux plaisantins avaient fait mine d'applaudir comme s'ils avaient sous les yeux Castro Alves en personne. Ç'aurait pu être gênant dans un restaurant de Jap mais, je le reconnais, la scène était bien jouée. Comme tu étais bien parti, je reposai ma question :

– Professor ? Jornalista ?

– Acho que actor ou escritore, avait répondu à ta place le monsieur de la table de droite. Africano ? Le Brésil et l'Afrique ont tant de choses en commun ! Nous sommes comme des jumeaux sur les deux bords de l'Océan. Seulement, on ne se fait jamais signe. Pourquoi donc ?

Tu avais répondu à brûle-pourpoint, c'était justement la question que tu voulais qu'on te pose :

– Je suis venu pour cela. Pour réparer l'anomalie !

Le lendemain, je m'étais ouvert à Preto Velho pour

essayer d'en savoir plus. Je crois que j'ai bien fait de te cacher ce qu'il avait alors dit de toi, ce cochon de Mozambicain :

– Tu le suis encore, ce fantôme à lunettes ? Pourquoi tu ne lui as pas plutôt fait les poches pendant qu'il se cuisait devant la merde de Careca ?

Il posait là une question que j'avais plus ou moins en tête mais que je n'osais m'avouer. Un vide-gousset comme moi, alerte, au dire de ceux qui m'ont appris ! Oui, je trouvais soudain curieux que je ne t'aie jamais dérobé un penny, arraché un bouton ou lorgné ta tocante. Ma présence à tes côtés aura plutôt dissuadé les collègues. Mais toi, tu ne m'as jamais dit merci... J'en avais voulu à Preto Velho de ce qu'il m'avait dit à ton sujet. Je m'apprêtais à chercher un ou deux mots pour lui répondre quand cette Rosinha est sortie de ses fourneaux :

– Moi, je sais tout. Il est venu chez nous pour écrire un livre. C'est ce que les gens racontent au musée afro-brésilien. Ne fais pas cette tête-là. Quand moi, Rosa, je te dis quelque chose, sois sûr que je l'ai vérifié avant. Qui vend les tickets à l'entrée du musée afro-brésilien ? Ma sœur Graçu, évidemment. Demande donc à Graçu !

Preto Velho était déjà en colère :

– Écrivain, badaud, pourquoi pas pédé ? Suffit de le voir de loin pour se faire une idée. Pour moi, il est de la même engeance que ce vaurien de Careca. Allez, fous-moi le camp, va donc l'attendre dehors. Tu rentreras quand il arrivera. Lui, au moins, c'est un con aux poches pleines. Fais-les-lui donc, ses poches, au lieu de crever de faim !

En te voyant arriver, je t'avais dit, pour te tester :

– Bonjour, Escritore ! Tu ne veux toujours pas faire un tour dans les îles ?

– Je suis venu avant tout pour retrouver mes cousins. Je n'ai que toi pour m'y aider. Veux-tu ? Promis ?

Nous avons joué au billard et tu avais recommencé à me seriner l'histoire du figa et de Ndindi-Grand-Orange qui croyait vaincre la robustesse du baobab. J'avais remarqué cependant que tu ne prenais pas la mouche quand je t'appelais « Escritore ».

Alors j'ai continué sans jamais savoir quel était ton nom, au juste.

Désuete de Salvador

Page 107 certain

errance

## Chapitre II

Mes yeux l'ont bien vu, Exu n'est pas un menteur : le foulard jeté au feu, les ailes de l'oiseau-mouche, le grément d'un bateau pris dans les flots. Une longue féerie à la suite de la migraine, des figures à l'encre de Chine, un halo de lumière grise qui devient jaune, puis qui devient rouge, qui finit par former de petits disques laiteux comme chaque fois que le vertige me prend. Tu étais là, au milieu, à contre-courant de la foule qui déferlait de l'église São Francisco pour se préparer à la Benção, sublime, imperturbable. Tu remontais le largo, serrant un objet dans ta main droite. Tu suais à grosses gouttes, tu vacillais comme une gaule d'un trou à l'autre de la place. Tu devais venir du Comercio par la rampe du Corpo Santo, fatigué comme tu l'étais. De Saude ou du Carmo, tu n'aurais eu qu'à descendre jusqu'où commence la montée de la place, au niveau de l'église Nossa Senhora do Rosário dos Pretos. Pour moi, tu venais donc du Comercio, avec ta culotte de cellular et ton tee-shirt usagé, trempés tous deux à fond. Je t'avais reconnu tout de suite à l'odeur de ton village et à tes scarifications. Je m'étais dit : « Le bonheur à ceux qui s'arment de

patience, Exu ne ment jamais. Le jour promis est venu. » Je repoussai Lourdes pour me mettre debout mais, j'avais beau scruter la lumière, je ne voyais pas ton visage. Tes biceps étaient nets. Je distinguais ton cou plissé, tes jambes tout en muscles, la raie fantaisie qui fendait ta chevelure. C'est ainsi que je t'avais imaginé, athlétique, belle gueule, drôlement sûr de toi. Tu me faisais penser à un lutteur, à cause de l'agilité de ton corps qui étirait à tous les pas ta fameuse culotte noire, celle qui serait donnée à Sergio-la-larme une fois que tu serais mort.

Tu avais une façon bizarre de marcher. Tu venais vers la rua Gregorio de Matos et pourtant tu tournais la tête de l'autre côté, vers les toits à voussure et les fenêtres à crémonne du trottoir du Banzo. Tu t'arrêtas un instant, au milieu de la place. Tu te protégeas les yeux avec cet objet que tu tenais dans la main droite (un magazine, un calepin ou un porte-monnaie?) et tu regardas en direction du pigeonnier où on me loge, sans doute pour te réjouir de l'étonnant paysage de sobrados et de bananiers niché du côté de Nazare. Où devait se trouver ton visage, moi je ne voyais qu'une masse vaporeuse qui gonflait et pétillait comme des bulles de savon. Alors je compris ce que voulaient dire le foulard jeté au feu et les ailes de l'oiseau-mouche. Mon pauvre, elle ne fut jamais bien solide, l'embase de ta vie. Je m'étais dit : « Qu'est-ce que je vois là, doux Seigneur de Bonfim ! » La minute qui suivit, l'écume de bulles avait tout envahi : l'église, le Banzo, la casa de Jorge Amado et tout le relief baroque des maisons alentour. J'avais vu cette écume grossir et bouillonner, puis le lourd voile de la nuit était retombé sur moi. Je quittai à tâtons le rebord de la Pfaff où j'ai

l'habitude de m'accouder. Je fouillai dans l'encoignure puis sous le lit. Je renversai le réchaud et le sac à ouvrage, finis par trouver ce qu'il te fallait : le dendé, la cola au poivre ainsi qu'un paquet de cierges. J'avais prié pour ton âme, malheureux, comme j'avais pu.

Ensuite, j'avais entendu frapper à la porte. C'était Gerová et ses senteurs balsamiques.

– Qu'est-ce qu'il y a, dona Gerová, elles ne vous ont pas plu ?

– Eh bien, figure-toi que si ! Je les trouve géniales.

Elle m'avait fait la bise comme elle en a l'habitude, sans élan, sans profondeur, une ou deux fois sur le front en poussant de longs soupirs et de drôles de petits cris.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ce bordel de cérémonial ? Pour illuminer ton âme ou pour foutre le feu ? Ah ! là, c'est bien mauvais, je crois que je ne vais pas tarder à me fâcher contre toi.

– J'ai travaillé toute la matinée et, maintenant, je prie.

– Oh ! non, surtout pas. Je ne te paie pas pour prier... Ah ! je sens encore cette forte odeur de jasmin. Comment trouves-tu le moyen d'apporter du jasmin alors que tu ne sors jamais d'ici ?

– Avez-vous déjà vu du jasmin ici ? Voilà, vous êtes victime d'un leurre.

La garce ! Une senteur de jasmin ! Est-ce que j'osais lui demander, moi, ce qu'elle se mettait sur le corps pour venir m'empester ? Elle partit et je n'eus même pas une seconde pour distinguer son beau corps de modèle et ses pendeloques de cuivre qui lui tombaient jusqu'aux seins, tant, ce jour-là, le voile fut épais. Elle referma la porte pour crier aussitôt après :

– Et n’oublie pas les sandalettes et les bonnets. Nous devons en exposer lors de notre tournée au Japon. Elle marche encore, n’est-ce pas, ta vieille machine ?

Moi, j’avais envie de lui renvoyer du tac au tac : « Ma vieille machine ? Elle va très bien. C’est pour votre tête à vous que je me fais du souci. » Mais, comme les autres jours, je n’avais rien dit. J’avais pensé à toi au travers de la nuit et à cette folle de Lourdes qui n’avertit jamais quand elle vient me demander de jouer avec elle. De nouveau, j’avais longuement penché mon visage vers la flamme des cierges pour implorer Ogoun et sainte Barbe. Je m’enduisis le front de dendé, je croquai une demi-noix de cola. Je me mis au lit en souhaitant que tu fusses lavé par les eaux d’Oxala et protégé par la double hache de Xango. Je dormis mal, peinée de ne pouvoir t’aider. Ah ! je m’en voulais de n’être plus qu’une mazette, incapable d’aller toute seule au-delà des lavabos du couloir.

Il s’était passé près d’une semaine avant que tu te dessines de nouveau sous ma lumière. Tu étais au Mercado Modelo, dans une de ces baraques où l’on sert des encas et de la bière tiède. Un local bruyant, plein de débardeurs, de camelots et de nigrinhas, ivres et entassés les uns sur les autres. Tu avais ôté ton tee-shirt, tu l’agitais nerveusement pour combattre la chaleur et les rubans de fumée. Tu mangeais des lambretas près d’un marineiro qui se délectait de ton tatouage et qui mourait d’envie de te demander d’où tu sortais. Mais la patronne l’avait devancé sous prétexte de s’assurer que ta bière était fraîche et que tu n’avais besoin de rien. Elle parlait vite,

tu n’y compris goutte, tu répondis pour la forme : « Não, eu no turista. » Une minute plus tard, tu étais dehors, flânant entre praça Riochuelo et les eaux grasses du port, pour voir amarrer les car-ferries et s’ébrouer la marmaille. Tu t’accoudas à la murette du quai pour voir le soleil se perdre dans la multitude des îles. Ton tatouage luisait comme la face d’une médaille. Je le voyais comme je vois le lentigo de Lourdes quand elle monte sur ma machine pour m’obliger à jouer avec elle. Je le voyais dans ses moindres détails : les entailles profondes, faites au cutter ou à la lancette, cicatrisées à l’indigo, les deux mains refermées, une sur chaque épaule, qui formaient un angle par-dessus le rachis comme deux javelots de sentinelles devant la porte d’une ville.

Je regardais et je reconnaissais tout : le tatouage, les scarifications sur le front et au milieu des tempes, ton odeur d’initié et le vrai nom de ton village. Tout, même le plat de ton orixa, la chanson m’avait déjà tout dit sur toi. Maints autres détails montraient que tu venais d’ailleurs. Pour te faire comprendre, tu parlais, alors qu’ici on chante. Tu ne t’approchais des églises que pour en admirer les dômes. En marchant, tu traînais les pieds comme on le fait dans la brousse. Ici, il faut se trémousser si l’on veut ressembler aux autres.

Je t’ai revu un matin, rua Forte de São Pedro, marchander avec nostalgie une corbeille de manioc. Le camelot t’a demandé : « Vêce, Africano ? » Tu as répondu, un rien excédé : « Si, Africano. Vêce tamben ? », puis tu t’es dirigé vers Barra pour t’allonger sur l’herbe du morro de Monte Cristo, ce lieu infesté de mauvais garçons qui reniflent de la colle et s’étripent pour une paire de bottes.

Voilà les premières images que j'ai reçues de toi. Il y en eut d'autres ensuite où tu semblais plus heureux. Tu dansais le soir au Banzo et tu ne ratais pour rien au monde la samba du samedi à la Cantina da Lua. Là, tu avais rencontré Balbino, Balbino de Rojão qui t'avait enchanté de son reco-reco qu'il jouait grazioso quand les autres musiciens s'en allaient. Tu t'offrais une ou deux oranges devant la cathédrale, tu les dégustais sous les flamboyants de la praça da Sé en gribouillant des notes. Puis tu allais te perdre dans les ruelles du Maciel. Tu aimais te promener seul, alors qu'ici on affronte les rues collés les uns aux autres comme des œufs d'esturgeon.

– Parfume ton cœur et laisse-toi grandir. Il viendra un prince d'autrefois pour te sortir d'ici, me disait Madalena quand nous lavions le linge au bord de la rigole. Ne t'en prends à personne. Parfume ton cœur d'amour et de patience. Exu ne ment jamais, Exu fera le reste.

Elle disait cela en regardant le ravin et cela résonnait dans toutes les parties de mon corps comme une réalité, non comme une prophétie. Un prince d'autrefois, comme je trouvais cela beau ! Ces mots m'avaient réconfortée quand Madalena s'était laissé avoir par une mauvaise toux, elle qui avait su se défendre contre les yoyos et les créanciers et même contre mon chien de père qui disait s'appeler Zeze. Un prince d'autrefois ! Elle me l'avait décrit une bonne centaine de fois, de sorte que, dès que je t'ai vu, je me suis permis de me dire : « Exu fait ce qu'il veut. Le jour promis est venu. »

J'aurais voulu que tu sois moins réservé, que tu te montres aux passants : « Je suis le prince d'autrefois !

Comment ? Vous ne me reconnaissez pas ? » Mais je pensais à la maxime du père Caldeira : « Seul le paon se tue à montrer qu'il a une queue. » Non, il valait mieux ne dire à personne le sang qui coulait dans tes veines, te maîtriser au milieu de l'agitation. Ainsi, tu étais un vrai prince, celui qui me faisait rêver quand je jouais avec Lourdes à la favela de Baixa de Cortume.

La mère de Lourdes s'appelait Ignacia, une bougresse de bonne femme douée de ruse, toute en rires et bourrelets, qui réveillait l'aurore et se surmenait pour nourrir sa fille. Sa cabane était à cinq minutes de grimpe au-dessus de la nôtre, près du papayer nain, en face de la bicoque de bois qui servait de chapelle. Pour y aller, je traversais la rigole à gué, sautais autant que je pouvais pour attraper un petit bout du rocher. Hmm ! doux Seigneur de Bonfim, les lapereaux que nous fûmes ! Je m'accrochais à ce bout de rocher comme à une barre fixe, en pliant les genoux et, d'un coup de reins, je culbutais de l'autre côté, au beau milieu des épines. Une gymnastique tout de même plus commode que de sortir par le sentier du troquet, slalomer entre les marmots et les ustensiles, reprendre l'impasse biffée de rigoles qui aboutissait devant la chapelle après avoir décrit une quantité de lacets. Je me relevais aussitôt pour échapper aux aspics, courais vers le puits et débouchais comme une folle derrière la chapelle :

– C'est moi, Ignacia ! Lourdes est là ?

– Je sais qui tu es : tu ne peux pas avoir changé en si peu de temps. Que lui veux-tu, à Lourdes ? Elle épluche les bananes. Tu as déjà fini d'éplucher les tiennes ?

Madalena et Ignacia étaient en affaires. Elles préparaient des banana-real que nous allions vendre à la Rodoviaria.

– Maman a oublié d'en acheter aujourd'hui. Elle pensait en avoir encore pour un jour ou deux.

– Oh! je la vois d'ici, ta tête de linotte de mère! Ah, Cœur-en-folie! Oublier de faire sa provision de bananes! Et comment vas-tu faire pour solder demain?

Elles avaient leur code à elles, se vouvoaient pour la rigolade, s'appelaient mutuellement de sobriquets de leur cru.

– Lourdes et moi, nous solderons les vôtres.

Mais elle était méfiante de nature, Ignacia, jamais dupe de la bonne mine des autres :

– Tu es venue pour me dire ça ou pour emmener Lourdes jouer au dépotoir, hein?

Mais Lourdes était déjà sortie de la cabane, un couteau à la main et des détritrus dans les cheveux. Elle s'était appuyée contre le piquet de bois qui soutenait la cabane en tôle :

– Alors, je peux, maman?

– A condition que, demain, tu les écoutes toutes, mes friandises. Si c'est pas malheureux, ces idiots de la Rodoviaria n'ont pas les poches bien pleines. A l'avenir, poussez donc le pas jusqu'à la Piedade. Là-bas, on trouve de vrais messieurs... Et n'oubliez pas : on vous laissera là où on vous aura découvertes s'il vous arrivait de vous briser la nuque dans le ravin.

Nous prenions le dépotoir pour notre cirque à nous. Là, nous étions libres, nous nous sentions proches, il nous était permis de jouer aux grandes dames. Nous

nous faisons belles avec de la poudre de vieilles piles. Nous glanions des morceaux de cordes, des boîtes de fer-blanc, des épaves d'électro-ménager pour fabriquer des automobiles qui avaient des pamplemousses pour pneus et des capsules de bière en guise de jantes. Nous nous disions des contes que, la veille, nous avions inventés pour nous faire peur avant de dormir. Nous jouions à la guerre en nous lançant du sable et des poignées de copeaux de bois au travers d'une gouttière ou d'un pot d'échappement. Nous aimions par-dessus tout sauter du haut de la crête en chantant la chanson que nos mamans nous chantaient quand nous avions su solder à bon compte nos plateaux de bananes :

*Éku lai lai  
Éku a ti djo  
Je salue les gens  
Que je n'ai pas vus  
Depuis longtemps  
Éku lai lai  
Éku a ti djo  
La perdrix m'a apporté une aiguille  
Le songe me l'a dit à l'oreille  
Éku lai lai  
C'est demain qu'il vient resplendir  
Le grand prince du Dahomey*

Ce refrain nous servit de mascotte jusqu'à ce qu'arrive ce fou monsieur d'Angleterre. Nous la chantions en cherchant dans les sacs poubelles de petits bouts de charque et de morue à la farine que nous rapportions à la maison. Quand, pour la première fois, je fus victime du vertige, Madalena me la chanta nuit et jour mais on aurait dit qu'elle la réinventait, tant elle la chantait fort et tant

elle me serrait contre elle. Les larmes lui venaient aux yeux, puis elle essayait de rire : « Toi, tu n'aimes pas sucer les graines de persil. Fais donc comme Lourdes. Elle qui en suce tous les jours, elle est bien portante, même quand souffle la poussière de la minoterie. » Elle me tamponnait le visage avec des chiffons chauds, déployait mille ruses pour me forcer à boire : « Non, il n'en ira pas toujours ainsi en ce qui concerne nous autres. Tu entends ce que je te dis ? Tu ne vas pas me refaire le coup de tomber dans les pommes ? Ça, je le jure, par Oxala, le doux Seigneur de Bonfim. »

Je fus guérie par un tube de pastilles qu'elle avait déniché dans une pharmacie de Campo Grande, ou par les herbes de Juvenal, ou par la grâce divine... ou par les trois à la fois. Elle fut tellement soulagée qu'en faisant la lessive au bord de la rigole, une semaine ou deux avant le retour de mon père, elle me parla comme à une grande :

– Rien de mal ne t'arrivera plus jamais. Faut plus ça. Toi, tu t'en iras d'ici, impossible que je me sois démenée pour rien. Le prince de la savane, ça ne peut pas être une blague. Tu t'en retourneras d'où sont venus nos pères, du côté de la grande termitière, entre Onim et Ketu. C'est écrit dans le ciel. Ce que je chante est vrai.

Au fil du temps, j'ai appris à me dire que c'était vrai en effet. Je ne pensais pas cependant que l'attente serait aussi longue. Je pensais que tu viendrais avec ma nubilité, que tu déplacerais une tuile et que nous nous enfuirions en enjambant le toit du couvent des carmélites. En sortant de l'adolescence, j'avais fini par oublier la chanson.

Un jour, j'ai entendu Maria, la bonne à tout faire, la chanter dans la lingerie avec la même voix que maman.

– Maria Bonita Lazare Mendes, pour l'amour de Dieu, qui vous a appris cette chanson ?

Maria n'était jamais aussi fébrile que lorsqu'elle vous faisait des confidences :

– Chut ! cette chanson est plus vieille que l'Elevador de Laceirda. Ne la prends pas pour une simple chanson mais pour le mot de passe que les Nagos, les Gégés, les Yorubas, les Minas, les Haoussas, les Foulanis se chuchotaient dans l'ombre, au Corpo Santo et à Barroquinha, quand il y avait du grabuge dans l'air. Il y a bien longtemps de ça. A cette époque, nos pères ne valaient que deux arrobes de soca et, pour un rien, on les chicotait, hart et ban, au largo de Pelourinho. La chanson raconte une histoire vraie. Elle adviendra bientôt, le Seigneur le veut.

De cela, Madalena ne m'avait rien dit. Peut-être n'en savait-elle rien, ou avait-elle décidé de me le révéler petit à petit, de me l'offrir comme un dessert qui ne devrait jamais finir. Et elle n'avait pu le faire à cause de cette mauvaise toux et de tout ce qu'elle avait subi après avoir coupé les couilles de mon vaurien de père.

J'y croyais dur comme fer, Africano : la chanson ne finirait jamais. Elle était un inépuisable chemin qui, à chaque tournant, remontait jusqu'à moi les choses les plus enfouies... Nous nous levions à quatre heures pour nettoyer l'autel et la nef et changer les fleurs du vase de cristal qui trônait dans la chambre de mère Elvira. Après matines, nous servions le petit déjeuner et astiquions les vitres. Maria me grondait et m'instruisait, du parterre de

bégonias au bureau du diacre dans la soupente, partout où il fallait biner, épousseter, ranger lingerie et icônes, jusqu'à ce qu'elle finisse elle aussi par crever. Maria Bonita Lazare Mendes, je te vois en même temps que maman quand la chanson se réveille des replis de mon cœur !

Un jour que nous époussetions le confessionnal, elle sortit une statuette de la cartonnrière où mère Elvira rangeait le missel : une femme en or avec une tête de python et un énorme ventre de négresse enceinte.

– Les gens de Tegbessou. Ce sont eux qui l'ont apportée... Tegbessou ? Le roi du Dahomey. On logeait ici les gens qu'il envoyait pour fourguer des esclaves ou acheter du soca. Ils furent nombreux à séjourner ici, les princes du Dahomey. De père en fils, de cousin en frère adoptif, une longue lignée de souverains revêtus d'or et de soie et de pagnes alakas, étincelants comme les reflets d'une même chaîne de lumière. Les gens du Reconcavo venaient s'agglutiner jusqu'aux arcades de la cathédrale pour les voir aller sous leurs ombrelles au Palacio do Governador discuter le coup avec le vice-roi. On leur offrait la parade et on tirait le canon. Tu comprends pourquoi cette chanson est si importante pour les Noirs... Sauf que toi, hi ! hi ! tu ressembles de plus en plus à une Suédoise ! Noire un jour, Blanche le lendemain, et pourquoi ne te fait-il pas verte, Exu-facéties-de-singe ? hi ! hi !

Elle rigolait, je rigolais avec elle. Elle est la seule personne à qui j'ai toujours pardonné. Elle arrangeait sa robe de fatigue, posait sur sa tête un diadème imaginaire. Ses doigts boudinés touchaient délicatement sa

bague de laiton et sa lamentable chaîne de cou. Elle s'agitait devant le miroir, me faisant croire par quelques gestes bien étudiés qu'elle portait aux oreilles deux gros diamants de série et non les boucles bon marché qui lui perçaient les lobes. Elle relevait la tête, se dandinait, la tête si haute que je ne voyais plus ses yeux :

– Et si c'était moi, la reine, la femme de Tegbessou ?... On arrive en cortège devant le vieux portique. Et qui est là pour nous recevoir ? Le père Caldeira en personne, mais il aura pris la peine de s'épouiller la barbe : "Mais si, monsieur le Chambellan, dira-t-il, elles seront très bien ici, vos illustres hôtes. Mesdames, si vous voulez bien, la mère Elvira va vous conduire elle-même à vos appartements. Si vous voulez bien vous donner la peine..."

– Et moi, dans tout ça ?

– Tu seras ma fille, celle qui est promise au futur roi d'Onim. Ton fiancé, on l'a laissé dîner avec le vice-roi.

– Tout cela ne colle pas, protestais-je. On ne loge pas une génération entière au couvent des carmélites. D'ailleurs, je ne crois pas que les Noirs faisaient le voyage avec leurs épouses.

– Oh ! toi, tu ne crois jamais à rien. Je suis ici, tu me vois, je suis bien la reine. Les mœurs auront changé, voilà tout.

– La statuette ?

– La statuette, je ne sais pas... Un totem, un vieux symbole de puissance et de gloire... Que veux-tu que cela représente ?

– Ils l'ont oubliée ici ?

– M'est avis qu'on la leur a volée. Cette catin de sœur Carolina. Elle vole tout !

– D’après mère Elvira, c’est toi qui as volé le réveil à musique...

– Ah non, ne me fais pas pleurer avec les sottises de mère Elvira. Tu l’aurais vu, si je l’avais volé. Moi, Maria Bonita Lazare Mendes, j’ai mon honnêteté... Bon, de temps en temps, des bonbons à l’eau de fleur, ou du sirop de genipapo pour prévenir la bronchite... Tu ne vas pas me faire pleurer, dis !

Elle s’agenouillait un court instant, caressait ma tête pour arrêter ses sanglots :

– Je suis un peu ta mère, tu devrais me respecter. Mais je comprends, tu es encore trop jeune. Bientôt tu seras nubile et le prince de la savane viendra t’enlever en passant par le rebord de l’avant-toit... “Où a-t-elle bien pu disparaître ? Maria, vous êtes sûre qu’elle ne se cache pas quelque part vers la sacristie ? – Mais non, mère Elvira. Simplement, son fiancé de prince est venu la reprendre hier soir. Vous ne la saviez pas princesse de sang ? Vraiment, vous ne saviez pas ?”

Oui, j’étais jeune. Aujourd’hui je mesure combien elle disait vrai. Adieu Maria ! Elle m’avait soignée quand mes crises de vertige s’étaient aggravées. Elle me préparait une bonne fumigation à l’essence d’eucalyptus, me couchait ensuite dans le lit de sangles. J’en arrivais à croire que Madalena était revenue pour me bercer. Maria avait la même odeur qu’elle. Elle me donnait des louchées de décoction et s’écroulait de rire :

– Il y a les Blancs, les Noirs, les Pardos, les Cafuzhos, les Caboclos... Toi, tu n’es rien de tout ça, tu es chaque couleur tour à tour, une vraie ronde de saisons ! Ils ont oublié de te doter d’une vraie race, là-haut ! hi !

Quand je t’ai vu au milieu de la foule avec cet objet dans la main droite et ce vrai bracelet de figa qui te ceignait le biceps, j’ai tout de suite pensé à elle, à ma chère Maria Bonita, la seule à qui je pardonnais de se moquer des malices de ma peau. Maria Bonita Lazare Mendes, quand les regrets me submergent, son image me revient avec la même nostalgie que celle de mon enfance à la favela de Baixa de Cortume. Et, dans cette remontée du temps, notre bonne vieille chambre a valeur de monument : le pot de chambre, l’icône d’Oxala notre doux Seigneur de Bonfim, les pointes des deux tabourets qui lacéraient nos jupes, le bois pelard pris dans le ciment du mur et qui nous servait de patère, nos blouses bleues taillées dans le calicot, les cintres en plastique, le vieux réchaud et son odeur de calamine et puis la vieille table de vinaticho et ses pieds tournés ! Aujourd’hui encore, je connais dans les moindres détails la teinte et la disposition des rideaux et de l’armoire dans la chambre minuscule qu’elle appelait sans plaisanter le palais des deux amirales.

Mère Elvira elle-même avait frappé à la porte, le père Caldeira n’ayant pas voulu monter à cause de sa sciatique :

– Tu pourrais t’occuper de cette petite, Maria ? Vois un peu ce que tu peux lui faire faire. Mais, d’abord, coupe-lui les cheveux et va voir dans le magasin à nippes s’il y a une robe à sa taille.

Maria était descendue au lavoir, en avait rapporté un broc d’eau fraîche. Elle m’avait mouché et lavé le crâne.

– Elle est encore toute petite, ho ! qu’est-ce qu’elle est

encore petite! Qu'est-ce qui a bien pu t'amener ici? Ici-bas comme au ciel, tu n'as donc nulle part où aller? Ici, on crève d'ennui. Tu n'aurais pas dû venir, ouais, tu n'aurais pas dû.

Elle ne me parlait pas vraiment. Il était dans sa nature de murmurer des mots à propos de tout et de rien pour s'égayer un peu quand elle cirait le parquet ou qu'elle avait à faire au jardin ou aux cuisines. Elle avait vidé le broc sur mon crâne, puis elle m'avait relevé la tête en me tirant les cheveux :

– Tu as bien une mère, toi, hum? Où est-elle, ta mère?

Naturellement, je m'installai dans le lit de sangles afin de lui laisser le sommier. Je ne saurais dire combien d'années se sont écoulées depuis mais l'odeur du parquet (elle le cirait comme pour en faire un verre poli) de l'escalier menant à la nef est encore si présente à mes narines que j'entends parfois les nonnes marmotter leurs prières, comme si je me réveillais là-bas, au couvent de São Francisco. L'odeur de cire est prenante, l'odeur de cire est tenace, même ici dans mes pénates où il n'y a pourtant rien à lustrer, elle l'emporte bien souvent sur le fumet de feijoada qui remonte de l'arrière-cour, des cuisines du Novo Tempo. Cette réminiscence me permet de supporter l'odeur des excréments mêlés aux pelures avariées qui entre par ma fenêtre quand le vent souffle de la baie. Hélas! elle n'a rien pu encore contre les senteurs balsamiques de Gerová.

Enfin, je ne dois pas me plaindre, celle-là ne reste jamais bien longtemps quand elle vient me voir, à cause de l'obscurité et du parfum de jasmin. J'ouvrirai un jour ma sale petite gueule pour lui dire en face ce que je

pense de ses manières. Je crierai si fort que ceux qui chantent sur la place auront intérêt à hausser leurs micros: « Quelle odeur de jasmin, sale vieille ganache? L'obscurité, je m'en fous. Vous croyez qu'à ce compte-là j'ai besoin d'y voir? » Elle ne perd rien pour attendre. Elle croit qu'elle m'impressionne parce que je ne dis rien mais elle ignore le mépris que je nourris à son endroit. Toujours mal élevée quand elle débarque ici. Elle fonce vers le débarras en se bouchant le nez comme si elle arpentait l'espace d'une soue. Elle recompte les boubous et les robes, peste contre les chiffons et les fils répandus sur le sol, shoote dans un carton.

– Quel bordel! Tu ne veux pas que la petite Nalva vienne t'aider à nettoyer?

– Ne vous inquiétez pas pour moi, dona Gerová. J'ai encore assez de force pour veiller sur ma personne sans le secours de Nalva ni de personne d'autre...

– Elle est sympathique, Nalva. Tu as peur qu'elle se moque?

Voilà comment me quitte cette vipère de Gerová: toujours un petit goût de venin dans ses paroles d'adieu. Rien qu'arrogance et infamie sous ses airs de grande dame! Elle passe ses dimanches dans une maison des îles. Le reste du temps, elle prend le car ou l'avion pour tel ou tel bout du monde. Quand elle n'a rien à faire, elle surgit chez moi pour me briser le cœur. Et moi, avec ma lâcheté de bonne: « Mais bien sûr, dona Gerová, dès que j'en aurai fini avec les chaussures à boucle... A moins que vous ne les vouliez pour demain matin? Au revoir, dona Gerová, et merci encore pour le sucre, très chère dona Gerová... » Moi qui ne l'attendais que pour lui

ouvrir les tripes! Mais, sans elle, bon sang, qu'aurais-je bien pu faire?

En sortant du couvent, je n'avais nulle part où aller rêver à mon prince des savanes. Dona Gerová elle-même m'avait cherchée pour me proposer ce job. Quelqu'un lui avait dit qu'il n'y en avait pas deux comme moi pour vous figoler un brandebourg ou un œil-de-perdrix. La soutane du père Caldeira, les napperons du réfectoire où dînaient les sœurs, je les avais engrêlés toute seule. D'abord, le père Caldeira s'était montré furieux :

– Mais qui vous a demandé ça, pauvre petite idiote?

Ensuite, il avait bien vu que cela lui ajoutait de l'élégance. En revanche, Maria, toute remuée :

– Aller te vendre aux tailleurs de la Piedade, voilà ce que tu aurais dû faire! Ah! doux Seigneur de Bonfim, je n'avais jamais vu de broderies aussi fines!

Elle ne se rendait pas compte. Elle savait pourtant qu'aucune de nous deux ne pouvait mettre le nez dehors, sauf pour la corvée de pain chez le Turc de la praça Anchieta, autant dire à la barbe du père Caldeira. « Vous vivez dans un couvent, répétait-il, et non dans le hall de l'Elevador de Lacerda. Quand on a la chance de vivre dans la maison du bon Dieu, on n'a pas besoin de savoir où se trouve la sortie. Faites comme vous me voyez faire : travaillez et priez pour conjurer la tentation. Dehors, vous n'avez plus personne, pas qui vous enterrent. » Il exagérait un peu. Moi, j'avais toujours Lourdes et Ignacia que j'avais quittées après qu'on eut enterré Madalena – et Lourdes, je la reverrais bien plus tard, sur les marches de la stèle. Mais Maria? Cela me gênait de le lui dire mais, pour moi, elle était une île entourée par la

vaste mer de sa résignation. Avait-elle eu une maman, un hochet, un début de scarlatine, une petite sœur peut-être? Le miroir, les nippes, tout ce qui lui appartenait lui venait de la charité des nonnes, hormis son cœur et la fière opulence de sa chair. Elle tournait la tête et se mordillait les ongles quand j'usais de notre familiarité pour déterrer un petit brin de son passé :

– A-la-goas! Je viens de l'Alagoas. Essaie d'aller voir du côté de Maceio. Quiconque tu croiseras là-bas te parlera de ce massif de chair qu'on appelle Maria.

Alors je cessais de l'interroger parce que je sentais dans sa voix couvrir un torrent de larmes.

Vint ce maudit jour de l'Assomption. Je me démenais dans le jardin à châtrer les hibiscus. Soudain, j'entendis dans le couloir le bruit des souliers ferrés du père Caldeira. Il venait vers moi, agité comme un beau diable :

– J'avais oublié que l'évêque venait dîner ce soir. Vous ne savez pas où Maria est partie se fourrer? Il me faut quelqu'un pour descendre la table de chêne et les assiettes de porcelaine. Vous ne savez donc pas où je peux trouver Maria?

J'avais couru vers le tuyau d'arrosage pour me laver les mains, puis j'avais cherché sous la tonnelle, dans la sacristie, au réfectoire... Je me dirigeais vers la bibliothèque quand je l'avais aperçue, pliée en V au-dessus du bassin du lavoir, la poitrine écrasée contre la murette et sa tête tout entière en dessous du niveau de l'eau.

Le soir, tout le monde était réuni au palais des deux amirales pour veiller Maria, autour du vieux sommier. On l'avait entourée de guirlandes d'orchidées et de boutons de joubarbe. Après avoir dîné avec l'évêque, le père

Caldeira était venu nous rejoindre. Tous avaient longuement parlé d'elle. Je leur aurais volontiers jeté le pot de chambre au visage, mais ils essayaient de m'amadouer, de se faire gentils, comme s'ils avaient entendu mes pensées : « Constate par toi-même le pouvoir du Christ. Oublie ta douleur et réfugie-toi dans sa miséricorde. Nous serons toujours là pour te guider et te soutenir. »

Le lendemain, il y avait un petit corbillard. Nous le suivîmes à pied jusqu'au cimetière de Nazare. Ils firent une prière et plantèrent sur la tombe une croix en bois de cédrat. Ils avaient refait un tas d'éloges. Je répétai leurs boniments mais je pensais à tout autre chose : « Faites qu'elle ne soit pas morte, doux Seigneur de Bonfim. Faites que ce soit comme il est dit dans la chanson, qu'elle soit déjà là-bas, près de la grande termitière et qu'on fête son retour avec des gourdes de vin de palme et le tambour de cérémonie. »

J'avais repris son sommier, sa camisole, ses gants et suivi le même chemin qu'elle, inéluctable et fastidieux, du jardin aux soupentes. Puis le temps avait passé sans que j'y prenne garde. La puberté me surprit et, avec elle, les premiers signes de la gravité de mon vertige. Je me mis à suffoquer, à vomir du sang. Des scrofules poussèrent sur mes jambes et des fourmillements électrisaient mes biceps. Je commençais à m'évanouir et à confondre les dates. Un matin, ils frappèrent à ma porte car j'avais oublié de me lever. Le père Caldeira avait fait l'effort de monter, malgré sa sciatique, mais il était resté sur le balcon, accoudé à la rampe poussiéreuse du garde-corps. Seule mère Elvira entra, avec une tasse d'infusion de balsamine. Elle me toucha la tête et me donna l'impression

d'être sincère en pleurant longuement sur mon sort. Elle prit ma température et me massa la poitrine. Cela me faisait du bien, j'étais comme un coq en pâte. Mais je compris vite les ressorts de son manège :

– As-tu vu l'état dans lequel tu te trouves ? Tu devrais te reposer. Oui, travailler un peu moins que tu ne le fais ici. D'ailleurs on ne sait trop ce que tu pourrais encore faire ici. Mais ne t'inquiète pas, on t'a trouvé une place où tu n'auras pas à te fatiguer.

Mère Elvira fit un signe au père Caldeira et une femme entra.

– Voici dona Gerová. Elle tient un magasin de couture qui exporte aux quatre coins du monde. Tu vas partir avec elle. Tu peux revenir quand tu veux, pour nous rendre une petite visite et profiter du jardin. Tu ne seras pas bien loin d'ici, dans un local situé juste au-dessus du largo do Pelourinho.

Ils préparèrent mon baluchon et je partis avec Gerová. A l'autre bout du balcon, je vis une Cafuzha et ses cinq diabolines qui venaient prendre ma place, notre place, le palais des deux amirales.

Le magasin de couture ? Du vent, rien que pour la réclame. Encore aujourd'hui, elle emploie des femmes qui cousent à domicile, la Gerová. Quand elles ont fini, je brode le tout dans cette chambrette à quatre sous exigüe et sale qui ne reçoit jamais cette lumière du dehors dont je n'ai plus besoin. J'ai appris une autre façon d'observer le monde mais je ne le dis à personne. Oh ! depuis bien longtemps, je ne dis plus rien, sauf ce qu'il faut pour éviter les ennuis. « Vous les avez trouvés amidonnés à votre

goût, mère Elvira?... Il faudrait un papillon étoilé pour ces tuniques africaines, dona Gerová. Donnez-les donc à Nalva pour qu'elle fasse les croquis et revenez demain soir voir la merveille que j'aurai faite pour vous, dona Gerová. » Nalva, la petite garce! Vers le vingt du mois, je reçois ma provision de charque, d'œufs, de farine et de haricots et quelques morceaux de viande que je confie au congélateur du Novo Tempo. Nalva sentirait la nourriture même si elle se trouvait à Pitubá. Elle s'en va chercher Sergio-la-larme et un ou deux autres chiots du Maciel. Ils viennent faire les anges pour que je leur ouvre la porte : « Dona Gerová nous a dit de t'apporter ce ballot de pagnes. Il faut que tu les arranges au fil mercerisé avant le lundi qui vient. » Psst! ils n'ont ni pagnes ni pantalons bouffants. Ils n'ont même pas vu Gerová de la journée. Ils repartent en riant et j'ai perdu une bonne moitié de mes précieuses denrées. « Viens donc ce soir à la Benção danser une petite samba, Leda-paupières-de-chouette! Pas étonnant que ta lumière soit partie vers les yeux d'un autre! » Je me recroqueville dans mon lit ou bien je me force à broder double pour ne pas les entendre m'éreinter sur la place. J'aurais voulu leur foutre le balai ou le trépied au cul mais je m'en remets à Xango afin que, dans les jours qui viennent, il les pulvérisse sous la mécanique de ses foudres. Je prie aussi Exu et Oxala pour que les fringues de Gerová ne vaillent plus que le prix d'une pelure d'orange sur tous les marchés de la Terre qui tourne encore.

Exu, mon doux ami, vers toi je me tourne. Merci de m'avoir permis de voir sans ouvrir les yeux. « Parfume ton cœur et patiente. Exu fera le reste. » Et c'est bien ce

que j'ai fait sous le secret de ton manteau coloré en noir et or.

Quand je t'ai vu, beau prince avec ton bracelet de figa, je me suis dit : « Voilà qui est fait, ce que dit la chanson est vrai. » Je t'ai suivi partout, au Carmo, à la Piedade, débordante d'allégresse. Mais quand j'ai remarqué, dans ton sillage, ce malheureux individu, j'ai compris que je ne pouvais plus grand-chose pour toi...

### Chapitre III

Ainsi donc la vieille gueule de Rosinha s'était fendue pour raconter que tu écrivais des livres. Du coup, je m'étais promis de trouver un autre petit camarade pour griller le temps. Mon expérience me suggère de ne jamais suivre plus malin que moi. Regarde les Gringos, par exemple : crédules ou dégourdis, ils deviennent tous les mêmes dès qu'ils descendent de l'avion. Rajeunis, simples, mille fois faciles à vivre. Eux, ils ne viennent pas créer des complications. Ce qu'ils veulent, je peux exactement le leur offrir. Et ils ont bien raison car je ne vois pas une personne sensée faire la fine bouche quand je concocte un programme destiné à lui trouver une aise en ville. La concurrence n'y voit que du feu. Tout ce qu'elle sait faire, c'est raconter des salades sur les méfaits de l'Histoire et tisser des épopées autour de ce pauvre Alvarès Cabral. Moi, je n'ai pas lu les livres mais je connais à la lettre ce que disent les façades des églises, le secret des pavés, des solars, des sobrados. Raison pour laquelle, Escritore, je m'entendais si bien avec les Gringos. Dîner au solar de Unhão, voir le soleil s'engloutir dans la baie devant une bonne caipininha sur la terrasse du Mercado

Modelo, pique-niquer sur la plage de la Misericordia, hai, Escritore, ça n'a rien de profane! Et puis, pourquoi le cacher? finir la nuit dans un délicieux motel avec une personne de rêve... Voilà ce que moi je sais faire et voilà ce qu'aimaient les Gringos. Sais-tu pourquoi, Escritore? Parce qu'ils sont comme tout le monde devrait être: concrets, équilibrés, joyeux, même pour une brouille, pourvu que chacun puisse y trouver son compte.

Mais toi, tu voulais la mer à boire et bien autre chose encore. Pourquoi me le demandas-tu à moi ce maudit parcours qui mène à la rua do Alvo? Notre rencontre a dû avoir lieu sous le signe de l'adversité, à voir tous les pépins qui me sont tombés dessus par la suite. Nous aurions mieux fait de nous méfier l'un de l'autre, de nous éloigner l'un de l'autre comme deux astéroïdes, que chacun de nous tourne pour lui-même et puis qu'on n'en parle plus. Quel fiasco, meu pai, pour toi comme pour moi! Tu y auras perdu la vie, et moi qu'est-ce que j'y aurai gagné? De quoi ne pas crever de faim, bien sûr, mais aussi et surtout, Escritore, un immense gouffre intérieur. Je m'en voudrais de mettre de côté les cartouches de Hollywood et les vingt-neuf tickets de bus sans compter, quand ton diable y consentait, un peu d'argent pour les herbes de Juvenal. Finalement, plus que ta mort, la singularité de ton être m'aura atteint. Tes gestes les plus simples – ah! l'art que tu avais de remâcher ta bière! – me paraissaient déplacés. Te souviens-tu de cette nuit où, sortant de la Cantina da Lua, tu m'avais demandé de t'accompagner au solar de Unhão pour voir apparaître les fantômes des esclaves? J'avais aperçu Samuel et son bonnet nago, une brosse à dents et un

tube de Colgate à la main, qui essayait de broser les gencives de la meute de chiens qui rôde autour de l'église. Je lui avais dit: « Estime-toi heureux, Samuel Armando de Saldanha, tu n'es plus le plus fou de tous. Tu as maintenant un concurrent qui risque de te damer le pion. »

J'avais d'abord cru que tu avais lu ton histoire de figa et d'hommes tués par l'arbre dans un de ces livres où l'on parle de fées et de princesses muées en loups. Mais non. Tu l'as répétée à Samuel, à Balbino de Rojão, à Nalva, à Sergio-la-larme, bref, à tous les habitués du Pelourinho. Même à Preto Velho, sans aucun égard pour ses cheveux blancs. Tu as pondu un brillant laïus au sujet de ton bracelet et tout le monde a dû se dire: « Le bougre, que veut-il nous faire gober là? Suffit d'aller au bazar de la Piedade pour en trouver des centaines comme celui-là, et plutôt en meilleure forme que le bidule qu'il nous montre. » Moi-même, j'en avais souvent refilé aux Allemands pour le compte de Jeronymo qui tient son échoppe près du magasin de jouets chinois. Une mauvaise affaire, d'ailleurs: quatre mille trois cents cruzeiros la dizaine et jamais plus de douze pour cent de commission...

Ton bracelet, un sujet en or pour Samuel qui y mêlait ses histoires de prophète. Preto Velho, en revanche, cela le rendait grave. Il prenait une chaise, s'y asseyait à califourchon. Il écoutait sans rien dire, il en oubliait sa pipe. On aurait dit que cela lui pesait, que cela lui faisait mal. Puis, un jour, il m'a demandé de te faire venir pour goûter la spécialité de Cachoeira, une vieille bouteille de cachaça mûrie au scorpion.

– C'est une drôle d'histoire que tu nous racontes là, Escritore. M'est avis que j'ai déjà entendu quelqu'un raconter quelque chose de ce genre. Va voir les vieillards des îles ou ceux de Maragojipe. Je suis sûr qu'ils en savent un brin.

Le lendemain, praça da Cruz de Pasquale, tu m'as imploré avec une impudeur digne d'un gamin :

– Aide-moi, tu es le seul à pouvoir m'aider. Cherchons d'abord ici. On verra plus tard pour Cachoeira, Maragojipe et Ferrá de Santana. Je suis sûr qu'ils se trouvent ici, dans cette ville. Ici et nulle part ailleurs, ici, entre les vieilles pierres de la ville et les vases bleues de l'Océan.

Pour la première fois, je t'ai pris au sérieux. Tu avais bel et bien des cousins dans le Reconcavo. Alors j'ai accepté de t'aider, juste pour que tu ne deviennes pas fou. C'est ainsi qu'on est revenu au barzinho de Preto Velho où tu as parlé longtemps. Je faisais mine de t'écouter avec attention mais ton histoire était si confuse que j'ai fini par me lever, complètement sonné :

– Bon, Escritore, on a le temps, tu sais. Arrêtons là pour ce soir. Buvons un peu de bière. Ensuite, je verrai bien ce que je peux faire. Seulement, à propos des herbes de Juvenal...

J'ai décidé de m'engager quand tu m'as rassuré sur ce point essentiel.

Je t'avais retrouvé plus tard, tu écoutais un trio elettrico mêlé au numéro de Samuel, assis sur le perron de la casa de Jorge Amado. Je t'avais soulevé comme un carton pour te traîner jusqu'au barzinho. Je jouais l'excité :

– Ho, Escritore, j'ai une nouvelle de première main.

– Et pourquoi n'es-tu pas venu me voir tout de suite ? Mange un petit quelque chose, tu seras plus calme après ça.

– Un caldo de sururu et une bonne bière fraîche pour patienter en attendant qu'on se magne aux cuisines si tant il est vrai qu'il leur reste du sarapatel. Je ne suis pas le goinfre qu'on dit, Escritore, c'est seulement à cause des circonstances. Que feraient-elles, toutes ces grandes gueules qui se disent respectables, s'il leur arrivait de sauter le jantar et le petit déjeuner ? Ils avoueraient avoir tué le Christ rien que pour pouvoir manger.

– Commande ce qui te plaît.

– Je suppose, Escritore, que, comme d'habitude, tu réservais un petit plat au frugal Samuel, quelque chose comme un bife do molho par exemple. Alors pourquoi ne pas me le donner par la même occasion ?

– Fais. Quand tu auras avalé et roté pour deux mules, tu me livreras enfin tes précieuses confidences.

– Samuel aurait dû faire comme moi : manger pour éviter de s'emmerder. Depuis que le Christ le côtoie, il est aussi maigre qu'un échalas. L'esprit et la chair peuvent bien aller ensemble. C'est ce que j'essayais, l'autre jour, d'expliquer à Juanidir. Mais ces messieurs du ciel snobent les terrestres.

– Je connais des terrestres qui ne valent pas mieux que ça.

– Pourtant, Escritore, sans moi, tu serais en plein brouillard. Il n'y a que moi pour t'aider à t'orienter. Nous sommes condamnés à nous entendre : si tu connais des choses, moi je connais la ville. Le code de la cité est dans

nos mains à nous autres, les petits, les vilains, ceux qui savent tâter du nez et ramper quand il le faut. Je connais les portefaix et les gueuses, les marchands de vieilles bretelles, les faiseurs de réputations. Je suis familier des marins, il n'est pas un barrio que je ne connaisse. On peut bien murer les palais ou mutiler les péronnelles, la vie me donnera tout de même de ses nouvelles.

- Des faits!

- J'ai peut-être quelque chose. Mais, dans ce genre d'affaire, il faut partir d'une base solide... Hum! plus solide que ton figa et que ta légende. Un indice. Par exemple, le nom ou le prénom ou la dernière adresse connue. Mais toi, tu ne sors que des drôleries, des trucs comme Oyo, Onim, Ketu, Ife, arbre à pain ou baobab, hommes de bois mort...

- Ceux que l'arbre a tués!

- Est-ce un indice?

- Tu me mènes en bateau et, pendant ce temps, je t'engraisse.

- Et si c'était moi, la victime de l'arbre? Attention, nous pourrions tous provenir de cette racine-là. Allez, peut-être suis-je aussi de la famille, un de ceux que tu as perdus de vue après l'histoire de l'arbre et le fracas de l'Océan. Seulement, qu'est-ce que ça rapporte : un magot, des bijoux, un trône de roi? Toi, oui, tu gagnes sur tous les tableaux : au chapitre de la mémoire comme sur celui des droits d'auteur. Pas vrai, Escritore?

Preto Velho écoutait avidement tout ce que nous disions. Quand il n'en pouvait plus, il s'agitait entre les rangées de tables :

- Il a raison, Escritore. Faut faire une enquête, retrou-

ver le début et la suite du commencement. Il ne s'agit pas d'une affaire de morve, ça tout de même, mais d'une affaire de sang. Le sang ne se perd pas n'importe où et, quand bien même il se perdrait, il faudrait savoir cocher l'endroit. Pour moi, tel que vous me voyez, je n'ai pas besoin d'enquête. C'est une rombière du Mozambique qui a fait la mère de ma mère. La preuve : je suis bien le dénommé Preto Velho!

Par malheur, il se trouvait toujours un crétin, Palito, Careca ou un autre, pour le contredire :

- Tu n'es pas plus mozambicain que je ne suis cosaque. Nous sommes du Reconcavo et nous avons tous chaud au cul, à cause de toutes ces épices et du fulgurant métissage.

Preto Velho s'emparait alors de ses gants de boxe qui buvaient la poussière, suspendus au rayonnage des bouteilles :

- Que celui qui a dit ça me rejoigne dans la rue! A soixante-dix ans, je casse encore une noix de coco de mes mains. Que les insolents se le tiennent pour dit, maintenant que je suis fâché! Vous, rejetez du Pelourinho, lequel d'entre vous se souvient encore de l'année dernière? Et même de ce qu'il a fait hier? Vous étiez tellement soûls que vous ne saviez plus votre nom. Escritore, tu as bien fait de venir. Ramone-leur la mémoire, même si cela ne leur plaît pas.

Je savais l'amadouer quand il se mettait en rogne :

- Mille dames-jeannes de respect sous tes pieds! Calme-toi, Preto Velho. Nous sommes tous là dans ton accueillante maison pour tenter d'y voir plus clair. A la lumière de ton expérience...

Je me levais et toisais les autres pour leur tirer du nez une bruyante approbation. Ce qui le poussait à déposer les gants et à offrir un verre.

– Est-ce que je mens? continuais-je, une fois le calme revenu. Il y a cependant une chose que je n'arrive pas à comprendre: pourquoi je ne viendrais pas du Mozambique, moi aussi? Rien, sur ma tête, ne dit que je viendrais du Congo ou du Dahomey. Pourquoi devrais-je me tuer à répondre à une telle question? Je sais une chose en revanche: la mère de Mãe Grande est de Cachoeira. Elle y est encore, dans une tombe du cimetière des esclaves.

– Pas plus loin que ça?

– Pas plus loin, Escritore.

– L'Afrique non plus n'est pas loin. Elle est tout près d'ici, de l'autre côté de la mer, autant dire la porte en face.

– Ce que tu racontes est trop vieux. Le temps ne dispose pas d'assez de commodités pour y fourrer tout ce qui se passe. Regarde, Escritore: la rua Alfredo Brito reçoit la poussière et les ordures des chiens. Le lendemain, la pluie emporte tout et, la prochaine fois, une autre pluie, d'autres ordures de chiens. Excuse-moi, Escritore, mais je refuse de voir les choses autrement.

– Tu me disais avoir appris du nouveau, au sujet du Relampago.

– Je le tiens de la vieille Luciana. Elle vend de l'acaraje au square de Campo Grande. Elle m'a dit l'avoir lu dans le journal.

– Alors?

– Alors je l'ai crue. Jusqu'au jour où j'ai vu qu'elle

tenait le papier à l'envers quand elle feignait de lire un journal.

Tu avais pris la mine de celui dont on vient de kidnapper le même.

– Fais pas cette tête, Escritore. Je sais que je n'ai pas la renommée d'un homme intègre mais, de grâce, je n'accepte pas qu'on me colle les craques mal ficelées des autres. Luciana ne sait pas mentir. Je n'aurai pas été assez vigilant, voilà tout. Elle m'a dit: "Ça, si j'ai bien compris, cela désigne le nom d'un bateau. Paraît qu'il a sombré dans un naufrage. Beaucoup de cadavres d'esclaves ont été recrachés sur les plages. Mais ensuite, il n'y a plus jamais eu de bateaux de ce type."

Tu m'en voulais! Si tu avais eu une pique à la main, tu me l'aurais fourrée au nombril. Mais toujours ce dédain de la bagarre, ce dédain qui finira par te perdre. Oui, j'ai abusé de ta bonté et de ta patience. Toi, ton parcours est simple: naître et voir luire la vie. Tu n'a jamais su ce que voulait dire le mot « circonstances ». Il fallait bien que je mange, que je puisse aussi déguster ces herbes de Juvenal qui n'ont jamais soigné autre chose que la misère de leur rebouteux. En écoutant tes bobards, j'avais fini par me dire que, si je jouais fin, je tirerais autre chose de toi qu'un verre de bière tiède. Par exemple, un de ces traveller's cheques que je te savais cacher dans ta chambre de la pousada Hildalina. Mais je voulais jouer réglo: une petite liasse de billets verts contre ma documentation et, bien sûr, cette amitié et fraternité qui, nous venant des ancêtres, font que, bombe ou grêle, le Nègre est le frère du Nègre, surtout quand le contexte est dur et qu'il y a du blé à prendre.

auteur / narrateur / Écrivain  
révélation  
peuple  
répétition

PELOURINHO

Il ne me serait pas venu à l'idée de t'arnaquer. Si je l'avais voulu, je t'aurais aisément mis au pas. Je n'aurais eu que l'embaras du choix : le poignard au fourreau de coati pour paraître élégant, le Beretta à canon scié par souci d'efficacité et pour le mélodrame ; te jeter en pâture à une de ces bandes de loubards qui traînent au terreiro de Jesus, les frères Baeta par exemple, si l'on voulait redoubler les frissons. Oh ! n'exagérons rien. La simple vue de mon poing aurait largement suffi à te mettre à terre. Pourtant, tu étais plutôt costaud, on sentait que tu ne manquais pas de témérité. Mais peut-être n'avais-tu jamais connu ni crapule ni pute pour t'apprendre ce que vaut vraiment un corps.

Non, je ne te méprisais pas, petit gars confus, au contraire, je t'aimais bien, surtout ton charme désuet de grand prince du Dahomey, ha ! Et moi ? Aurais-tu cherché à me revoir si tu ne t'étais pas dit : « Voilà le genre de personnage qu'il me faut pour élucider le mystère du figa. Je ne peux pas trouver plus jocrisse ni plus docile. Je ne l'aime pas beaucoup mais il faut courir le risque » ? Tu ne devais pas penser autrement. Voilà pourquoi je me suis amusé à te mener en bateau. Je suis sûr que tu préférerais Samuel, question de feeling, si tu vois ce que je veux dire. Sais-tu ce qu'il dit depuis que tu es mort ? Il dit qu'il ne perdra pas son temps à pleurer sur toi. Selon lui, tu n'es pas une vulgaire bête humaine cogitant sur ses deux pieds mais un pur esprit, le même que celui qui anime les saints : le Christ, Gandhi, Oxala ou un autre. Il t'attendait plus ou moins avant ton arrivée. Dans sa logique, toi, les dieux dogons, Moïse et le Bouddha, c'est du pareil au même. « D'autres viendront d'Afrique et

PELOURINHO

vous n'y verrez que du feu avec ce pauvre orgueil qui vous use, Ponce Pilate des bas-fonds ! Je ne vois pas ce que Dieu pourrait encore faire pour vous sortir de l'aveuglement. » Parce que, bien sûr, le prophète avait tout prédit : que tu boirais une bière au Banzo, que tu nous briserais le cœur avec notre fortune de Nègres et qu'on t'achèverait au pied de ce tas d'immondices de la rua do Alvo pour allonger du trait de ton sang la liste de nos martyrs. Comme d'habitude, nous autres bourriques ne l'avions pas cru. Comment peut-on croire un homme qui vous prédit l'apocalypse chaque fois qu'il revient des chiottes ? Je te laisse calculer combien de fois c'est arrivé depuis que, dégouté de l'alcool, il se promène avec un jerricane de cette eau fiévreuse du terreiro de Jesus, sous prétexte que les cinq fleuves alimentant la baie y sont représentés. « Buvez, celle-ci c'est du Paraguaçu ; cette autre du Rio Vermelho... » Comme personne n'accepte d'en boire, il vous arrose les pieds et le dos, marmotte des litanies en égrenant son collier de coquillages. Le soir, on l'entend depuis la cime des arbres : « Je suis le nouveau Messie, le dernier que le Ciel vous envoie, mais vous avez le diable au cul, vous n'entendez que le stupre. Pour commencer, rasez le cinéma d'Embaxo de Sapateiros. L'adultère, passe encore, mais que dites-vous du porno ? » On lui aurait volontiers cassé la gueule pour pouvoir dormir un peu. Mais Preto Velho se serait interposé. Il se met en quatre pour combler les désirs de Samuel... Preto Velho qui est si dur !

Entre nous deux, Escritore, il s'agit d'autre chose. Nous sommes de la même famille – le négrier n'y a rien

pu – mais pas du même monde. Je l'ai remarqué quand je t'ai emmené avec moi rendre visite à Mãe Grande. Janaina vannait de la farine de manioc. Tu as regardé mon home sans aucun étonnement : cette chambre exiguë qui ressemble point par point aux autres, à toutes les autres chambres de ce bout du monde sale, gris, mortifié, où j'ai vu le jour. Si gris, si mortifié qu'on a du mal à croire qu'il est à peine à deux minutes de la place où l'on danse pour la moindre raison, surtout les nuits de la Benção. C'est là que je suis né, moi, non pas dans une case à princes. Là, entre l'ancien solar (qui fut aussi un hôtel, selon Mãe Grande, un hôtel peuplé d'autres Gringos que les miens) et l'échoppe de maître Careca à l'enseigne bleu électrique : AULAS DE BERIMBAU ET VENDAS DA ARTISANATO. Entre deux perrons ébréchés et deux panneaux de bois vermoulu, je t'avais montré le chemin large comme une serpillière que, quelque effort qu'on fasse, on ne peut suivre que de biais. Et nous étions arrivés dans la cour obscure, cernée par les haies vives d'arbustes à caja et de bananiers. Tu as dit :

– C'est malin. Une vraie base arrière ! Il faudrait être un mage pour deviner ça de la rue.

J'ai dû te guider pour affronter les pierres, éviter les murs, les pneus usagés et les flacons de grésil éparpillés par la marmaille... Étourdi d'Escritore, tu n'as jamais su le retrouver seul, le chemin de mon enfance ! Il t'arrivait de remonter jusqu'à la Cantina da Lua en auscultant les rainures et les interstices de la chaussée sans rien voir de ce chemin-là : « Le chemin qui mène à la demeure de Mãe Grande ? Celui-ci, me semble-t-il... » Maître Careca n'était pas plus sûr que toi quand il abandonnait ses pin-

ceaux pour te venir en aide. On le voyait à la bonne fraction de seconde qu'il mettait à se souvenir que Mãe Grande vivait encore, et comme de juste dans sa demeure, au point qu'il existe un chemin pour y conduire.

En entrant dans la chambre, tu t'étais exclamé :

– Sacré bon Dieu, le sésame d'Ali Baba !

Ah ! Escritore, comme tu avais raison. J'en commande toutes les ouvertures, même celle des cœurs meurtris. Créancier ou barbouze, personne n'oserait me poursuivre jusqu'ici, sauf Samuel, bien entendu... et toi, Escritore, puisque nous sommes de la même famille, que nous en étions bien avant Ndindi-Grand-Orage et ses déboires de baobab. La chambre. Quand j'étais petit, je savais y disparaître comme un nuage de fumée. Je venais me cacher là quand j'avais commis un méfait sur le largo do Pelourinho. On me disait turbulent, bien plus que ce qu'on peut en dire aujourd'hui sur Sergio-la-larme, ce petit malin qui connaît dix-sept manières différentes de pleurer pour gruger les touristes. On savait que je pouvais devenir une vraie bête depuis que j'avais rendu aveugle Leda-paupières-de-chouette. J'étais la hantise de Querino, le bougre qui vendait ses grape-fruits au coin de la rua Padre Gomes. J'envoyais un gamin marchander pour distraire le bêta et moi je fonçais derrière l'étal pour empocher la monnaie. Puis je filais à toute allure en évitant les projectiles qu'il lançait sur moi. La même chose quand j'arrachais un sac à main ou qu'une fillette criait parce que je l'avais pelotée sous les arcades de l'église.

A sept ans, on m'a élevé au rang de chef de bande. J'avais gagné mes galons pour avoir monté et réussi le coup qui nous avait permis de dévaliser la boulangerie de la praça Anchieta, mais aussi – et j'en suis encore drôlement fier – pour avoir détrôné Samuel, pourtant bien plus âgé que moi, en lui tailladant la paume de la main avec un éclat de vitre. Un duel dont j'ai oublié le motif mais qui a marqué ma génération et celles qui ont suivi. Samuel et moi avons pris de la taille en nous mesurant aux poings. La victoire qui m'a fait roi n'était jamais qu'une revanche. Jusque-là, Samuel avait imposé sa loi. Il me cassait la gueule trois bons tours par jour. Il venait me chercher jusque devant la porte de Mãe Grande : « On m'appelle Samuel Armando de Saldanha. Je suis là pour en administrer une bonne à votre progéniture. A mon âge, je refuse de me laisser insulter sans réagir en homme : je n'aurais plus qu'à quitter le Pelourinho sous la huée des chiens. Mettez-vous dans la tête que je m'en irai pas d'ici sans avoir mis à exécution ce que je me suis promis de faire. Je me doute bien qu'il se cache dans la corbeille à nippes. Moi, Samuel, j'ai une patience de lézard. Qu'il y reste une saison s'il est une patate. »

Maintenant, quand je regarde Samuel, tout cela me paraît fictif : le souvenir d'un vieux film que nous aurions vu ensemble en mangeant des cocadas. Meu pai, que de vies différentes, étourdissantes, contradictoires sur le dos d'un seul homme ! Comme si plusieurs êtres avaient grandi, souffert et ressuscité dans la même peau. Le Samuel d'avant, celui de maintenant, celui de chacune des années de l'intervalle entre ces deux bornes, chacun est différent des autres par le physique et par les

injures. Sans blaguer, il faudrait prélever de son sang pour vérifier qu'il s'agit bien du même, celui qui me terrorisait naguère et celui qui se coltine aujourd'hui les chiens et les oiseaux et vers qui se penche la racaille, outrée de remords et de pitié.

Pour qui a connu le petit Samuel, son sort ne pouvait déboucher que sur trois situations : tenir un débit de drogue, devenir maître de capoeira, sombrer dans la démence. Il aura tout tenté en effet mais n'aura trouvé sa vraie voie que dans le domaine de la folie. Pourtant, il se dégage encore de lui tant de vérité et de force qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. C'est lui qui apporta au cimetière – facile, dira-t-on, pour quelqu'un qui vit dans les arbres ! – la plus belle couronne de fleurs, le jour de ton enterrement. Je crois qu'il te rend encore visite au cimetière de Nazare. Quant à moi, je n'y ai jamais remis les pieds. Je n'aime pas les cimetières, y trouverait-on ta momie ou le trésor des Incas. Si on m'avait laissé faire, on t'aurait enseveli ici, au barzinho de Preto Velho, entre la marche crevassée des chiottes et la chaise de jacaranda. J'aurais tourné ta tête vers ce mur travaillé par les araignées où maître Careca a lui aussi posé sa patte. Ici, mieux que nulle part ailleurs, je peux te sentir et t'imaginer, à moins de croire ce que raconte Samuel Armando de Saldanha, à savoir que tu serais déjà en Afrique, là-bas, au Dahomey, près de vos cases à princes et de vos champs de gros mil : il n'y aurait plus à Nazare qu'un affreux gros trou qu'on ferait mieux d'offrir aux sans-abri, vu qu'il n'y resterait rien sinon les mites et le linceul.

Je rêverais bien d'un tel sort mais voici que j'entends Samuel qui remonte la rue :

– Que tous les fleuves du Reconcavo refluent au terreiro de Jesus!... Salut, Preto Velho!... Le Seigneur n'en peut plus d'attendre. Je reviens de la Rodoviaria. Je ne vois qu'abeilles et guêpes. Le diable se prépare à Matutu. Un barrio devra tomber dans les courants de la baie et tous ces cars que je vois s'ébranler vers l'Amazonie iront se renverser avant d'avoir franchi le Sertão... Preto Velho, prépare de tes mains un bon caldo de sururu. Tes péchés, je m'en charge, il reste une petite lueur d'espoir. Tu vaux mieux que les autres. Les autres, même la miséricorde du bon Dieu ne voudrait plus les nommer.

– Assois-toi donc, Samuel Armando. Je te demande néanmoins de ne pas foutre aux chiottes de fleurs de bananier ni de tessons de bouteille.

– Tu permets que le Saint-Esprit se repose un peu ? dit Samuel en s'asseyant près de moi. Merci, Preto Velho. Je vais couvrir de mon aura cette créature de Mãe Grande. Ne t'en fais pas pour elle : elle vivra plus longtemps que toi, même si elle se coupe la tête. Toi, en revanche, on ne priera jamais assez pour ta pauvre âme. Oh ! non, je ne suis pas là pour te convertir ! Tu es le plus souillé, le plus foutu de tous. Tes péchés sont si nombreux que les anges ne peuvent plus les chiffrer. Tu étais déjà foutu quand nous nous bagarrions dans le fossé de la rua Alfredo Brito. Je vais te dire pourquoi tu es foutu : ou bien tu n'as pas d'âme, ou bien tu ne t'es jamais rendu compte que tu pouvais en avoir une. As-tu aimé un seul jour ? As-tu songé que tu es autre chose que ce que tu sembles être

et que c'est cela qui étreint ton esprit comme les fers du bagne ? Libère-toi de toi-même ! Et secouez-vous, vous autres, nous changeons de millénaire ! Dites-moi un seul de vos gestes qui ait jamais eu un sens. Vous n'allez à l'église que pour implorer de quoi manger. L'église est une malice du diable. Dieu vous commande de vous élever, non pas de dresser des murs. Je vois le grand voile enfler et se gorger de poison. Il claque et se tord. La terre éclate en mille morceaux !

Les autres, qui ne sont pas fous, ont compris tout l'intérêt qu'ils pouvaient tirer de la démente de Samuel. Ils en ont fait un véritable show business. Il y a même des préposés pour aligner les gens en une joyeuse haie d'honneur sitôt qu'il se montre au détour de la ladeira du Carmo, avec son bâton pastoral et son inénarrable chapelet.

– Le Seigneur attend ! hurle-t-il à faire taire les chiens.

Puis il remonte la place, non sans allure, avec son bonnet nago et sa large tunique bariolée. Une jeune fille en tenue de carnaval s'avance vers lui pour le mener sur scène et lui tendre un micro :

– Où mène le chemin ?

– Au calvaire !

– Qui a béni ma crosse ?

– Le Rédempteur !

C'est Sinatra, l'émule du pape, le gourou et la rock star ! Pauvre Samuel ! Peut-être finira-t-il par nous dire pourquoi il en veut tant à l'horloge de la Piedade, à moins que sa démente ne lui suggère bientôt d'autres démons, d'autres idoles à abattre. Je regrette souvent qu'il soit devenu jobard, qu'on ne puisse plus aller un

peu voir dans ce fossé de la rua Alfredo Brito comme au bon vieux temps. Je te le dis, Escritore : il y a des tas de volées qui se perdent, depuis que tu as crevé.

## Chapitre IV

Ignacia eut la bonne idée de s'adresser au père Caldeira. Du moins crut-elle que c'était là une bonne idée. J'ai essayé de ne pas lui en vouloir. Si j'avais été à sa place, j'aurais sûrement agi de la même façon. Je suis tout à fait d'accord avec ce que disait Madalena : « Il n'y a que les rupins qui ont le choix. Contentons-nous, nous autres, de ce qui arrive. » J'aurais perdu mon temps en me posant la question : fallait-il partir ou ne pas partir ? Les liens qui nous liaient étaient aussi solides que du fil recuit, tissés qu'ils étaient dans l'endurance et la promiscuité. Nous aurions pu continuer à vivre ensemble, affectueux et gais, même autour de la sébile de Lazare. Seulement ce n'était plus possible après ce qui s'était passé à la fosse du dépotoir.

Elle avait mûrement réfléchi avant de me livrer son affligeante intention. Plusieurs nuits de suite, elle avait cru trouver ce qu'elle appelait la clé de l'énigme, qui se révélait vite une nouvelle impasse à la lueur féroce du matin. Elle se remettait à pleurer :

– Je vais devoir faire une bêtise, aïe, ma chère Madalena ! Après ça, que vas-tu penser de moi ? Après ça,

oh! oui, que mon cœur soit déchiré! Après ça, eh bien! que Xango n'y aille pas par quatre chemins, qu'il me foudroie tout bonnement la tête et ainsi, moi, l'ignoble, la scélérate, je n'aurai plus à penser à l'acte que je vais commettre.

Elle se mouchait au-dessus de l'âtre, soulevait la torche vers le recoin de la pièce où Lourdes gisait afin de l'aider à expurger une fusée de sang vomi.

– Et toi, tu vas peut-être finir tout simplement par crever. Je n'avais jamais vu quelqu'un se vider de son sang comme ça, comme s'il avait avalé le jet d'eau de Campo Grande. Mãeninha, tu m'entends, Lourdes mãeninha, il faut bien qu'il t'en reste encore pour que je te sente vivre un peu.

Elle reposait la torche et se remettait à sourire en grommelant quelque chose, fouillait dans sa blague, en tirait sa petite pipe en terre et son cornet de tabac gros-cul. Pendant ce temps, je me tordais les orteils, je baissais la tête, je mordillais le bout de la cordelette qui ceinturait ma culotte, l'esprit engourdi, neutralisé par la fatigue et la honte. J'aurais voulu disparaître là où j'étais assise et je m'attendais à ce que la terre s'ouvre d'un instant à l'autre, à ce que nous plongions dans le gouffre, moi, mes regrets et mon siège. J'aurais voulu n'avoir jamais eu une mère, une cabane, du bonheur à la fête de l'An, tout un coin du dépotoir pour courir. J'aurais voulu ne plus avoir eu d'amie, de cerceau, cette bague en argent que j'avais ramassée dans la rigole et qui nous avait permis, cette année-là, d'acheter des mascarades pour aller au carnaval. Rien, pas même l'image de la Vierge remportée au concours de broderie que le chapelain avait organisé...

Ignacia produisait un bruit de cuir qui tombe quand elle débouchait avec les dents la bouteille d'aguardiente. Elle tirait d'abord deux longues rasades de matelot de pont, puis elle s'asseyait sur le tapis-brosse. Elle allongeait ses jambes rondes, laissait son buste cogner contre la cloison de tôle. Elle tétait la bouteille comme un petit veau le pis de sa génitrice.

– Hé! toi, qu'est-ce que tu attends pour aller chercher ta mère? Tu crois que je peux tenir toute seule comme ça?

Je me rendais compte que sa pipe était tombée, qu'il y avait de la cendre dans l'écuelle de vatapa, que la braise avait consumé deux ou trois poils du tapis. J'éloignais ses pieds de l'âtre, je lui mettais un coussin sous la tête. Elle me touchait les cheveux d'une main lasse :

– Ta mère ne viendra pas. Et si tu finissais le vatapa? Tu sais bien que Lourdes ne mangera encore rien cette fois-ci.

Tant que Lourdes luttait entre la vie et la mort, Ignacia avait toujours le temps de voir venir une solution. Seulement, l'état de Lourdes s'améliora petit à petit, comme des cheveux qui repoussent, et ma vie devint un véritable enfer. Ignacia usa de toute la palette de ses ruses. Il lui vint une première idée : que je me débrouille pour passer mes journées ailleurs. Ce que je fis. J'emportais des bananes à éplucher sous la véranda de la chapelle ou je faisais des culbutes sur le rocher de la rigole. Je passais le plus clair de mon temps à jouer avec de vieux écrous dans un coin du dépotoir. Elle venait m'y retrouver pour me donner à manger :

– Allez, mange-le, ton aimpim, pendant qu’il est encore chaud. Mets-y une bonne pincée de sel, tu verras, c’est très bon comme ça.

Je revenais dans la cabane aux environs de minuit. Lourdes pouvait aussi bien se réveiller à cette heure-là et hurler qu’elle ne voulait plus me voir, jamais !

Ignacia vint me trouver à la chapelle, un midi :

– Eh bien, j’ai une idée, oui, une très bonne idée.

Le lendemain, arriva le père Caldeira. Ignacia dissimula dans du papier journal les savates de Lourdes qu’elle lui avait subtilisées pour en faire mon cadeau d’adieu.

– Adieu est trop fort. Tu reviendras souvent. Nous t’embrasserons toutes les deux. Tu verras, un jour ou l’autre elle finira par te pardonner.

– Eh oui, eh oui, disait le père Caldeira, elle aura sa sortie un dimanche par bimestre.

Un dimanche par bimestre ? La vérité est qu’il ne m’autorisa jamais à revoir la favela :

– Là-bas, à la favela de Baixa de Cortume ? Tu n’y penses pas ! Et puis, dis-moi franchement, as-tu de quoi payer le bus ?

– Non, père Caldeira. Mais Maria dit qu’elle pourrait m’en avancer le prix.

– Alors va voir mère Elvira. Elle sait mieux que moi ce qu’il convient de faire.

Le plus souvent, je trouvais mère Elvira juchée sur l’échelle de la bibliothèque :

– Tu as raison de penser à ton ancienne protectrice.

Ayant dit cela, elle se taisait un moment d’un silence si

brusque qu’il me semblait l’entendre encore parler. Puis elle reprenait en tournant les pages d’un vieux paroissien :

– Mais oui, on est bien dimanche, aujourd’hui... Doux Seigneur ! j’allais oublier : nous avons demain le baptême du petit Oliveira. Il y a le parvis à nettoyer, et les prie-Dieu, si poussiéreux avec ce vent ! Et la grande aiguière qu’il faudra rincer et remplir d’eau bénite... Pour l’amour du ciel, appelez Maria, qu’elle change ce néon, on ne voit plus rien tant il est devenu pâle !

J’ai gardé les sandales, mon seul bien de famille, avec l’image de la Vierge, la double hache de Xango et la broche héritée de Maria. Si je n’avais pas peur d’exagérer, je dirais aussi : la chanson. Pour moi, c’est un objet comme un autre, comme l’horloge de la Piedade, comme l’amulette à la main fermée qui ceinture ton bras, mon mystérieux Africano... Gerová ne manque jamais, quand elle vient, de zozoter à propos de mon patrimoine :

– Qu’est-ce que tu attends pour brûler tous ces traîne-crotte qui empestent mes tissus ? Ils sentent le charque pourri dans l’eau de pluie. Au nom de Dieu, on pourrait les donner aux chiens. Tu as donc porté cela pour ton premier carnaval ?

La garce ! Je lui ferai la peau avant qu’on ne m’aménage une tombe.

– Et la Vierge Marie ! Tu y crois donc, à l’Immaculée Conception ?... La double hache, passe encore, elle ne prend pas la poussière, et elle vient de chez nous.

Elle me disait ça, à moi ! J’avais envie de lui répondre : « Que sais-tu au juste de Xango et d’Ossossi ? Que sais-tu de la chanson, de la couleur du figa, du destin de l’Afri-

cain? » Mais j'ai actionné ma vieille Pfaff et je n'ai rien dit, une fois encore.

Vieille échasse! Elle croit que je ne sais rien de ses combines. Une expo à Londres et une autre à Manille, parce qu'elle a eu la chance de découvrir la Sierra Leone. La chance! Le tour operator afro-américain qui avait monté son affaire rua Castro Gomes a fait faillite avant le troisième charter... Noble idée, sans doute, que de faire connaître l'Afrique à ses rejetons égarés! Il avait lancé son affaire au cours d'un grand gala au restaurant de l'Unhão. Il y avait trois billets de tombola gagnants et Gerová est tombée sur le voyage en Sierra Leone, au lieu de tomber dans un puits, ce qui aurait été la preuve qu'il y a une justice sur terre... Je me fiche éperdument de ce que tu as bien pu fiche là-bas. Je remarque, moi, ta brodeuse, que tu en as rapporté la mode. Tu as porté des boubous, tu t'es coiffée afro. Non, je ne te reproche pas de vivre de ton héritage. Fais-toi des bagues ashantis et des tuniques songhaï, revends le tout aux nantis et dévore l'argent que tes combines te procurent. Moi, je prie autant que je peux pour que tu ailles brûler en enfer. Parce que, bien sûr, sans toi ils n'auraient jamais osé, pas plus Nalva que Sergio-la-larme, tous ces petits vomis du trou de leur mère qui ne vivent que de bobards et de larcins. Sans toi, non! Sans toi, la harpie, la mule, l'anaconda des brodeuses au noir! « Leda-paupières-de-chouette », le genre de trouvaille qui ne peut sortir que de ta bouche. Tout seuls, ils n'auraient pas pu, ces têtards du bordel de Maciel. Il a bien fallu que tu leur souffles ce que tu n'aurais jamais eu le courage de dire en personne, les mains sur les hanches, en face de moi.

Tu n'as même pas honte du cagibi dans lequel tu me laisses crever. Demain, quand viendra ta mauvaise heure, ta tombe ne sera pas plus grande que la largeur de ma machine, c'est tout le bien que je te souhaite. Et que le fossoyeur t'y jette d'un bon coup de pelle, avec un linceul d'aspics et de grenouilles, et qu'il crache trois fois dessus avant de la refermer d'une coulée de lave. On saura alors qui était la plus éclairée de nous deux!

Non, je ne vois rien, n'entends rien, moi, Leda-paupières-de-chouette. Si calme, si résignée, si efficace à l'ouvrage, à vous rendre sourd d'étonnement. On pourrait en tirer l'idée d'une belle réclame sur la banne d'un magasin de Paris: « Style africain, broderies exquisées nées sous la main d'une fée qui, les yeux fermés, vous concocte des merveilles... » Un jour, je m'en irai d'ici, je frapperai à la porte des flics du Maciel pour leur distiller quelques confidences. Par exemple, que je connais une dame très chic qui fournit des choses pas très recommandables, vous voyez ce que je veux dire, à quelques bistrots du quartier. Les gosses viennent en prendre derrière le comptoir en feignant de récupérer leur monnaie. Vous comprenez maintenant pourquoi tous les adolescents s'attifent de bérets multicolores et parlent de Jamaïque et d'Atlanta sur fond de musiques zoulou et luba... Je suis une drôle de lumière, Gerová, je perçois ton manège et tout le réseau de fils que tissent les araignées sur le rebord de ma fenêtre, les intrigues du présent, la trame d'il y a peu...

Voici les azulejos exactement comme ils étaient avant (bleu ciel, jaunes, or), voici les murs des solars et des

sobrados (bleus, blanc crème, rose saumon). On voit les carrioles descendre vers le Corpo Santo. Il y a un grand hangar avec du foin et de la boue, des dizaines de chevaux et de Nègres. En face, une foule s'agglutine en un demi-cercle où se trouvent tous les teints de peau humaine, tous les styles de coiffures et de redingotes. Il y a là les grands propriétaires de moulins à sucre, les négociants en veston de perpétuane, les Noirs affranchis, les Métis venus des casebres. Les ghanadeiros font sonner des clochettes pour se frayer un passage à travers la place, entre les charretiers transportant des légumes et les Nègresses vendeuses de mococo. Les maîtresses qu'ils promènent se cachent les yeux de leur éventail ou tournent ailleurs leurs lorgnettes quand leur regard rencontre des personnes trop curieuses. Entre le demi-cercle de badauds et les piliers du hangar, la chaise noire en bois de jacaranda. Un homme y est assis, un grand Blanc à monocle, gilet de velours et jabot de dentelle, coiffé d'un large chapeau en taupé d'où émergent des cheveux en frisottis. Il tient en main une lanière de bœuf, et puis il y a le Nago enchaîné à un pieu et qui porte des haillons, et qui a les genoux à terre. Une jeune femme se détache du demi-cercle des badauds. Elle ne cesse de chasser les mouches et de triturer son mouchoir de tête. Elle lève les yeux vers un vieux Blanc qui se tient debout derrière elle, puis elle se met à crier en direction de l'esclave :

– Pense à nous (d'un geste excédé, elle touche son ventre ballonné), pas à ta satanée vantardise. Dites-le-lui, vous autres, de penser un peu à moi !

L'esclave baisse légèrement la tête vers ses chaînes, comme s'il voulait se gratter le menton. L'homme à la

lanière de bœuf éjecte un crachat noir de chique de tabac :

– Qu'est-ce que je fais, moi, avec une mule pareille ?  
– Discute pas, João, donne-lui ce qu'il mérite ! tonne le vieux Blanc.

L'homme s'exécute d'un vigoureux coup de fouet :

– Dis-le enfin, ton nom, que tout le monde le sache.

L'esclave murmure quelque chose que personne ne comprend.

– Tu t'appelles Innocencio, dit la femme, et comme ça je ne serai pas veuve. Innocencio Juanicio de Conceição de Araujo, est-ce bien compliqué ?

L'esclave répond avec peine, comme s'il récitait une leçon mal apprise :

– Al-lag-ba-da !

La femme se jette aux pieds du vieux Blanc :

– Mais ça ne veut rien dire, il délire parce qu'il n'en peut plus. Détachez-le, pour voir. Donnez-lui un peu d'eau, laissez-le souffler, il finira par vous dire qu'il s'appelle Innocencio, Innocencio Juanicio de Conceição de Araujo.

– Je l'ai vu s'asperger de sang de pintade sous le genipapo planté à l'entrée de la senzala, crie un jeune homme brun au vieux Blanc.

– Passe encore ! Mais vous entendez ? Ce Nègre refuse d'embrasser la croix du Christ et de porter le nom que son maître lui a donné ! Je n'ai jamais vu qu'un esclave refuse de porter mon nom.

Le vieux Blanc se tourne vers João qui se remet à frapper. Maintenant, la femme crie de toute sa voix :

– Fais ce qu'ils te demandent, tu n'as rien d'autre à

sauver que ta peau de sale Nègre! Espèce de vieux baudet, tu préfères crever, hein? Et comment je ferai quand il naîtra, celui-là? Allez, mon petit, fais comme ils disent et rentrons à la maison pour que ta bonne petite Silvera soigne tes blessures et prépare des mococos comme tu les aimes.

– Allagbada! répond sèchement l'esclave.

– J'ai une idée, dit quelqu'un: qu'on le balafre au fer rouge s'il ne veut pas de la bénédiction du Christ.

– Tu n'es pourtant pas bête, Nago, dit un Noir en redingote. N'est-ce pas beau, Innocencio Juanicio de Conceição de Araujo?

– Augmente la dose, João, dit une voix anonyme. Tu verras ce que vaut l'orgueil de ces gens-là.

– Je n'ai rien à faire de son orgueil de Nègre mal fichu, dit la femme. Je veux seulement qu'il vive.

– Ah! dit le jeune homme brun, j'ai une bien meilleure idée: qu'on attrape sa femelle, qu'on la fouette sous le soleil, qu'il voie lui-même jusqu'où on peut être têtue.

– Qu'on la botte plutôt aux fesses, s'esclaffe un badaud, ce sera plus agréable à voir!

– Tu confonds orgueil et bêtise, reprend la femme. Qu'on t'appelle Innocencio Juanicio de Conceição de Araujo ne te rendra pas aveugle. Tu continueras à voir le soleil du bon Dieu avec tes mêmes yeux de varan.

Il pleut. João se penche vers le vieux Blanc:

– Qu'est-ce que je fais, maintenant? Avec un zèbre pareil, on n'a jamais fini sa journée.

– Attache-le avec les autres, au milieu du hangar. On verra tout à l'heure ce qu'on en fera. En attendant, allons sous les arcades de l'église, et qu'on surveille la femme.

– Est-ce bien la peine, yoyo? dit le Noir à redingote. Elle ne bougera pas d'ici. Elle l'engueule pour se dépenser mais, au fond, elle l'aime si fort qu'elle en tremble de partout. Pour dire vrai, elle n'a que lui.

– Il est plus lourd que le parafuso. N'y a-t-il personne pour m'aider à traîner ça?

Une dizaine de personnes s'avancent vers João. On soulève l'esclave, on le balance sur la paillasse. João s'accroupit pour lui attacher le bassin au pieu où est déjà liée une jument:

– On ne sait jamais ce que tu pourrais suggérer aux autres, si je te laissais avec eux.

Tout ce petit monde s'ébranle ensuite en direction de l'église, retenant avec peine les parapluies et les manteaux de gabardine malmenés par le vent. Il ne reste plus sur place qu'une myriade de mouches, des monceaux de feuilles jaunies, des tas de vieille bagasse. Quelques enfants barbotent dans les ornières en suçant de gros morceaux de rapadura. Des mucamas aux cheveux oints à l'huile de copaku remontent leur longue robe d'une main et, de l'autre, tendent des ombrelles au-dessus des senhoras. Il y a un long mouvement de carrioles, de ghanadeiros, de séminaristes en soutane et de nonnes portant la barbette... Tout ce temps, la femme est restée sous la gargouille du hangar. Des gouttelettes s'échappent de ses cheveux en tresses, trempent sa robe de taffetas qui épouse comme une ombre le galbe de son corps. Elle est immobile tel un piquet, comme si la vie s'était enfuie de son corps, une jambe repliée sur le genou de l'autre, le menton appuyé sur le bras droit, mordillant le bout de son collier de perles...

La pluie a cessé. On entend le carillon de l'église São Francisco. Les chiens sortent des recoins pour japper et fureter dans la chiasse. Le manège des carrioles a repris, des rythmes de batuque s'élèvent de Barroquinha. La jeune femme est maintenant penchée sur son homme. Elle tente de chasser les mouches, d'essuyer la sueur qui brouille ses yeux, d'ôter les caillots de sang pris dans ses favoris.

– A quoi bon faire le malin ? dit un jeune esclave attaché vers le fond du hangar, à la frontière de l'ombre et de la lumière du dehors. Un nom, ça ne vaut pas dix arrobes de soca, ça ne pèse rien, quand on le porte. Et puis toi, sa compagne, tu l'appelleras toujours comme il le veut, voilà ce qui compte.

Du plus profond du hangar, on entend une autre voix, celle d'un homme plus âgé, peut-être déjà vieux :

– Puisque lui, le Nago, il vous dit qu'il ne veut pas de ce nom-là...

João arrive en sifflotant, sort un trousseau de clés de sa poche, bouscule un peu la jeune femme :

– Allons, Silvera. Ici, c'est le salon des hommes.

Le vieux Blanc surgit du demi-cercle :

– Laisse donc, João ! On reprendra ça demain. Il fait presque nuit maintenant. J'avoue que tout cela a fini par me donner faim.

– Où je le mets, votre Nègre ?

– Mets-le au rez-de-chaussée du solar. La femme dormira avec les bonnes. Et demain, si tout se passe bien, je le conduirai à la senzala.

La nuit est définitivement tombée. Un scintillement de loupottes a submergé la place. Puis le grand voile noir a recouvert ma vue.

Non, Gerová, il n'est rien que tu puisses me cacher, pas même les caillots de haine qui te noircissent le cœur. Ô Africano, je m'en voudrai longtemps de l'avoir suivie, cette vieille ganache, le jour où mère Elvira est montée jusqu'à ma chambre. Une fois de plus, je n'avais pas le choix. La ligne de ma vie, on l'a tracée rectiligne, aucune possibilité de détour pour faire mentir cette contrainte. Je suis la petite chose qu'on porte sous l'aisselle pour passer le relais sur cette route nue, froide et sèche qui ne mène nulle part, sinon au cœur de ce vertige qui est aussi ma lumière, ma terrible consolation. Ignacia avait inauguré la course, juste avant le père Caldeira, dès la mort de Madalena. Ce jour-là déjà, elle avait eu une « idée ». Il faut dire qu'elle avait à résoudre, en l'espace de quelques heures, deux problèmes à la fois : comment mettre dignement sous terre la caisse d'emballage dans laquelle on avait fourré ma mère ? que faire de moi, le seul bien à peu près plausible que celle-ci eût laissé ?

Ce jour-là, je m'étais réveillée très tôt pour donner la graine au canard, puis je l'avais lâché, qu'il aille s'ébattre à son aise dans la fange de la rigole. J'avais allumé le feu pour chauffer la décoction d'herbes et de plantes, fouillé dans la petite armoire en Isorel pour en sortir les gélules, soulevé le pot d'eau fraîche pour en verser un verre... les mêmes gestes que les autres jours, comme si la vie était une infinie ritournelle. J'avais fait demi-tour vers le vieux lit :

– Lève-toi, Mãeninha, viens prendre tes gélules.

J'avais répété ces mots une centaine de fois en m'occupant des casseroles. Vers dix heures, j'étais allée voir si

Ignacia avait préparé les bananes pour la tournée de l'après-midi :

– Ignacia, j'en ai marre. J'ai beau la secouer, Madalena ne veut toujours pas se lever. Comment peut-on dormir à ce point ? Est-ce l'effet de tout ce vin que vous avez bu hier ?

Plus tard seulement, les images de cette journée-là consentirent à s'organiser dans ma jeune cervelle, jusqu'à devenir obsédantes. Je revois Ignacia me serrer dans ses bras, souriante et taquine, mais les yeux gros de larmes :

– Alors, coquine, ma petite merle, tu ne veux pas quelques sous pour aller à la Rodoviaria avec Lourdes, vous acheter un sifflet en caramel ? Pour un sou, pour deux sous, par-dessous la table ? Tiens, vas-y, ta mère et moi, nous avons des choses à nous dire.

L'après-midi, le chapelain était venu lui-même nous chercher au dépotoir. Ils avaient fini de la préparer. On me demanda de lui embrasser le visage et on referma la caisse. Il y eut la foule déguenillée et les loupiotes des cierges, un ou deux chants massacrés par le faux bourdon des pleurs. Après quoi, Ignacia fit taire tout le monde :

– Écoutez-moi tous. Je crois que Dieu lui accordera le paradis pour la bonté de son cœur et pour la montagne de ses souffrances, Amen... Voici, amis, ce que j'ai trouvé... sous la jupe de Madalena. Regardez bien : le prix de son sang, les économies d'une bonne vie de sueur et d'entêtement. Qu'on compte donc cette richesse devant nous et devant son enfant à nous confié par Dieu.

On dénoua le bandana et on posa sur l'autel les billets

enduits de poussière et de graisse. Le chapelain se trompa une ou deux fois en les comptant.

– On voit que vous n'y connaissez rien, mon père ; il est vrai que ce sont vos ouailles qui apportent les condiments. Donnez-moi ça, pour voir.

Cette scène avait fait rire tout le monde, un bref instant. Elle est restée dans ma mémoire avec tous ses détails, bien plus précise que le cérémonial qui avait suivi. Quelle édifiante somme avaient-ils sortie du bandana ? Je n'en sais rien encore. Quant à Ignacia, parcimonieuse comme elle l'était, elle avait prélevé de quoi faire une grosse boule dans son mouchoir de tête afin de m'offrir une nouvelle culotte et de garder un peu d'argent pour les mauvais jours, ceux-là qu'on ne sait jamais. Dans sa tête en effet, je devenais naturellement son autre enfant :

– Lourdes et toi, vous êtes maintenant des sœurs, semblables et acoquinées comme deux graines d'arachide. Tout sera comme avant, sauf qu'il n'y aura plus Madalena.

Quand ce fut terminé, les prières, les repas, les condoléances, elle fit appeler le chapelain afin qu'on partageât le bric-à-brac de Madalena. A Ignacia revinrent le fourneau, la petite armoire et le vieux lit. Le reste fut distribué aux voisins. La cabane fut léguée à une famille de six bouches, des rusticos du Sertão qui croyaient avoir fui le spectre de la famine. On était loin du conte de fées mais nous vécûmes heureuses toutes les trois, jusqu'à la catastrophe du dépotoir.

– Mais je ne t'accuse pas, ma fille, j'en veux au diable. Celui-là, la lèvre et le nez se battraient au fusil s'il met-

tait sa mauvaise patte dans la bouche de quelqu'un.

Ignacia aura tout fait pour me disculper, mais elle n'y sera pas parvenue, ma brave zigouilleuse de soucis.

Le diable veillait-il ce jour-là sous les amas de copeaux qui défigurent l'arête du sommet du dépotoir? Instillait-il le maléfice dans le moindre de nos gestes? Je me souviens que nous aurions dû être rentrées depuis une heure au moins, pour aider Ignacia à préparer le dîner.

– Ignacia nous donnera la fessée. Elle va être obligée de cuire toute seule le manioc et d'éplucher les bananes.

– Les bananes? répliqua Lourdes. Penses-tu, demain, c'est dimanche! Si on allait au bord de la fosse, pour emmerder les grenouilles?

Elle se munit d'un bâton et moi d'une longue tige de zinc qui traînait près de la pile de tôles. Notre jeu consistait à toucher le derrière des bestioles en faisant des blagues sur les habitants de la favela:

– Tiens, odieuse grenouille, pour la jambe de bois du vieil Ernesto!

– Prends ça pour le hoquet d'Efigenia!

– Pour le chapelain et son bec-de-lièvre!

– Un pour la démarche de Pedro-la-hernie!

Bientôt, notre intérêt se reporta sur les automobiles qui filaient en contrebas. Des rafales de vent nous cinglaient le visage. Il s'exhalait une odeur de mer, prégnante, excessive, comme si, pour de vrai, nous longions la côte de la Ribeira. Nous étions ravies, exceptionnellement décidées. Nous mêlions nos rires à l'écho des merles sur le cazuzeira planté devant la chapelle, aux vieux airs de modinhas qui s'élevaient du troquet où

buvaient les manœuvres de la minoterie. Lourdes avait enlevé sa culotte et faisait mine d'accoucher sur un tas de planches. Elle me montra deux bouts de bois:

– Regarde, ils sont jumeaux. L'un s'appelle Tonio et l'autre João. Tu viendras bien un de ces quatre dîner à la maison? Nous habitons un bungalow à Pitubá. Mon mari vient d'une famille de fazenderos. Tout blond, tout pâle, si tu le voyais!

Comme je ne répondais pas, elle me lança un bouchon de jonc:

– Et toi?

Je regardais les spirales de bourgades que présente la ville, la rotonde de la Rodoviaria, le parc de Narandiba.

– Moi? Tu vas le voir tout à l'heure passer dans sa belle voiture sur la rocade.

– Oh oh! je vois. S'agit-il de ce vieux monsieur qui conduit la benne?

– Celui-là, il t'appartient. Le mien viendra plus tard, les bureaux ne sont pas encore fermés.

– Alors il est blanc, comme le mien?

– Oh non, j'ai réfléchi... Le mien sera un prince. Il viendra d'Afrique avec de l'or et des cauris. Celui de la chanson, c'est celui-là, le mien.

– Toi? Tu vas te marier avec un Africain!

Les choses auraient pu en rester là. Le bon sens nous commandait de prendre notre bric-à-brac pour rentrer à la maison. Mais Lourdes était revenue sur la berge de la fosse. Elle sautillait comme un talitre, à la vue d'une grenouille aussi grosse qu'une courge. Elle lui planta son morceau de bois dans le derrière et annonça triomphalement:

– Et celui-là pour les couilles de Zeze-le-minotier, celles qu'il n'aura plus !

Elle n'avait pas fini de parler que je l'avais giflée. Elle tituba comme si elle s'exerçait à danser puis s'écrasa contre la poutre qui surplombait la fosse. Du sang lui coula sur la nuque. Je lisais sur son visage la volonté sur-humaine de ne pas pleurer. Elle resta contre la poutre un bon moment, abasourdie, vidée, méconnaissable. Puis un long cri sortit de sa bouche et elle se mit à m'injurier sur le ton d'un basset qu'on aurait maintenu sur des braises :

– Friponne ! Étrange comme tu es, on n'aurait jamais dû te recevoir. Je le dirai à maman. On te foutra à la porte, tu iras crever avec les mendiants du port. Sais-tu pourquoi ta mère a coupé les couilles de Zeze-le-minotier ? Sais-tu cela au moins ?

Mais moi, j'avais déjà ôté mes habits pour lui foncer dessus :

– Tais-toi, idiote ! Tais-toi, je ne peux pas t'entendre dire ça.

Je lui empoignai les cheveux et, de toutes mes forces, la jetai dans le purin. Je lui matais le dos, lui enfonçais la tête. Je me disais comme dans un rêve : « Lâche-la, ça suffit. Bientôt, elle va crever. » Mais mes mains étaient devenues des automates, elles n'obéissaient plus qu'à elles-mêmes.

Ils m'avaient cherchée une partie de la nuit, avant de me trouver dans le buisson d'épines, entre le rebord du rocher et le treillage censé empêcher les gens de chuter dans le ravin. Ils portaient des torches de paille, sauf le chapelain qui conduisait la marche à la lueur d'une bougie :

– Doux Seigneur de Bonfim, elle n'a rien eu, celle-là ! Comme elle est vernie, la petite de Madalena !

La favela en parla une saison durant, puis tout fut oublié à l'approche du carnaval. Je pensais qu'Ignacia allait me chasser, que j'allais crever avec les gueux qui gisent aux abords du port. Elle n'en fit rien. Elle me nourrit comme d'habitude, malgré l'état désespéré de Lourdes qui l'occupait à tout instant. Celle-ci délira un mois durant, en rejetant du sang et des gaz qui puaient autant qu'une fabrique d'engrais. Je n'ai jamais su d'où Ignacia tirait la force de rester toujours égale à elle-même devant n'importe quel genre de situation : debout, grassouillette et toujours prête à sourire même quand le malheur lui dévorait le cœur. Elle avait attendu quelques jours avant de m'interroger. Je mourais de honte, blottie dans le silence, alors qu'aucun soupçon de rancune n'émanait de ses paroles :

– Dis-moi, pour l'amour de Dieu, comment cela s'est-il passé ? Des brigands vous ont attaquées ? Elle est tombée de la poutre ? Je... je n'ose pas imaginer que tu... Ou bien alors, c'est sous la suggestion du diable.

J'avais fini par répondre, mais ma bouche parlait toute seule, je l'entendais comme on entend grésiller un mégaphone dans une fête foraine :

– Eh bien, c'est moi, Ignacia...

– Mais pourquoi, bougresse ? Pourquoi dans le purin ?

A ce jour, je n'ai pas encore trouvé la réponse. Pour être honnête, une tout autre question me trottait dans la tête : comment Lourdes s'était-elle souvenue de Zeze-le-minotier ? Personne, parmi nos proches, ne parlait de ce chien-là. Je ne vois même pas Domingo le faire, lui

aurait-on donné tout son soûl de cachaça. Zeze-le-minotier n'a jamais intéressé personne, à part la patte crochue de son maudit destin. A-t-il jamais existé? Je ne le vois jamais, moi qui ai appris à tout voir sous la lumière d'Exu : les bateaux qui revenaient d'Afrique, les batuque d'il y a cent ans, le phare de Barra, l'horloge de la Piedade... mais lui, jamais. Il n'aura donc rien laissé sur terre, pas même l'arbre funeste de son âme. Madalena l'avait-elle vraiment connu le jour où il avait semé dans son corps le germe qui allait me donner la vie?

Il me reste le vague souvenir d'une silhouette à béquilles qui nous réveillait à une heure où on n'entendait aucun bruit de moteur sur la rocade. Cela me faisait pleurer de le voir buter contre la vaisselle pour atteindre le pot où Madalena cachait le jacot en porcelaine. « Non, disait-elle, tu iras te soûler avec ce que tu auras gagné toi-même. » Ils se battaient d'abord près de la porte. Il lui arrachait les cheveux et la couvrait d'ecchymoses. Je ne sais pas comment elle faisait, mais Madalena finissait toujours par récupérer le jacot. Ensuite, ils s'insultaient au-dehors. Puis on entendait la voix de Fernando, de l'autre côté de la rigole : « Va te faire foutre, Zeze-le-minotier, sinon j'atterris pour te briser l'autre jambe ! » Cela le faisait partir sur-le-champ. Sa jambe droite était tordue en Z depuis qu'une bascule qu'on déchargeait d'une remorque était tombée dessus dans l'entrepôt de la minoterie. Je suppose que, lorsqu'il restait avec nous et qu'il me tenait dans ses bras, cela signifiait qu'il n'avait pas de sous.

Un jour, je demandai à Madalena :

– Où est parti papa ?

– Chut ! répondit-elle. Il ne reviendra plus.

Cela avait duré des années puis, un après-midi, il était revenu. Il n'avait plus aucune dent, il n'avait même plus de chaussures. Il n'avait qu'un pantalon de toile en lambeaux à partir des genoux et une vieille casquette de marin qu'on shooterait près de la rigole longtemps après qu'il aurait perdu ses couilles. Il s'était arrêté tout penaud, près du lopin de manioc, sur le coteau menant au troquet. Maman, qui frottait le linge, le vit et dit :

– Viens donc, Zeze, ton enfant a déjà grandi.

Il me dévisagea longuement. Je devais être une drôle de créature pour qu'il me regarde comme ça. Il s'assit près de la porte, appuyé sur ses béquilles. Il se mit à fendre du bois, entre la cabane et la rigole, pour aller le vendre au bord de la rocade. Cela suffisait à peine à acheter la farine. Maman arrivait à combler le reste. Tout se passait plutôt bien, enfin une vraie vie de famille. Il me prenait par la main pour m'emmener à la chapelle, ou alors sur ses épaules, auquel cas on empruntait l'autobus pour aller à Ondina, Pitubá, Itapõa. On marchait le long de la mer, puis on s'asseyait sur un rocher. Il mettait son poignet sous le menton, ouvrait sa bouche stupide qui salivait comme un escargot. Il regardait la mer, toussait consciencieusement puis disait, comme s'il n'était plus qu'un enfant aux yeux voilés de larmes :

– Petite, c'est bien beau, tout ça, hein ?

Et il soufflait longuement comme s'il venait d'achever une course à pied ou une harangue.

Les jours où ça allait bien et qu'elle pouvait se permettre l'audace d'une plaisanterie, Madalena lui vissait la casquette jusqu'au nez :

– Ton sang triste d’Indien, c’est lui qui te rend maussade. Et moi, je ne peux rien contre ton silence. Mais on ne sait rien des secrets lovés dans ton cœur : qui tu aimes vraiment et qui d’autre tu veux tuer.

Il esquissait un malheureux sourire édenté.

Quand il la rencontra, Madalena faisait du baby-sitting chez des yoyos de Barra. A l’époque, il se faisait appeler Zeze-Caboclo ou Caboclo-Facalhão, parce qu’il n’avait pas son pareil pour vous placer un coup de coutelas au ventre, dans les bals de Barroquinha. Il avait encore ses deux jambes et une sauvage moustache de desperado qui lui valait beaucoup de succès auprès des femmes. Il se distinguait aussi par son silence alors que, de son propre aveu, Madalena se mettait à parler dès qu’une silhouette se profilait auprès d’elle. A part ce vague épisode, je ne connais rien de sa vie. Il en est de même pour Ignacia, Fernando, Domingo da Agua et pour la vieille Aline. La favela est ce qu’il y a de mieux pour figurer l’autre monde. On y entre sans fourbi, sans souche, sans mémoire. Vous n’y entendrez jamais personne évoquer son berceau ou un aïeul. On y arrive seul, fuyant la famine du Sertão ou du Pernambouc, et on va vers l’autre, rêvant à une vie meilleure alors qu’on n’a rien d’autre à offrir que l’épuisement, la hargne et l’étourdissant métissage.

Zeze-Facalhão, Zeze-pied-villebrequin-au-cul, j’ai beau l’insulter, Africano, c’est son visage que Dieu m’a condamnée à porter. Est-ce pour me guérir de lui que la nuit m’est tombée dessus ? Il fut beau, ouais, Zeze-Facalhão, et moi j’ai souvent eu mon teint de pivoine reflétant au soleil ses lueurs de couleur morte. Sans

doute y eut-il un jour où, moi aussi, comme Lourdes, je fus belle. Seulement je le fus en secret et personne n’en sut rien. Mon corps n’a jamais plus senti la folle caresse d’un homme depuis que je suis revenue ici. Ah ! ai-je vraiment connu l’amour ? Mon cœur est devenu froid, je vis comme une pierre à l’extérieur de la vie. Tant mieux : n’ayant pas goûté au fruit du désir, je n’en ai plus la moindre envie. Ma joie, je la trouve dans l’art que m’a donné le bon Dieu d’égayer n’importe quoi par la magie d’un fil. Ici, dans ce réduit où l’on ne peut déployer un tapis, j’ai appris à parfumer mon cœur. Mon rêve est si subtil que je me sens dans un palais. Je gouverne mon avanie au même titre que les araignées, le salpêtre et les rats. Les autres, qu’ils fassent ce qu’ils veulent, je préfère rire du mépris dans lequel ils me tiennent. Eh, il y a longtemps que j’ai appris à la boucler, je ne dérangerai jamais personne. Je dirai « oui monsieur », je dirai « comme vous voudrez madame », seriez-vous la pute du charretier.

Je vis sous le manteau d’Exu pour me réjouir de la vie et de sa brassée de miracles. Je dors enfermée à double tour mais, toutes les nuits, on vient me déranger : la bande de poivrots qui redescend du Banzo après la fermeture, ou la bande de Nalva, ou celle des frères Baeta. Cette pute de Gerová m’a réveillée aussi, une nuit. Elle voulait que je cherche une babouche songhaï qu’elle souhaitait montrer au Gringo avec lequel elle se trouvait. Ils sortaient d’un cocktail et ils étaient si soûls qu’ils tenaient à peine debout... Elle me faisait penser à cette pimbêche avec laquelle mon père s’était mis en ménage dans la cabane située derrière la nôtre, une fois qu’il avait recommencé à boire et à menacer de nous tuer...

On les voyait passer tous les deux quand ils allaient au troquet. Ils étaient deux étrangers auxquels rien ne nous liait. Un jour, cette putasse disparut dans la nature. Mon père ramena chez nous son vieux fantôme. Quand je l'entendis à la porte, je pensais aux chiens furetant dans les ordures. Il brandissait une torche qu'il orienta vers le lit où se trouvaient maman et Fernando. J'entendis deux coups de feu. Fernando tressaillit puis roula comme une bûche vers les braises de l'âtre. Madalena ne cria pas. Elle resta où elle était, adossée au mur.

– Je n'aime pas qu'on se fiche de ma gueule. J'ai refroidi ton salaud. En voilà un qui ne te coûtera plus. Je vais te tuer aussi. Tu te souviendras de moi, là où tu te prépares à aller.

Madalena ne disait toujours rien. Moi, je m'étais levée, je criais, je sautillais. Mon père butait contre la banquette, le chaudron, le mur, il essayait de recharger son arme. D'instinct, je fis le geste animal qu'il fallait : je jetai un coup d'œil au plateau de bananes. Le couteau était posé dessus. Mon père comprit. Pour me barrer le chemin, il tenta de se relever de la banquette où il avait fini par tomber.

– Prends le couteau, maman ! Tue-le !

De toutes mes forces, je jetai l'arme vers le lit avant que l'autre ne se relève. Alors maman avait quitté le lit, ôté son bandana, le drap qui la recouvrait, elle était sortie de là, nue comme elle était née. Un vrai monstre, avec des rots de pécaris et le long couteau à la main. Elle frappa entre les jambes de Zeze, roulant celui-ci du fond de la chambre à la porte d'entrée. Les bras noués sur la tête, je criais :

– Arrête ! Arrête !

Elle continuait à frapper en le coinçant contre le corps de Fernando, soulevant de la cendre et des gerbes d'étincelles. Puis elle cessa, vaincue par la lassitude. Elle s'assit par terre, les jambes écartées, les bras comme des lanières de caoutchouc entre les épaules et le sol. Elle ferma les yeux, commença à pouffer de rire.

Les autres étaient déjà là, dans un vacarme de pas, de hoquets, de voix ahuries. Ignacia, bousculant tout le monde, arriva au niveau de l'âtre où Madalena riait toujours :

– Madalena, dis-moi toi-même ce qui est arrivé ici. Toi-même, je t'en prie, ça me ferait moins mal au cœur que de l'apprendre par quelqu'un d'autre.

Elle me prit sur son dos et m'ordonna de m'endormir. Elle se pencha sur ma mère qui, je m'en rendais compte maintenant, avait du sang jusqu'au coude.

– Cesse de rire, Madalena, garde donc ta tête, tu en auras bien besoin à partir de cet instant.

Quelqu'un dit :

– On ne peut pas rester là à ne rien faire devant tout ce carnage.

– Qu'on aille chercher un docteur !

– Ce ne doit plus être la peine. Appelez plutôt la police, ou la benne à ordures.

Le lendemain, Ignacia porta sa robe de dentelle. Elle nous emmena, Lourdes et moi, dans un barrio qui m'était inconnu. Madalena était derrière une grille et, cette fois, elle pleurait. Elle me regardait, les yeux mi-clos, et faisait des petits gestes involontaires. Je n'ai pas retenu ce que la favela a inventé autour de cette histoire.

Le nombre incalculable de fois que nous avons pris le bus pour aller chez l'avocat ! On nous avait donné un peu d'argent, à la Société protectrice des Indigents. Maman fut libérée après une semaine de procès. Fernando avait été enterré au petit cimetière du ravin, là où Madalena elle-même le serait quelques années plus tard. De cela, je me souviens : j'ai revu leurs deux tombes, ces espèces de parterres rougeâtres et parallèles, comme deux lits jumeaux. Guilherme nous y avait conduites, Lourdes et moi, quand elle m'avait présenté ce fou monsieur d'Angleterre. J'ai appris, bien des années après, que Zeze avait préféré traîner sa bosse ailleurs, plutôt que de revenir à la favela où tout le monde savait maintenant qu'il n'avait plus rien sur lui pour prétendre être un homme.

Ainsi finit Zeze-Facalhão qu'on appelait aussi le chien.

## Chapitre V

Tu vivais avant tout pour réarranger le monde : les torts où ils doivent être, les morceaux du vase recollés et à chacun, brave ou pleutre, un gros morceau de soleil ! Tu as raté ta vocation, du moins en ce qui me concerne. Des innombrables bienfaits que tu voulais répandre sur terre, je n'aurai pas eu grand-chose, même pas un de ces traveller's cheques que tu ne pouvais plus signer, une fois mort. Non, Escritore, tu ne m'auras pas été d'un grand secours. Assis sur la chaise noire en bois de jacaranda, avec toutes ces gueules défaites autour de moi, j'ai l'impression de toucher le fond à cause de toi, de ta nébuleuse personne. Avant, les choses étaient simples : je trimbalais du Gringo de l'église au bordel ou je me montais un trafic quelconque, aidé de mon flair et d'un pied-de-biche, histoire de ne pas crever trop vite en laissant tout aux autres. Et je trouvais cela correct, salutaire, distrayant, proprement intangible. Voilà ce que j'appelle vivre, plutôt que de m'asseoir ici, à me demander si la mer fait encore des vagues ou si mon nez est encore au milieu de mon visage, alors que la jambe de Mãe Grande devient de jour en jour une vraie colle de pâte. Ce boulot-

là, je savais le faire sans encombrer ma citrouille de questions tout juste bonnes à gagner un lot de dictionnaires dans une kermesse de plage. Ce boulot-là, j'étais bâti pour lui, suffit de voir mes jambes pour s'en laisser convaincre.

Meu pai, Escritore, j'aurais préféré me faire renverser par un semi-remorque : avec un peu de chance, j'aurais peut-être guéri. Hélas, c'est toi qui passais par là, avec ta tête à énigmes et ton inénarrable fable de figa et d'hommes – entends-moi ça ! – qu'un arbre aurait tués. Résultat : une chiffe molle est maintenant posée là, sur la chaise noire en bois de jacaranda, et elle n'est même plus convaincue qu'il lui faut aller foutre une belle trouille à ce zouave de Pitubá et, plus grave encore, elle n'a même plus la force de décoller les fesses du sinistre meuble, assaillie qu'elle est par l'écho de tes préceptes qui lui parviennent aux oreilles comme le son d'un robinet qui fuit.

Si je ne vais pas me faire le zouave de Pitubá, que vais-je devenir ? Me reposer à la maison ? La maison n'est plus vivable. Je n'y entre plus qu'après avoir cherché le sommeil en me soûlant – la cervelle dans le nez, comme le clame Rosinha – chez Preto Velho ou chez Manchinha... Comme je te l'ai déjà dit, ce bougre de Manchinha n'est pas rancunier. A présent, je peux manger chez lui à midi et boire un guarana ou une eau minérale, à condition que je le note moi-même à l'angle droit du mur, pour éviter les quiproquos quand viendra l'échéance. Je sens qu'on sera amis, vu qu'il me file des clopes et des sous à l'occasion, que je note aussi dans un coin du mur.

Janaina me fait la gueule à son tour. Elle dit qu'elle m'aime exactement comme au premier jour mais, quand je rentre au domicile, elle se met un châle sur la tête et parfois même la balance à crevettes, elle donne un coup de pied dans la vaisselle et dit que je ne mérite plus de regarder son visage. Non, elle ne regrette pas de m'avoir choisi. Mais ce qu'elle attend de moi me paraît aussi désastreux que si elle me quittait. Elle veut, rien que ça, que je lui ramène une fortune, qu'on se trouve un petit deux pièces pour nous tout seuls, avec un vrai salon et un téléviseur couleur pour regarder les romans. Je ne vois rien là d'original. Se trouver un nid pour s'aimer et manger un peu mieux que ça, moi aussi j'y aspire. Mais où trouver ce trésor... et que faire de Mãe Grande ?

Janaina aime bien Mãe Grande, pourtant. Elle lui tend sa cuillerée de bouillie, suspend sa jambe pour qu'elle ne s'enracine pas à travers le plancher à force d'y pousser comme un pied de vigne. Vois donc un peu la vie que je mène entre deux femmes dont l'une ne s'entête à survivre que pour pourrir davantage et l'autre me mène à la folie avec ses chichis de duchesse. A tout prendre, j'aime encore mieux l'odeur de chien mort que dégage Mãe Grande. Il faut reconnaître qu'elle ne sait pas emmerder les autres. Ou elle retombe dans le coma, ou elle sourit comme une môme, et vous vous dites qu'elle n'a rien à voir avec ce gros monstre purulent qui s'élève maintenant jusqu'en haut du mur... J'ai pensé mille fois à ce que m'a dit le docteur mais je dois oublier ça, ne m'occuper qu'à réunir de quoi payer les herbes de Juvenal. Le corps de Mãe Grande n'accepte aucune autre médecine. Elle est folle de joie, la vieille, quand je lui en

apporte. Elle trouve la force de soulever son buste et de me toucher la joue :

– Très bien, mon petit. Où est donc ta mère ? Elle n'est pas encore rentrée de l'hôtel ? Elle va se surmener à travailler comme ça...

Je lui cale convenablement la tête sur le coussin et j'essaie de la calmer :

– T'excite pas trop, ça te fait délirer. Ma mère est morte, tu le sais bien, je n'avais pas un an. Ce bateau qui a brûlé sur le Paraguaçu, tu ne t'en souviens plus ?

Elle roule ses gros yeux comme si elle allait s'évanouir, puis elle se ravise :

– J'avais oublié ce malheur-là. Hum ! Il y en a eu tant d'autres, cela vaut-il la peine de se les rappeler tous ? Moi, il ne faut pas que je meure. Tout mon corps ne dit que ça : ne pas mourir maintenant mais vivre cent ans. Mon pied n'a qu'à tomber comme une vieille feuille. Qu'il pourrisse et s'en aille ! Je veux être un arbre portant autant de fleurs que j'aurai d'années. Et, si je dois mourir, autant que ce soit ici, sans docteur et sans piqûres.

Pendant ce temps, Janaina se cure les oreilles ou bien elle fait mine de vanner la farine.

Je ne fais plus l'amour, mon salaud d'Escritore. Là où je suis, je bande comme un âne, je sens mon bidule se détendre nerf après nerf pour ruer contre la chaise. Et même pas une rondelle en poche pour m'envoyer une programma dans un motel du Maciel ! Janaina fait la grève. Elle porte une gaine-culotte qu'elle ceinture d'une cordelette à double nœud. Elle ne s'active à la cuisine que pour la bouillie de Mãe Grande. Elle refuse d'aller

chercher son morceau de bacayu chez le poissonnier de Barroquinha. Tu sais pourquoi ? Parce que, soudain, elle a honte de se nourrir à crédit comme si on allait le lui graver au milieu du front. Si au moins elle me parlait comme avant, cela allégerait mes peines... Oh ! tout compte fait, qu'il le peigne donc, son tableau, le doux maître Careca. Je serai le premier à venir contempler le corps de Janaina, ce corps qui ne sert plus à rien.

Preto Velho qui ne m'a jamais porté dans son cœur m'accable de tous les maux. Selon lui, je suis à la source de tous ces malentendus. Il prétend que je maltraite Janaina, incapable que je suis de l'habiller et de la nourrir. Comment le pourrais-je avec le commerce qui chute, les ladros qui pullulent et les barricades qui surgissent autour des grandes demeures ? Je ne lui ai pas parlé du zouave de Pitubá. Je ne veux pas que cela lui reprenne, de me fermer la porte de son barzinho. Pour l'instant, entre lui et moi, c'est la lune de miel. Il me fourgue une bière quand lui-même s'en sert une. Cependant, il a gardé sa sale manie de me brusquer et de m'insulter. D'après lui, j'aurais mieux fait de laisser Janaina où elle était, sur le tabouret de Manchinha, à mourir d'ennui et des piqûres de mouches. Je me suis tellement habitué à ses réprimandes qu'elles ont fini par avoir sur moi l'effet d'un papotage à la radio. Rosinha, comme d'habitude, répète ce que dit le maître. Je l'ai croisée l'autre jour dans la rua Castro Gomes, elle a crié comme si elle s'adressait à un chien, devant les vendeurs et les nanas :

– A la place de Janaina, je serais partie avec un autre homme. Je me demande de quel sortilège tu uses pour qu'elle te colle aux basques. Voilà une question qui

n'arrête pas de tourner dans ma tête depuis que cette pauvre petite est tombée dans tes rets. Elle aura triplé de malchance : tu n'es ni beau, ni riche, ni bien sympathique. Preto Velho est une sainte âme pour te laisser entrer chez lui y faire la seule chose que tu saches faire : te soûler à l'œil jusqu'au chant du coq.

Avant, on me craignait, on savait que je pouvais devenir une bête après avoir traîné dans les tripots de Barroquinha. Il fut un temps, Escritore, où on me céda le trottoir en apercevant mes yeux rouges et l'arme qui bombait ma poche revolver. « Voilà la grande canaille, murmurait-on en me voyant déboucher du Barbalho ou du Carmo, celle qui a rendu aveugle Leda-paupières-dechouette d'un seul jet d'acide ! » Le bon temps en somme, mais si éloigné de l'actuel qu'il faudrait peiner un bout pour en capter encore l'odeur. Je n'étais pas alors du genre à me laisser déconsidérer par la première rombière venue devant tous ces gens qui vendent trois fois rien en maniant des balances traficotées et roussies par la rouille. C'est qu'ils vous montent vite sur les pieds, ceux-là, quand on leur laisse croire qu'ils peuvent se le permettre. J'aurais voulu regarder Rosinha les yeux dans les yeux et crier pour qu'on m'entende jusqu'au port de plaisance, histoire de sauver la face : « J'ignore ce que tu racontes, femme. Tiens, prends une pièce puisque nous sommes un dimanche et qu'ils vous laissent sortir de l'asile pour aller à la messe. Tu me parles de Preto Velho ? J'ai peut-être vu ce nom sur une enseigne du Pelourinho en allant y parfaire ma culture auprès des vieux édifices. Son nom sonne dans mon oreille comme celui d'un animal à cheveux gris qui boirait comme un

marin-pêcheur et serait plus vulgaire qu'un chien ! » Mais je n'ai rien dit de tout ça. Elle l'aurait répété à son maître. Or il n'est guère prudent de déployer la muleta sous le nez d'un taureau de soixante-dix ans capable de terrasser tout le monde et ne faisant pas mystère de ce qu'étaient ses activités un demi-siècle plus tôt... J'ai préféré filer vers la mer pour repenser tranquillement à ce que m'avait dit le docteur.

Ils croient tous que je suis devenu un vieux sac de foin juste bon à foutre au grenier. Un jour, je prendrai ma revanche. Je les connais de travers comme de filiation. Alfredo n'a pas mis sa gourmette, c'est qu'il a encore battu sa sœur. Passarinho a un galure sur la tête, on a dû lui casser une bouteille dessus dans un tripot de Barroquinha. Ils entrent et sortent comme des abeilles, me font un signe de tête ou un sourire. Certains s'asseyent pour boire, les autres emportent des dames-jeannes qu'ils videront petit à petit en jouant aux dés dans une arrière-cour. Je sais qui vend des souvenirs au Mercado Modelo et qui vend son derrière dans les palaces de la corniche. Qui va à l'église ou chez le père de Saint, qui vole les affaires de sa mère et qui fait le bénévole à la Société protectrice des Indigents pour sauver une famille des mâchoires d'une créance. Nous avons tous les mêmes tics, les mêmes nippes, la même fierté canaille qui nous pousse à faire semblant d'arracher la pitance plutôt que de la quémander vraiment. Chacun pourrait dire à l'autre de quoi il a rêvé la veille. On pourrait, à l'improviste, échanger ses patronymes et chacun arriverait à faire ce que fait son double sans se tromper dans

son emploi du temps. J'ai compté que, toutes les trente minutes, il y en a un qui vient s'asseoir près de moi pour me parler du précédent et pour m'offrir de partager sa canette de bière :

– Viens avec moi au match. C'est le moment ou jamais de prendre notre revanche sur Santos. Faudrait pas rater ça. Chez eux, ils nous avaient foutu deux à zéro, les lascars. La honte est encore toute fraîche sur la façade de la cathédrale.

Je réponds par un ou deux mots de circonstance et je reste cloué là, sur cette chaise noire en bois de jacaranda. Parfois, l'un d'eux me dit :

– Ma parole, tu n'es plus le même. Faudra qu'on te remonte.

Et ils ont bien raison, je ne suis plus tout à fait le même, avec cette mort qui rôde devant ma porte et tous ces excès de pensée que tu m'as refileés avant qu'on ne te mette dans le trou. Je ne suis peut-être plus la même personne, à moins de croire ce que raconte Samuel Armando de Saldanha, à savoir que des types comme moi ça ne change jamais que de trottoir, et encore !

Qu'ils racontent ce qu'ils veulent, Palito, Careca, Passarinho et cette bande de cons qui me reluquent en ce moment en jouant au Jogo do Bicho. Quant à moi, je suis sûr d'être une belle âme, hélas sans le sou pour que ça se voie comme un uniforme à dorures. Sauf que, depuis que je plonge dans le gouffre, les mauvaises pensées s'obstinent à me corrompre. Hé, meu pai, il me reste quand même le zouave de Pitubá et, en cas d'extrême urgence, la combine du docteur. J'y pense sans cesse, Escritore, en voyant Rosinha se contorsionner de

table en table et me regarder au passage avec ses yeux de géôlière. Je dois me décider une fois pour toutes sur ce que je dois faire du zouave. Promis, juré, je signerai là mon dernier coup. J'ai déjà vu ce genre de situation au cinéma de la praça Castro Alves : un détenu sort de prison. Il ne lui reste plus que le chapeau et la gencive. Il s'assied sous un arbre pour penser à son avenir. Soudain, il lui vient une idée lumineuse : braquer le vieux bijoutier et se tirer incognito à l'autre bout du pays, se refaire une santé. Le plus drôle est que tout cela défile à l'écran exactement comme cela lui était venu dans la tête. Il réussit son coup, file vers un lointain désert en rêvant à une épouse, à des mioches et à des tartines de confiture le matin quand les oiseaux se mettent à chanter et que les gosses font leur cartable. Banco ! Il se fait faire de nouveaux papiers et dénêche la femme de sa vie. Mais celle-ci le trouve dans la salle de bains, mort d'une crise cardiaque au cours de leur voyage de noces. Elle se remaria avec un quidam de passage. Ils eurent beaucoup d'enfants et vécurent heureux avec le magot de l'autre. Si une histoire pareille m'arrivait en ce moment, je n'y verrais aucun mal. Ainsi, Mãe Grande pourrait se soigner comme il faut et Janaina pourrait refaire sa vie sans disette, sans promiscuité, encore que... je serais bien capable de ressusciter et de faire un malheur si elle renouait avec Manchinha ou si elle convolait avec Careca, ou Palito, ou Passarinho, n'importe lequel des crétins de ce bas monde qui ne sait pas tourner autrement qu'au vinaigre !

Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre que de plumer le zouave. Le type et sa crise cardiaque, c'est

parce que c'était du cinéma. Moi, je m'en tirerai, à condition d'être plus précis que les autres fois. Je déprime, voilà la raison pour laquelle je m'en veux de ne pas avoir de chance. Ce coup-là, il faut le dire, tombe vraiment du ciel. Comment pouvais-je imaginer que ce traîne-savate de zouave se révélerait intéressant ? Je l'ai rencontré devant le Clube Espanhol. Il tirait une grosse malle contenant sans doute des bouquins, ou du vieux linge. Il s'était arrêté devant moi, complètement essoufflé :

– Por favor, senhor..

Il voulait que je l'aide à trimbaler son bahut jusqu'à la rua Guadalajara. Dix mille cruzeiros rien que pour monter la côte ! Je transformai ma chemise en coussin et mis la malle sur ma tête. Comme il était, avec son pantalon transparent et ses espadrilles, je le pris pour une pédale. La malle devait contenir des revues, du matériel pour petits débauchés... Mais il me fit entrer dans un appartement où il n'y avait que des livres, des tableaux méticuleusement encadrés et des partitions éparpillées sur la table. Je me dis : « Heureusement que je les ai déjà, mes dix mille ! » Il me servit un verre et me dit de m'asseoir sur le pouf émaillé de motifs brodés représentant des étoiles de mer. Lui s'appuya sur le rebord de la table et se mit à siffloter comme un idiot. Au fond, personne ne pourra jamais définir ce qu'est un timide : un être supérieur qui n'a rien à vous dire ou un naufragé qui voudrait vous appeler au secours.

– De quoi vous jouez ? lui dis-je en me dirigeant vers le coffre à disques.

– De la petite flûte. Jusqu'ici, plutôt de la clarinette.

– Dans les clubs ?

– Les clubs, les conservatoires. J'ai longtemps enseigné le solfège et j'ai fait le clown dans des cabarets à quatre sous. Je reviens de São Paulo. La troisième fois que je rate ma place au Philharmonique.

– Vous êtes d'ici ?

– Du Mato Grosso. J'y ai encore un oncle, du moins j'en avais un.

Il m'énervait avec sa manie de tapoter son porte-cigarettes au moyen de son briquet et de laisser un doigt de cendre au bout de son mégot avant de se rappeler qu'il y avait un cendrier sur le guéridon. Il n'avait posé aucune question sur moi, ça me foutait des complexes. Je mis néanmoins mon flair en alerte et continuai à le cuisiner en feignant de vouer un culte au portrait de Mozart qui trônait sur une étagère :

– Vous irez pour les funérailles ?

– Rien que pour les funérailles ? Vous n'y pensez pas !... J'ai bien d'autres choses à y faire. Prenez donc un autre verre, j'ai encore un moment et vous m'avez été d'un grand secours.

– Oh ! je ne vais pas vous déranger pour rien. Seriez-vous prêt à rejouer de la clarinette ? Mon ancien patron tient un club près du goulet de la Ribeira. Le samedi, il y a tous ces plaisanciers venus d'Espiritu Santo ou du Paraíba qui viennent manger un bobo de camarões en écoutant de la musique. Vous voulez que je lui en parle ?

– Ce serait marrant pour un ou deux week-ends. Après... enfin, je compte me débrouiller autrement... Pas avant mon retour du Mato Grosso.

Je le quittai et filai aussitôt chez Palito.

– Palito, cherche-toi un costume de lin blanc et un canotier qui t'aille bien.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Le flair, l'intuition...

– Je ne bosse pas à l'intuition.

– Tu ne cours aucun risque. Tu n'auras qu'à faire le beau et venir manger à Ondina. Si mon idée ne vaut rien, tu te seras au moins payé du bon temps. J'ai un pigeon qui nous invite au Clube Espanhol.

Nous allâmes donc à ce dîner, Palito et moi. Comme je l'avais espéré, le zouave nous invita à prendre un verre chez lui après le dessert. Je remarquai qu'il avait rangé ses partitions sur une bibliothèque d'acajou qu'il n'avait pas encore fini de monter. Les portes avaient été repeintes et un nouveau tableau avait été accroché sur le mur latéral. Des débris de ciment traînaient par terre. Le lendemain, je fis appel à Sergio-la-larme qui confirma ce dont je me doutais. C'est malheureux, Escritore, malgré tout ce que le cinéma nous montre, les gens persistent à dissimuler leur coffre-fort derrière un tableau ! D'après Sergio-la-larme, mon zouave est réglé comme un vrai métronome, son emploi du temps comme un ballet classique. Réveil à neuf heures. De dix heures à treize heures, plage. Déjeuner à treize heures trente dans une lanchonete de la rua Sete de Setembro. Après-midi, solfège. Le soir, il dîne chez lui et joue ensuite de la musique jusqu'à ce qu'il ait sommeil. J'ai compté qu'en une semaine il avait été trois fois à Victoria pour y voir un notaire. Sept ou huit fois, il était entré à l'agence Banco do Brasil d'Ondina. Il habite le huitième étage de l'Edificio Monte Cristo : gardien, chiens, portail électro-

nique et tout le barda. Mais le bâtiment est construit le long d'une dénivellation. En passant par-derrière, on atteint facilement le balcon par une branche d'un des nombreux arbres qui poussent au bord du précipice.

Dieu soit loué d'en avoir fait un artiste ! Quand Sergio-la-larme me parla du bout de papier qu'il avait trouvé près du cendrier lors de sa « tournée d'inspection », je crus que le zouave avait deviné mon intention et qu'il voulait m'offrir un cadeau. Sergio avait mémorisé les six chiffres. Bref, du gâteau... si seulement j'arrivais à me décider. J'ai toute la nuit pour cela. Je ne peux plus demeurer dans l'expectative. Maintenant, il faut que je tranche : le zouave ou le docteur.

Il y a quelques années, Escritore, les occasions ne manquaient pas, et voilà que, jour après jour, elles se sont rétrécies comme un chemin de montagne. J'aurais pu être matelot, tisserand, employé municipal ou rempilleur de chaises. Aujourd'hui, je serais peut-être garagiste dans un coin des États-Unis, si j'avais suivi ce type qui se disait pasteur baptiste dans un patelin de l'Arizona et qui avait ouvert là-bas un centre destiné à accueillir les gens comme moi, ceux qui n'avaient jamais eu de chance. Seulement, je ne pouvais pas supporter la verrue qu'il avait sur le front ni son odeur d'ailloli. Quel âge avais-je alors ? J'avais déjà supplanté Samuel, déjà balaféré Palito pour une histoire de vélo, déjà foutu un jet d'acide dans les yeux de Leda-paupières-de-chouette, et déjà fait la connaissance du commissaire Bidica... Mãe Grande en avait été bien malheureuse. Elle avait préparé mon bagage :

– Va où se trouve ta chance. Là-bas, tu apprendras un métier, tu seras nourri comme une jument de course. Si tu deviens riche et que je vis encore... on verra bien. Sinon, ne t'en fais pas pour moi, je saurai me débrouiller même si je perds les deux jambes.

Le jour du départ de l'Américain, j'allai me cacher à Bonfim pour y pêcher la palourde. Mãe Grande fut très fière de m'en voir rapporter un panier plein à ras bord. Elle m'embrassa très fort avant de me mettre au lit :

– Tu as vu ce qu'il voulait, ce monstre ? M'arracher mon petit ! Qu'il aille donc en enfer ! Nous vivrons tous les deux et tu verras combien de fois je prierai pour qu'il ne t'arrive rien.

Et elle a eu raison de me garder à son côté pour que je l'aide à allumer le feu, pour que je l'aide à soulever sa jambe afin que celle-ci ne traverse pas le plancher. Dieu l'aura entendue ! Beaucoup de copains se sont fait piéger dans des attaques de banques. Moi je suis encore là, mes deux yeux à leur place. Certes, je n'ai plus tout ce faisceau de rêves qui me transportaient quand j'étais môme et qui m'ont lâché tour à tour, comme ces dents qu'on perd en se bagarrant avec l'âge. Pour toute alternative ne me restent que le zouave et le docteur. Devrais-je jouer aux dés pour trancher la question ?

Allons pour le zouave. Sauf que, depuis que tu es passé par là, Escritore, je ne sais plus si j'ai encore de bons réflexes, si je pourrais dévaler la pente jusqu'à la mangue-raisie sans me casser la clavicule puis, de la mangue-raisie, rebondir sur le balcon sans me faire voir.

En ce cas, le docteur... Lui non plus ne me plaît pas, pas plus que le zouave, pas plus que le pasteur baptiste,

pas plus que tous ces chiens qui me jettent aux yeux leur privilège de naissance. Le docteur est une espèce de girafe mal entretenue, avec des yeux profonds qui ont l'air de vous en vouloir et un mince collier de barbe dont il semble être fier mais qui ne vaut pas un poil follet de béjaune. Il pue, pire que l'ailloli, la vieille sueur et les relents de pharmacie. On dit qu'il n'a que quarante ans. Or il ne peut pas marcher sans se plier en deux, le menton enfoncé comme un pieu dans le creux de sa poitrine et les mains croisées au-dessus du nombril pour soutenir ensemble le poids de la fatigue. Il aurait étudié à Londres, à Paris et dans une dizaine d'écoles dont se vantent les États-Unis. Il n'y a pas longtemps qu'on l'a vu arriver ici. Il a pulvérisé des insecticides pour tuer les lampyres et un produit de son invention pour éloigner les oiseaux. Ensuite, il s'est tourné vers les ruines de la faculté de médecine, muni d'un bidon de white-spirit et de toute une fournée de pelles et de balais-brosses. Semaine après semaine, on l'a vu désherber, redresser des poutrelles, réagencer de vieilles pierres, ravalier des façades. En ce temps-là, il ne sentait pas encore le formol et la teinture d'iode, mais le grésil et la térébenthine. Le soir, quand il sortait, il avait de la saleté sur la cravate et des traces de chaux sur les bras comme sur le visage. On aurait dit un petit étudiant s'en revenant du bizutage. Ah ! son teint cireux et ses petits yeux bleus comme des boutons de barbeau au fin fond des orbites ! Mais ce qui me dégoûte le plus, c'est sa courtoisie ostentatoire. S'il allait au centre commercial de la Piedade, il saluerait les mannequins ! Rôdeur ou notable, il vous arrête dans la rue pour vous demander si vous avez passé une bonne journée,

ensuite de quoi il ne dit plus rien, reste là à vous reluquer, en attendant que vous preniez la parole : « Moi, ça va, et vous donc ? » C'est ainsi qu'un jour il fit le coup à Palito :

– Et vous, ça va ?

– C'est plutôt à vous qu'il faudrait le demander ! lui répondit vertement mon ami, lequel se méfie du genre humain dès qu'on a dépassé le cercle du Pelourinho.

Ils étaient arrêtés sur le terre-plein du terreiro de Jesus et le docteur s'était mis à agiter ses pauvres bras :

– Non, ce n'est pas pour vous énerver... Les gens, on ne les comprend plus, ils sont devenus, comment dire, trop détachés, trop imprévisibles. (Il faisait des gestes en direction de l'église São Francisco et des sobrados avachis de la rua João de Deus.) Regardez-moi ça. Il faudrait un autre cœur pour vivre ici pleinement. Un autre cœur, un autre odorat, une autre façon de marcher. Ces maisons, ces arbres, ces clochers souillés d'or et de sang expriment une autre époque, avant, comment dire, avant que ne s'instaure l'ère du bluff, de l'à-peu-près, du fugitif. Moi, je me fais un point d'honneur de ne pas être de maintenant. Je crois à ce qui a précédé mon époque et à ce qui pourrait lui succéder, à moins que tout n'explose entre-temps. Voyez cette faculté de médecine, tout le monde passait devant sans s'inquiéter de son sort comme s'il s'agissait du cadavre d'une bête quelconque. Mais elle n'est pas morte, parce qu'elle a une âme, qu'elle est faite pour défier le temps. Je l'ai refaite comme elle était avant, oui, monsieur, moi tout seul tel que vous me voyez là, aussi belle qu'elle l'était avant. La même odeur, les mêmes scies, les mêmes lancettes, les

mêmes curettes et bistouris, les mêmes tables à pansement qu'on utilisait avant. J'ai recollé la faïence, plâtré les colonnes, replanté devant la rotonde de l'anis et du basilic. Je vais m'y installer pour soigner, sans robinetterie, sans électricité, rien que de l'alcool et du plâtre ! Vous verrez que l'on progresse aussi en allant dans l'autre sens. Les maladies, celles d'avant qui ne furent pas répertoriées et celles d'après dont certains ne relèveront pas, voilà ce qui m'intéresse. Je veux rendre à la médecine ses chapitres oubliés. J'ai reconstitué un millier de squelettes dans l'Oregon, recousu des rates au Texas et au Colorado. Je me suis fait plein de sous et toute une panoplie d'idées que je suis venu expérimenter dans cette vieille ville qui m'a vu naître. Vous me suivez, jeune homme ? Qu'en dites-vous, au fait ?

– Elle est assez bonne. Mais j'en connais une encore meilleure : que vous me donniez une petite pièce pour aller boire une bière chez le Nissei de la ladeira da Praça. Ce que vous racontez là a fini par me donner soif.

– Non, mon petit. Tout pour la faculté ! Ça coûte cher, un mémorial. Bientôt on viendra le voir de partout, quelque sens que prenne le temps.

– Eh bien qu'il crame jusqu'au toit, votre mémo...

– Ne partez donc pas. Comment va votre ami dont la grand-mère est malade ?

– Vous connaissez...

– Bien sûr que non. C'est pour cela que je vous en parle. Rien ne m'intéresse autant que ce que je ne connais pas.

– Vai te foder, vieux singe !

Et Palito qui n'aime pas qu'on lui parle pour rien lui

cracha à la figure. Puis il vint me raconter la scène telle qu'il l'avait vécue. Je me promis de concocter une petite manœuvre d'intimidation à l'endroit de ce vieux chnoque de docteur. Mais, quelques jours plus tard, il vint lui-même à ma rencontre. Il me trouva ici, sur la même chaise noire en bois de jacaranda. A moi aussi il se mit à débiter des choses extravagantes, du même genre que celles qui avaient donné la migraine à Palito. Je l'écoutai jusqu'au bout afin qu'il m'agace au mieux, histoire que j'aie une raison de lui arranger le museau. Bien vite, je fus pris de fou rire tant il était insolite avec sa petite bouche en bec-de-lièvre et ses airs de pitre qui veut jouer les gens sérieux. Avant même que je ne décide quoi que ce soit sur son sort, il me dit :

- Votre grand-mère est bien malade, n'est-ce pas ?
- Palito vous a raconté ça, vieux caribou ?
- Mais non, tout se sait par ici. Et moi, de toute façon, j'en sais toujours plus que les autres. Eh eh, c'est tout de même mon job !
- Mãe Grande n'aime pas les docteurs, et moi encore moins.
- Je ne vais jamais vers les autres pour leur faire du mal.

Il était là devant moi, frêle, blêmissant, presque translucide, un personnage en feuille de verre que j'aurais pu pulvériser d'un coup de pouce et qui me regardait d'un œil délibérément condescendant, comme s'il m'avait déjà pris pieds et poings liés dans ses rets.

- Sûrement pas, dis-je en me rendant compte qu'il avait commandé un guarana pour lui et rien du tout pour celui à qui il ne voulait que du bien.

Il cessa de parler et écarquilla les yeux vers les tableaux naïfs de Careca et la panoplie de berimbaus suspendue au plafond. Je me dépêchai de dire n'importe quoi pour échapper à l'ennui :

- Soigner Mãe Grande, n'est-ce pas ce que vous voulez ?

- Je voulais d'abord vous voir. De nos jours, on croit que la maladie est repérée, qu'il ne reste plus qu'à l'abattre. J'ai envie de prouver l'inverse. Pour moi, il y a autant de maladies inconnues que de galaxies inexploitées... Un problème de jambe, à ce qu'il paraît ? Avec des croûtes comme on n'en a jamais vu...

- Une jambe devenue dix fois plus grosse que l'autre, qui a fait une crevasse dans le plancher tellement elle prolifère. Par endroits, de la pâte à papier où une bande de taupes s'amuserait à faire des trous ; en d'autres, de vraies écailles de couenne. On n'a jamais vu ça. Même Juvenal qui en sait un bout sur les diverses sortes de diableries que peut vous jouer un corps.

- Il est permis de la voir ?
- Je n'ai pas un rond, je vous préviens.
- Ça tombe bien, parce que c'est moi qui paie. Oui, je la soigne et puis je la paie. Vous voyez, je fais tout à l'envers.

Je me dis de deux choses l'une : ou bien ce type est normal et il se fout de ma gueule, ou bien sa folie est encore plus bizarre que la maladie de Mãe Grande.

- Vous ne me croyez pas ? L'inverse aurait été étonnant.
- Docteur, si vous me faites une blague, je vous la ferai payer cher.

– Je ne quitte la faculté que pour aller au lit. Si vous ne me voyez pas au labo, ou sous le préau, montez me voir à la rotonde. Mon bureau s'y trouve.

Figure-toi que j'y suis allé, Escritore. J'ai buté contre des gorilles naturalisés, des fœtus en vinyle, divers ossements de mammouth, de femmes bossues, de vieillards au crâne défoncé ! Un vrai bordel de préhistoire ! Je finis par trouver son bureau. Il était là, se parlant à lui-même en observant à la loupe une mygale posée sur du papier saumon.

– Mais on ne vous a jamais vu soigner quelqu'un !

– Pas encore, c'est vrai. Mais observez que je m'y prépare. Le lit de votre grand-mère. Elle peut venir quand elle le veut.

– Elle peut mourir d'un instant à l'autre. Sa jambe n'est déjà plus d'ici-bas. Le reste va suivre.

– Vivante ou morte, pour moi, aucune différence.

– Gardez votre argent, je ne ferai jamais ça à Mãe Grande.

– J'y mettrai un bon prix.

– Allez-vous faire foutre, vieux chacal, dévoreur de cadavres !

Je rentrai à la maison me vautrer dans la vieille bergère, entre Janaina qui bouillait de colère et Mãe Grande qui regardait son monstre de jambe comme si elle était au zoo et qui faisait des nœuds avec son cordon de pyjama pour s'occuper les mains. J'aurais dû pleurer là, entre elles deux. Mais, curieusement, je ressentais plutôt une sorte de gaieté intérieure, comme cela m'arrivait parfois, quand je voyais, à l'aéroport, les tribus de Gringos se ruer sur le tarmac.

– Pourquoi ris-tu tout seul ? demanda Mãe Grande.

– Je ne ris pas, Mãe.

– Qu'y a-t-il de si bon, alors, qu'on voie toutes tes dents ?

Je n'osai pas lui avouer que, simplement, j'étais heureux de la voir encore dans le lit de sangles avec son visage rond, fripé et bonasse ; de voir qu'elle vivait malgré tout dans cette pièce où je suis né ; de voir qu'elle aussi pouvait me voir et voir la cour brûlée par le soleil, jonchée de pierres, de vieux linges et de mangués pourries, cette cour où elle m'avait vu faire mes premiers pas. Je me dis que, finalement, j'avais de la chance. Je regardai Janaina, la vis se déridier une fraction de seconde, puis détourner son visage vers la douceur de la pénombre. J'éclatai de rire et dis tout haut :

– Qu'il aille donc se faire foutre !

L'imbécile m'avait poursuivi jusque dans les escaliers. Je le vois encore, le salaud, appuyé sur la rampe du vestibule et tendant son enveloppe alors que je traversais le jardin :

– Et n'oublie pas, petit, moi, je ne paie qu'en dollars !

## Chapitre VI

Le bâtard porte la marque de sa bâtardise jusque dans le timbre de la voix, Africano. Les garnements du Maciel, je sais les reconnaître, se loueraient-ils à une chorale de minimes. Je les entends encore, longtemps après que Monica a fermé le Kalundu. Ils restent sur le perron de la casa de Jorge Amado et se font la guerre avec des pistolets à eau et des pelures d'orange. Ils dansent sous la fenêtre du Banzo où Palito les empêche d'entrer parce qu'ils n'ont rien en poche, parce qu'ils sont trop jeunes, parce qu'ils sont sales, pénibles et moches, parce qu'ils insultent tout le monde, parce qu'ils sont capables de vous voler le portrait d'un être cher rien que pour vous dégligner l'humeur. Ils tentent une ruée vers l'escalier d'où Palito les chasse à coups de taloche. Ils reviennent sous la fenêtre de l'étage taquiner de leurs cerfs-volants les clients penchés au-dehors pour prendre l'air. Les nuits de la Benção, ils arrivent avec leur culotte effilochée, le torse nu et peinturluré à la diable. Ils importunent garçons et filles, courent à travers la foule de la praça da Sé au Carmo en tapant sur des seaux. Si fort, les fripons, qu'ils concurrencent sans peine le son des guitares élec-

triques et la voix éraillée des chanteurs juchés sur les toits. Rien qu'à l'oreille, je sens la puanteur et la cruauté de Nalva, la trivialité de Sergio-la-larme, je sais si Paulino est avec eux, ou d'autres, et si ceux-ci viennent du Maciel, de Nazare ou du Carmo. Tard dans la nuit, quand tout est fini, qu'on n'entend plus que le râle du générateur, les prêches de Samuel et les grognements des chiens, ils ramassent des bouchons de liège et des talons de vieilles godasses pour cogner à ma fenêtre. S'ils croient pouvoir encore me faire de la peine, ces ramassis de mal-nés qui n'ont que la place pour foyer attiré!... J'ai déjà soupé de vos espiègeries, et tant et tant, cruelles abeilles, que ma résignation est maintenant plus forte que toutes vos insanités. Les vies se superposent, et moi je ne suis plus d'ici. A présent, je suis d'un autre monde, tout à côté du vôtre, et mes rêves sont aussi vrais que les lumières de la place. Certes la chambre où je vis est emplie de remugles, de cafards et de guêpes, mais c'est un vrai projecteur : je capte tout, moi, Leda-paupières-de-chouette, toutes les images émises par les vivants et par les morts. Bon sang, je n'ai pas à me plaindre. Il y a longtemps que j'ai tué en moi les vains mots pour n'y laisser que ceux qui vous sauvent. D'ailleurs, Gerová dirait que c'est de ma faute, que je devrais ouvrir la fenêtre plus souvent, ramasser les bouts de chiffons qui traînent, tasser les boubous le mieux possible au fond de l'armoire. Elle me cracherait à la figure : « En vérité, tu les provoques. Regarde comme ils s'emmerdent, un rien les excite, tu devrais quand même le savoir... » Bon, je vis cela comme un mauvais quart d'heure passé chez le dentiste. Ils bâillent, profèrent des injures mais, pour moi, ils

ne sont que de vulgaires ombres qui s'agitent sur les pavés. La place, ils ne savent pas ce qu'elle signifie, ils marchent à côté de son âme. Il n'est pas nécessaire qu'ils déguerpissent pour que s'envolent le brouillard et la poussière, que tout s'éclaire d'un battement de cils...

Pour la fête de l'Épiphanie, on s'est vêtus de capes et de mantilles, on a recouvert la place d'une litière de fleurs et de sable blanc. Réverbères et candélabres brillent aux balcons et aux fenêtres. Des étudiants, déguisés en bergers, chantent devant les portes l'arrivée des Rois mages et jettent sur les passants des boules de cire creuses remplies d'eau parfumée. Le demi-cercle s'est agrandi jusqu'aux abords de l'église. On s'agglutine sur les terrasses. Pour mieux voir, certains sont montés sur le toit du hangar. João inflige dix coups de suite au Nago attaché au pieu. Puis il se tourne vers le vieux Blanc en jetant son chapeau au loin :

– Eh bien, senhor Juanicio de Conceição de Araujo, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais vous auriez mieux fait d'acheter une mule !

Une torche à la main, le vieux Blanc s'avance vers l'esclave et dit d'une voix surexcitée, chargée à la fois de fureur et d'inavouable compassion :

– Je sais ce que tu veux : crever devant tout le monde, pour te faire une gloire, et... et puis humilier comme un chien le maître que le bon Dieu t'a donné !

– On en est au neuvième jour, dit quelqu'un, approuvé par la foule dans un long murmure. Qu'il crève donc, s'il le veut. Vous aurez perdu un esclave et un joli lot d'embêtements, senhor de Araujo !

– Tu n’auras pas de répit avant minuit. On ne saurait déroger à la règle, même si tu devais cracher un morceau de tes poumons. A moins que tu ne cherches à nous faire rater la fête...

– M’est avis qu’il a cela derrière la tête, senhor de Araujo, dit João qui donne distraitemment de petits coups de fouet sur ses chaussures.

– Vous n’avez pas voulu me suivre, dit le jeune homme brun. Si vous m’aviez écouté, on en aurait déjà fini.

La jeune femme sort de l’ombre où elle était accroupie. Elle est maintenant toute débraillée et sa voix est enrouée :

– Je vais leur dire moi-même de me fouetter devant tout le monde! Et que ça me déchire la peau, et que ça me vide de tout mon sang, et que ça atteigne ton bébé! Est-ce ce que tu veux, gros imbécile?

– Allagbada!

– Il répond donc quand on lui jette des fleurs, dit le Noir à redingote. Ah! vous autres Nagos, ce n’est pas l’idiotie qui vous manque!

A vrai dire, l’esclave n’a pas répondu. Il n’a émis qu’un malheureux soupir. Les autres ont entendu « Allagbada » parce qu’il le leur répète depuis neuf jours que dure le supplice, seulement interrompu par des périodes de sommeil. Ce n’est plus un être humain, même plus un esclave, plutôt une chose lacérée de toute part, rougie de son sang, apathique et flexible, un immense jouet de chiffon, une masse de lanières...

– Senhor de Araujo, reprend le Noir en redingote, laissez ce pauvre type regagner la senzala. Vous verrez qu’il changera d’avis dès qu’il aura repris ses esprits.

– On l’a condamné à la novene. Tu dois le savoir,

Alberto, même si tu as été affranchi... Allons, qu’on attache Silvera, on verra s’il a un cœur, à défaut de bon sens.

João jette la lanière et s’empare d’une branche pour en cingler le dos de la jeune femme.

– Allagbada, murmure de nouveau l’esclave.

– Finies les blagues, João! Dénude-la et pas de quartier, use de ton nerf de bœuf!

– Non! hurle le Nago en essayant de redresser sa tête dodelinante et ensanglantée.

– Alors dis-nous quel est ton nom.

– Innocencio, répond-il enfin en s’effondrant.

– Mais encore? dit le vieux Blanc.

– Innocencio Juanicio de Conceição de Araujo!

– Ouf! Je savais bien que ces gens-là ne goûtaient rien à l’honneur. Il voulait nous user les nerfs et il y a bel et bien réussi, le bougre.

Quand, les jours suivants, le vertige m’a reprise, Samuel battait les pavés (ah! son goitre et son vieux bonnet nago!) sur la même place en pyramide renversée, entonnoir par lequel se déverse la foule vers le Carmo ou le Corpo Santo, avec les mêmes cabessas negras, la même vapeur humide, les mêmes odeurs fétides et les bruits de joie et le dandinement des filles. Tout cela est inscrit en moi comme en un tas de vieux livres impossibles à feuilleter, comme autant de calligrammes d’une destinée sans queue ni tête qui se révèle sous la lumière d’Exu à la va-comme-je-te-pousse. Les souvenirs et les rêves, le présent et l’autrefois sont de vrais fils dévidés – et de bien meilleure qualité que ceux que me fournit

Gerová – qui tissent une trame étonnante afin de me divertir, moi Leda-paupières-de-chouette, la misérable, mais fille de Madalena. Je dirai en effet à ces chenapans que je ne suis pas une broutille ramassée par une bonne âme praça de Quinze Misterios, qu'on aurait ramenée ici pour en faire une pièce de collection ou une créature de cirque... A Baixa de Cortume aussi on se moquait de moi. Mais je sais que ma peau n'a rien d'anormal. Balbino, le père de Saint, nous l'avait dit quand, sur la suggestion d'Ignacia, Madalena l'avait consulté :

– Elle a un grand amoureux, la petite : ce vicelard d'Exu, le dieu de la perfidie, de l'ironie et des métamorphoses. Que fera-t-il d'elle ?

– Mais il en a fait quatre personnes à la fois ! s'était plainte Madalena.

– Je vois. Quatre personnes pour les quatre jours de la semaine yoruba : blanche, métisse, indienne ou noire... Sacré renard, espèce de vieux farceur ! Que feras-tu de cette pauvre petite ?

Ignacia en avait profité pour glisser :

– La mienne s'appelle Lourdes...

– Lourdes ! En ce qui la concerne, je vois de l'eau, un long bras de rivière. La douceur, le rêve, la résignation... la fille de Iansa. Et moi, mesdames, je ne peux rien faire. Tout est goupillé d'avance. La vie a lieu sous un chapeau, nous n'y sommes que pour amuser les dieux.

Balbino n'était pas bien rassurant avec sa vayala et son jeu de cauris, mais il m'avait permis de savoir que je n'étais pas un monstre. D'ailleurs, en dépit de ce que disait Maria, je finis par avoir une vraie race, maintenant que la vieillesse me guette.

Oui, je dirai à ces chenapans comme je le dirai à Gerová que j'ai été un enfant comme les autres, que j'ai eu droit à ma part de haricots et de rires. Ma mère Madalena m'a couvée et soignée comme une belle plante qu'on a plaisir à voir. Elle aurait été prête à tout pour me défendre, à démonter la chapelle comme à retenir le vent.

Quand elle eut coupé les couilles de mon père, j'ai cru que ses forces étaient brisées, qu'elle ne se relèverait jamais. D'ailleurs, quand avait cessé son fou rire et que les flics avaient encerclé la piaule, elle avait été prise de mélancolie. Derrière la grille du parloir, une larme avait coulé toute seule sur son visage au moment où Ignacia, Lourdes et moi nous apprêtions à reprendre l'autobus. Pourtant, des semaines après, une fois qu'on eut fini de quémander dans les églises, chez les voisins et à la Société protectrice des Indigents afin de graisser la patte à ce fumier d'avocat, elle était redevenue semblable à celle qui m'avait mise au monde. Elle recommença à éplucher les bananes et à laver le linge dans l'eau de la rigole. Elle tâtait mon corps pour vérifier que je grandissais et éclatait d'un bon rire quand Ignacia venait boire un dé de cachaça ou parler affaires. Pendant ce temps, Lourdes et moi nous occupions à capturer têtards et grenouilles ou à faire les trapézistes par-dessus le rocher. Ce qui ne m'empêchait pas de me cacher derrière le rideau de lianes pour les épier quand elles s'abandonnaient, assises devant notre cabane, près du cuvier de laiton et du panier de bananes. Elles parlaient de tout et de rien, et surtout de la vieille Aline, celle qui était tombée un jour dans le puits qu'elle avait confondu avec la tinette

du carré de fougères, tellement elle était soûle. Elles topaient comme des gamines en criant : « Oh ! mais oui, ma chère grande ! » ou : « Comme tu dis, jeune femme ! » Elles tombaient dans les bras l'une de l'autre et roulaient vers le potager.

Parfois, j'apercevais Madalena marcher seule en direction du cimetière. Elle restait là longtemps, agrippée à une racine pour résister au ravin. Du buisson où j'étais, je ne la voyais que de dos mais je recevais d'elle comme un flux de détresse. Je devinais qu'elle tremblait, que son visage était serré, je la voyais lever une main, peut-être pour essuyer une larme. Ensuite, elle s'agenouillait, elle disait une prière et posait une fleur de bégonia sur la tombe de Fernando. En revenant à la maison, et comme elle contournait la cabane d'Ignacia, elle était gaie comme un pinson :

- Cœur-en-fête, vous spéculez ou vous dormez ?

- Je compte les billets, Face-de-vedette. Vous ne saviez pas que j'avais gagné à la loterie, hein ? Le gros lot pour moi toute seule !

- Non, Silhouette-de-fée, je suis une adepte du catimini. Je ne me mêle jamais des affaires des riches.

- Vous avez tort, Huppe-de-tourterelle. Vous ne serez jamais riche de cette manière.

Je pouvais l'entendre rire, même quand elle était seule dans la cabane ou au carré de fougères. Elle riait et chantait la chanson d'une voix chaude, fanatique, avec un vibrato cruel qui savait détourner mon oreille du hourvari provenant du troquet et du trafic de la rocade :

*Éku lai lai*

*Éku a ti djo*

*Je salue les hommes*

*Que je n'ai pas vus*

*Depuis longtemps*

*Éku lai lai*

*La honte a brûlé mes yeux*

*Mon cœur serré d'amour*

*Est plus sec que l'akine*

*Depuis Onim*

*Épé*

*Éko*

*Depuis qu'il m'a quittée*

*Le vieux python d'Ouidah*

Je leur dirai une bonne fois pour toutes, à ces mal pisés de l'inceste, que je ne suis pas une honteuse margarine qui fond quand on l'insulte. Je suis coriace. Là-bas, à la favela de Baixa de Cortume, je me suis fait une belle armure, je peux traverser en douceur un territoire peuplé d'anacondas. Ils me feraient rire si je n'avais pitié d'eux ! Ils toisent petits et grands, butent sur les pavés de la place et je vois tout, moi, même la couleur de leurs selles. Allons donc, lequel de nous a des paupières de chouette ?

Le monde peut toujours se vanter, il ne sera jamais aussi grand que l'orbite de mon œil. Je l'ai là tout entier sous la féerie des lumières. Exu a fait de ma chambre le résumé d'un royaume. J'ai ici tout ce qu'il faut pour t'attendre, toi qui viendras me chercher et me ramèneras au pays des cailcedrats. Je dois survivre jusqu'à ce moment-là. Pourvu que je n'oublie pas la chanson ni le sortilège (celui que je dois prononcer, selon les conseils de Madalena, chaque fois qu'il me semble que le bon Dieu me lâche) :

*Le malheur me cherche  
Je ne lui veux pas de mal  
Le soleil me brûle  
Je ne l'ai pas éteint  
Si le fer se brise  
Que moi rien ne me coupe*

Nous avons continué à vivre, heureuses malgré tout, même après qu'elle eut rendu eunuque Zeze-le-chien, mon père. Tous ces petits plaisirs qui ont façonné mon enfance ! Mon cœur débordait de joie rien qu'à voir le pâle museau de l'aube fureter sous la porte, la rosée blanchâtre qui roulait comme du mercure sur les feuilles lisses du taro. Ignacia me servait de père, ou de seconde mère. Je la revois comme elle était, corpulente, pressée, naturellement impérieuse. Elle prenait un malin plaisir à tancer et à bousculer Madalena, cachant sa jovialité sous un masque de bourreau :

– Alors, Cœur-en-fête, et ces épluchures de bananes ! J'ai compté qu'il y a trois jours que vous les laissez traîner devant votre porte. Ôtez-moi ça de là, et fissa !

Elle arrivait à l'improviste en poussant sa fausse colère, ayant déjà transporté elle-même la moitié du corps du délit jusqu'au gros fût qui faisait office de poubelle.

– Cœur-en-folie, la petite ne déjeune pas, aujourd'hui ?

Elle sortait un morceau d'aimpim ou une barre de rapadura puis elle allait chercher le charbon, trouvait pour le vieux fourneau la position la plus stable, allumait le feu en mimant les gestes d'un génial artificier. Lourdes et moi nous cachions derrière la porte pour feuilleter nos vieilles revues et jouer avec le gros dé. Nous jetions un œil sur notre futur matrimonial :

– Toi, disait Lourdes, avec la peau que tu as, tu n'auras aucun mal à te trouver un yoyo, dans une de ces villas qui scintillent en bord de mer.

– Et toi, tu auras son copain.

– Est-ce qu'il voudra de moi ?

– C'est O. K., sans palabres. Je lui en ai déjà parlé.

– Peut-être qu'il ne voudra pas de moi...

– Alors, tu prendras le mien. Moi, j'en trouverai un autre.

– Même un vieux marchand d'ignames ?

Un matin, en mangeant, Madalena avait avalé de travers. Elle se mit à tousser, s'agrippant au col d'Ignacia comme si elle allait y trouver l'air qui lui manquait. Quand elle eut repris ses esprits, Ignacia en profita pour jouer le rôle qu'elle aimait par-dessus tout, celui d'infirmière :

– Cœur-en-folie, votre toux est bien mauvaise ! Ouvrez donc la bouche, que je voie ce que vous me cachez là.

Elle ausculta en vraie spécialiste, après quoi elle émit un sale grognement :

– Ça m'a l'air bien mauvais tout ça ! Avec le carnaval qui approche... Cela cogne contre les parois de la gorge quand vous toussiez.

Madalena s'éventait avec le bas de sa robe et cherchait ses mots, gênée par la situation :

– Arrête, Ignacia... Arrêtez donc, Face-de-vedette, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Il m'arrive de tousser deux ou trois fois par jour. Je ne savais pas qu'en le faisant je violais un interdit !

– Cessez de faire l'enfant. Il faut aller voir Juvenal. Avec des herbes sauvages et de l'oseille de Guinée, cela

ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir... Puisque vous n'avez mal ni à la langue, ni aux lèvres, ni à la poitrine...

Elle avait été chercher Juvenal. Celui-ci avait préparé ses mixtures et exigé comme honoraires l'équivalent de dix jours de banana-real. Tout était redevenu normal.

Cependant l'inquiétude recommença à planer dès après le carnaval. Il y eut d'abord les maux de tête, ceux qui, disait Madalena, lui tapaient dans le crâne à coups de marteau. Les premiers jours, ils ne duraient que quelques secondes. Le mal s'installa doucement, jusqu'à la rendre sourde :

– Je ne veux plus qu'on m'adresse la parole. J'ai déjà assez à faire avec tout le barouf qu'ils s'amuse à faire dans un coin de ma tête.

« Ils », cela voulait dire les diables, puis les cantonniers, les soldats, les chemins de fer et ainsi de suite au fur et à mesure qu'elle perdait la raison. Elle s'était mise un bandeau autour de la tête et, quand cela allait vraiment mal, elle ajoutait une bassine au-dessus pour ne plus entendre « les êtres » qui lui en voulaient.

Certains jours, cela disparaissait comme par enchantement. Elle s'installait sur son escabeau pour éplucher les bananes ou rapiécer un monceau de vieilles hardes. Je venais près d'elle pour lui exprimer ma compassion :

– Mãeninha, ça va comme tu veux aujourd'hui, ta tête ?

Elle sursautait comme sous l'effet d'une injure :

– Quelle tête, petite idiote ? N'es-tu pas en train de te moquer de moi ?

Elle reprenait son ouvrage et le refrain de la chanson.

Après les maux de tête, il y eut la toux, la vraie, essoufflante et diablement catarrheuse qui la maintenait pliée une bonne heure au-dessus de l'âtre, de la rigole ou du cuvier. Elle écartait les jambes pour amoindrir les secousses qui soulevaient son buste. J'allais chercher Ignacia qui m'aidait à la coucher et m'apprenait à lui donner sa bouillie, à la faire boire pour calmer sa toux.

Son état s'améliora brusquement avec la fin des pluies. Juvenal affirma que, cette fois-ci, elle était définitivement rétablie et jura, ses dix doigts dans un bain d'acide, que plus jamais cela ne la reprendrait, qu'elle mourrait sûrement puisqu'elle était née pour ça, mais d'une autre maladie que celle qu'il venait de soigner. Elle reprit son poids et ses vieilles habitudes. Elle nous invita à danser au troquet, la nuit de la São João. Le lendemain, elle se mit en quatre pour égorger une pintade. Elle acheta du vin d'Argentine et une bouteille de cachaça. Elle invita Ignacia et Lourdes à faire la fête avec la musique du poste de radio. Elle s'accoutra minutieusement pour un numéro d'imitation de la vieille Aline : comment elle gagne le carré de fougères une bouilloire d'eau à la main, comment elle entre au troquet sans un sou, comment la diarrhée la surprend, comment elle marchande avec l'épicier un morceau de salsicha...

– Cœur-en-folie, disait Ignacia, c'est mon dernier verre. Demain, j'ai du linge à laver et toutes ces bananes à éplucher.

– Les petites n'auront qu'à y aller plus tard que les autres jours. A la Rodoviaria, il y a toujours des gens qui se trouvent là avec une petite faim qu'ils n'avaient pas prévue.

- Cœur-en-folie, je m'en vais.
- Silhouette-de-fée, restez là où vous êtes!

Je voyais les braises s'éteindre une à une comme une brassée d'étoiles englouties par les nuages. Lourdes s'était endormie contre le rebord de la petite armoire. Ignacia tentait de la porter en titubant entre l'âtre et le lit :

- Le dernier verre, cette fois, le tout dernier, Cœur-en-folie!

- Restez là, je vous l'ordonne!

Le manège dura encore une bonne dizaine de minutes. Ignacia finit par partir, Lourdes sur les épaules. Les ombres qu'elles traînaient derrière elles sur les gravillons de la cour les faisaient ressembler à une licorne. Je regardai longtemps ces ombres grossières, fragiles et épouvantables. Je pensai : « Ho! ho! qu'elles sont laides, oh! mon Dieu! », et j'allai me coucher.

Le lendemain, maman était morte.

## Chapitre VII

Pardon si nous n'avons pas toujours compris ce que tu voulais de nous. Mais avoue que, vue du barzinho de Preto Velho, ton histoire paraissait bien compliquée. L'amulette, je comprenais. Nous sommes tous ici sous la protection d'un figa. Suffit d'aller voir au terreiro de Balbino. Les jeunes vierges s'y montrent avec des calebasses de cauris, des ligatures de perles sur leurs seins nus. Elles dansent pour le dieu qui leur plaît en agitant des clochettes agogos. Elles s'effondrent contre un mur, tuées par le dieu, quand le dubatu, le joueur de tambour, va trop loin dans la sphère des gammes. Elles aussi portent le figa autour du poignet, autour du cou ou, pour les plus amourachées, autour des hanches. On ne m'avait rien dit, en revanche, de cette tribu des Mahis qui fut la tienne. Des hommes dont le jeu consistait à effleurer de la main la cime des palmiers pendant que l'arbitre vérifiait qu'ils avaient les pieds bien à plat sur le sol. Ils retenaient d'un seul bras trois taureaux de sept ans. Ils disaient au lion : « Toi tu as tes griffes et moi j'ai mes couilles, viens un peu par ici si tu es le roi. » Ils entreprenaient leurs femmes à une coudée de distance, l'espace qu'il fallait à leur

membre pour se déployer. Leur chef, Ndindi-Grand-Orage, possédait cent épouses, un millier d'enfants, dix fois plus de bœufs, autant d'ovins, autant de caprins et de toute autre espèce animale que l'homme peut ligoter. Il avait une bosse au genou et une bien curieuse devise : « Faites de moi le plus vil des esclaves s'il m'arrive de rencontrer un ennemi sans le découper en trois. » Son peuple semait la terreur dans le golfe de Guinée. Il avait, par deux fois, fait le siège du fort de São Jorge de Minas et avait contraint les Hollandais à payer tribut pour leur permettre, en échange, d'écouler sur ses terres leurs étoffes de Java. Il prit en otage un émissaire du roi du Portugal et tenta de mettre le feu au fortin d'Ouidah. Il avait fait comprendre aux Portugais qu'il leur faudrait abandonner une partie des lingots de fer qu'ils rapportaient du Congo. Il méprisait d'une suprême arrogance les autres peuples de la région. Selon lui, les Fulanis étaient ignobles et craintifs, les Gégés barbares comme une meute de lycéons, les Yorubas des femmelettes superstitieuses, les Haoussas des commerçants véreux qui vendraient leur maman pour moins d'une barre de sel. « Plus besoin de cultiver, avait annoncé Ndindi. Allez chez ces pouilleux-là et ramenez-en des esclaves pour labourer nos terres pendant que nous jouerons à l'arc. Et s'ils ne sont pas contents nous les vendrons aux Transparents. »

Un soir de victoire, Ndindi but à lui seul vingt calebasses de vin de palme. Vingt, tu m'avais bien dit vingt, Escritore ! Est-ce Dieu possible ? Toujours est-il qu'il dansa cette danse qui lui était réservée et dont tu n'as pas dit le nom. Une fois soûl à frôler un brasero sans cliquer de l'œil, il fit appeler son peuple :

– Qu'on fasse de moi un vil esclave si jamais on me montrait quoi que ce soit que je ne puisse vaincre et dominer.

A quoi le griot qui n'avait, selon la coutume, que la moitié de l'ivresse de son roi – de même qu'il avait deux fois moins d'épouses et deux fois moins de tout ce qu'il pouvait posséder – répondit :

– Jamais, Ndindi, tu ne trouveras plus fort que toi dans la sarabande des vivants. Ton peuple est fier d'obéir au plus grand chef couronné sur terre.

– Je serais encore plus fort si je battais plus fort que moi. Trouvez-moi ce que je vous demande, sinon je vous décapite avant d'aller me vendre aux Transparents. Griot, qu'on attelle tes chevaux ! Prends tout ce qu'il te faut : femmes, guerriers, armes, viandes, céréales et miel. Fouette la vaste savane et l'insondable forêt. Toi, Allako, avec ta taille de Pygmée, tu es le plus rapide de tous. Je te charge de venir m'avertir dès que vous aurez trouvé ce que moi, Ndindi, je réclame.

Il était aussi rapide que la lumière, ton bon diable d'Allako. Chaque semaine, il revenait d'une lointaine contrée : « Le roi des Mossis est plus fort que toi. » Et Ndindi allait trancher la tête du roi mossi. « Le roi des Éwés te dépasse en taille, en harem et en intrépidité. » Et Ndindi allait castrer le roi et les généraux éwés...

Si le griot était revenu avouer son impuissance et convaincre Ndindi de se sacrer empereur, j'aurais compris. Mais après ce que lui avait dit le roi, il avait peur. Il explora donc d'autres royaumes, d'autres cieux où aucun aigle n'osait plus voler ni aucun roi se faire couronner. Las de chercher, il se retira donc dans une forêt et fit sa

dernière prière, se préparant à retourner bredouille devant le courroux de son maître. Au septième jour de la septième semaine du septième mois... (C'était drôle, Escritore, le culte que tu vouais aux nombres. Cela te venait sans doute aussi du grenier des ancêtres, comme ton figa et comme la naïve assurance de ta verve. Tu ne pouvais donc que vénérer le Mercado de Seta Portas et la praça de Quinze Misterios que doivent logiquement hanter les mânes de nos aïeux.) Bref, il finit par trouver un vieillard au pied d'une termitière. Il était si malingre que la cohorte s'arrêta pour le regarder baver et remuer ses petites mâchoires comme s'il grignotait une graine. L'énergie avec laquelle il se leva pour apostropher le griot surprit tout le monde :

– Toi, le griot, donne la cola.

– Je t'en donne, vieillard, parce que j'ai bon cœur. Apprends néanmoins que je suis de la cour de Ndindi-Grand-Orage, le roi des Mahis, l'homme chargé de colère, celui que fuit même la variole. J'aurais pu t'empaler sans déranger pour cela les ailes d'une libellule.

– Donne le tapioca.

– Prends le tapioca, puisque tu as faim.

– Tu as des soucis, griot. Je le vois comme je vois sur cet arbre les fruits jaunes du néré.

– Je ne connais pas ton âge, vieillard indiscret, ni ton but, ni ta tribu. Mais, comme je suis poli, je vais tout te raconter.

Le vieillard l'écouta et dit :

– Tu n'as rien omis de ce que je savais déjà. As-tu cent cauris ?

– Pourquoi te donnerais-je cent précieux cauris ? Que

me proposes-tu en échange ? Ton écuelle vide ou la grappe de mouches blanches qui dévorent tes plaies ?

– Emmène-moi voir ton roi. Je vais lui montrer, moi, ce qui est plus fort que lui.

Le griot donna deux fois plus de cauris que ce qu'avait demandé le vieillard et il présenta celui-ci à la cour. Ndindi fit s'envoler les moineaux d'un grand éclat de rire :

– Ce tas de vieux os prétend me montrer plus fort que moi ? Je pressens, griot, que tu n'as plus longue vie... Eh bien qu'il me le montre tout de suite, sinon je le donne aux charognards.

– Le baobab, mon seigneur, voilà ce qui est plus fort que toi et moi : il peut te briser le poignet sans répondre à tes coups.

– Ha ! Ha ! Un épouvantail mal feuillu serait donc plus fort que moi ! Qu'on fasse venir les Touaregs, les Éwés, les Agnis, les Fulanis, les Ibos, les Haoussas, les Gégés, les Yorubas... Que le monde entier vienne voir ce que nous autres Mahis sommes capables de faire.

On choisit le plus terrifiant des baobabs. Chaque tribu délégua cent dignitaires pour se faire représenter. Le jour dit, Ndindi sélectionna ses meilleurs guerriers et harangua la foule :

– Écoutez-moi, tribus étrangères. J'ai brûlé vos cases, mis aux fers vos soldats et vos sorciers, défloré vos vierges et orné mes murs de la tête de vos rois. Cela ne me suffit pas. Je vais vous montrer quelque chose que vous n'avez jamais vu. Que dix bûcherons s'avancent, munis de leurs meilleures haches. Je veux qu'ils abattent ce baobab. Quand il commencera à vaciller, je me place-

FIGA

rai dessus, accompagné de mes hommes, et nous le tiendrons de nos mains. D'un seul mouvement, nous le remettrons sur sa souche comme il est maintenant. Il est entendu que, si je vous ai menti, vous me vendrez aux Transparents. Si vous hésitez à le faire, je brûlerais tout ce qui vit sur terre.

L'arbre s'écroula et l'on compta les cadavres par centaines. Ndindi en réchappa avec moult fractures et contusions :

– Qu'on m'enchaîne sur-le-champ et qu'on m'emmène à la côte !

Le griot fit une courbette et tenta de le raisonner :

– Ce n'est rien, Ndindi. Relève-toi, Grand-Ouragan, règne encore sur nous pour foutre la trouille aux Gégés et aux Ibos.

– Après ce qui s'est passé, je ne veux plus que ces margouillats jettent un œil sur moi. J'en mourrais de honte.

– Mets ton accoutrement de guerre et tu les verras détalé.

– Qu'on m'enchaîne, je dis. Qu'on me traîne au fort d'Ouidah comme n'importe quelle créature prise dans la brousse !

Là-bas, un bateau était prêt à appareiller pour les côtes du Brésil. Avant d'être embarqué, Ndindi s'adressa au géolier :

– Moi, roi des Mahis, fils de roi, esclave volontaire, je veux qu'on m'enchaîne deux fois plus que les autres. Que, sur chacune de mes épaules, soit marquée au fer rouge l'image de mon figa. Et je dis bien, pour que personne ne se trompe : fer rouge et grandeur nature. Je veux qu'il en soit ainsi pour tous les mâles issus de mon

sperme et ceux issus du leur, et ainsi de suite jusqu'au déclin du monde.

J'en étais resté à cette histoire d'idiot jusqu'au jour où, à la crique de Boca do Rio, je m'étais baigné avec Tigrado. Ce jour-là, en quittant la plage, j'avais commencé à te prendre au sérieux. Je m'étais dit que cela valait peut-être le coup d'en savoir plus : après tout, tu me l'avais promis, ce million de cruzeiros... Je connaissais Tigrado depuis que nous jouions ensemble à imiter les trains dans les arrière-cours, mais c'était la première fois que je me baignais avec lui. Je lui dis :

– Tigrado, pourquoi tu n'enlèves pas ton tricot de corps avant de plonger ?

– C'est plein de sangsues et de merdes de mômes par ici. On plonge aussi bien avec un truc pareil sur le dos.

Nous avions nagé deux bonnes heures avant d'entamer notre provision d'acaraje. Puis les coups de sifflet, la bousculade, les cris, et le commissaire Bidica était là avec sa horde de flics. Ils couchèrent Tigrado sur le sol et lui passèrent les menottes. Ils enlevèrent son tricot pour arracher le porte-monnaie qui lui ceinturait le torse. Je compris alors qui avait fait le coup des dollars subtilisés dans le hall de l'Elevador de Lacerda à un groupe de Hollandais. Le commissaire Bidica me gifla plusieurs fois et dit :

– Tu as de la chance. Notre informateur est formel, cette fois tu n'y es pour rien. Mais je t'ai à l'œil pour la prochaine fois. Maintenant, fous le camp, sinon je t'embarque.

Je l'entendais me répéter « fous le camp ! fous le

camp! » en agitant son arme sous mon nez, mais je ne pouvais lui obéir. Mon attention était fixée sur Tigrado que les flics pinçaient, piétinaient sur le sable. Il avait du sang dans la bouche et son corps était tuméfié. Il s'agitait comme une truite pour tenter de se dégager :

– Rendez-moi mon argent! J'ai vendu un lot de berimbaus, demandez à n'importe qui sur le terreiro de Jesus.

– Aucune chance, nous en venons, du terreiro de Jesus... avec ton mignon petit frangin qui a déjà tout avoué.

– Alors mettez-m'en pour cinq ans si vous voulez, je vous ferai la peau dès que je serai sorti du trou.

Le commissaire Bidica tourna la tête vers moi :

– Je te donne une seconde pour déguerpir.

Je regardai la mer puis le dos rougi de Tigrado. J'y vis les deux figas inscrits sur les deux épaules comme des lamelles de cuivre.

Je ne te l'avais pas dit tout de suite, Escritore. Je ne voulais pas t'exciter pour rien. Je devais trouver davantage avant de te mettre au courant. Et puis j'étais troublé. Moi aussi, je voulais maintenant comprendre ce que signifiaient ces vieux mots, cette ferveur inimitable, cet abandon de soi, ces objets hétéroclites, toute cette atmosphère dans laquelle j'avais toujours baigné et que tu me présentais comme une chose nouvelle. Attention, ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Ton histoire ne m'a jamais plu, pas plus hier qu'en ce moment où je te parle. Tu m'auras étonné, séduit et transformé, ça oui, mais, au risque de te faire de la peine dans ton royaume des ombres, je n'ai pas aimé ta manie de tout penser, répertorier, exposer point par point comme un plan de bour-

gade qu'il suffirait de suivre. Es-tu vraiment sûr de n'avoir rien oublié dans ce fouillis de souvenirs que tu égrenais d'une voix qui ignorait le doute? Les cadavres jetés par-dessus bord, les ethnies englouties... crois-tu que cela puisse s'écrire et s'enseigner? Moi, je me suis forgé mon opinion sur un bout de trottoir, comprends donc que je me méfie par réflexe de la leçon des maîtres.

Seulement, ces deux mains étaient bien là, rougeoyant sur ces épaules grises. Cela m'avait foutu un bon hoquet, moins à cause des âneries légendaires que pour la précision d'orfèvrerie avec laquelle, d'un coup, les éléments se juxtaposaient. J'avais pensé à ce vieux film où deux chiens d'aventure coupent en deux un billet de banque dont chacun garde une moitié. Des années plus tard, ils se rencontrent, courbés et à demi aveugles. Ils doivent recoller le billet pour se reconnaître... Des deux bords de l'Océan, les négriers n'avaient rien pu contre la mémoire des choses. Car les choses, Escritore, en savent plus que les hommes. En regardant ces tatouages, j'étais comme un menuisier ébahi de retrouver une pièce rare qu'il aurait perdue depuis longtemps, le tenon à São Felix et la mortaise à l'autre bout des poêles, émerveillé du beau « clic » que cela faisait quand il prenait la peine de les emboîter. J'avais failli m'agenouiller pour demander à Tigrado : « Es-tu sûr de l'authenticité de ces tatouages? Ne les aurais-tu pas dessinés au feutre pour me faire saliver, ayant entendu raconter la drôle d'histoire de Ndindi? » Mais, à vue d'œil, cela n'avait pas l'air d'une blague, les entailles étaient profondes, je notais les petites plages de cicatrices sur les rebords, si peu de temps que m'aura laissé Bidica.

J'étais si bouleversé que je me surpris à prier pour Tigrado. Combien don Gonçalves, le démoniaque procureur, allait-il demander cette fois-ci : un, trois, six mois ? Avec lui, les peines étaient courtes mais irréfutables. Il suffisait qu'il prononce un chiffre, le juge s'y conformait sans rougir. « Un mois pour te gratter les fesses ! » avait-il dit en suffoquant de colère la dernière fois que nous nous étions vus. Je souhaitais la même chose à Tigrado, un mois, pas plus, qu'il sorte vite et que je me renseigne davantage. Tu vois, je commençais à faire miennes tes obsessions généalogiques. Les figas, les chaînes, les dieux-rois et les hymnes se sont mis à m'encombrer l'esprit. Je n'avais pas non plus oublié le million de cruzeiros que tu me promettais en échange de mes investigations.

Le procureur demanda deux mois fermes malgré les nombreux doutes dont l'avocat avait fait état, et je dus retenir mon impatience. Une question me torturait : les portaient-ils tous – je veux dire : les trois frères Baeta –, les marques de leurs ancêtres ?

Por do Sol, le cadet, était à l'ombre avec son illustre aîné. Il ne me restait qu'à tourner autour de Voltmetro, le benjamin qui gardait leur stand de hamacs et de berimbaus au terreiro de Jesus en attendant la sortie de ses frères. Je lui proposai de surveiller les berimbaus empilés près du square pendant qu'il vendrait les hamacs suspendus devant la tente de toile.

– Pourquoi pas ? dit-il. Mais, si tu me piques un demi-cruzeiro, j'irai t'étripier derrière le fort de Montserrat.

Je savais qu'il ne plaisantait pas. Le matin, pendant que tu roupillais, je m'emmerdais donc à surveiller les

berimbaus, et les hamacs entre midi et deux pour que Voltmetro puisse aller manger. Un jour, je tentai ma chance :

– Si on allait se baigner, le dimanche qui vient ?

Il était en train de découper une lanière de cuir en rondelles pour rafistoler sa chaussure. Il s'arrêta, posa doucement son couteau, comme s'il jouait une scène au ralenti :

– Toi, je ne t'aime pas beaucoup. Mes frères, peut-être, mais moi, je ne peux pas te voir. N'y compte surtout pas.

J'usai de mille autres subterfuges, sans succès. La chance me sourit enfin d'une façon tout à fait inattendue. Nous étions sous les flamboyants du terreiro de Jesus. Il faisait excessivement chaud. J'avais noué ma chemise autour de mon cou, il avait gardé la sienne. Nous parlions de cette fête de Iemanjá au cours de laquelle était mort Alvo-la-fripouille (celui qui violait les mémés et les mômes), étranglé, ou écrasé par la foule, on n'en saura jamais rien.

– Je ne vois pas très bien qui est cet Alvo dont tu me parles, disait-il négligemment.

C'est alors qu'une grosse chiure d'effraie tomba sur sa chemise. Je me levai promptement et lui tendis la mienne :

– Ça ne me gêne pas de rester torse nu, prends-la.

Il me regarda un moment de son œil bovin en mâchant consciencieusement sa boule de chewing-gum :

– Tu es sûr ? Bon, je te la rapporterai quand j'aurai lavé la mienne.

Il s'était dirigé vers l'étal pour se cacher derrière le rideau de hamacs. Ceux-ci étaient cependant assez dis-

jointes pour que je le voie. Cela dura à peine une fraction de seconde mais mes yeux avaient fonctionné à la manière d'un Polaroid. Il portait les mêmes marques que son frère, un peu plus fignoles, mais reflétant, comme chez l'autre Baeta, la même lueur d'un cuivre que l'on aurait savamment laminé.

Cela aussi, je m'étais bien gardé de te le dire. Ne vois pas là une finasserie d'aigrefin mais l'usage d'un procédé de flic : discrétion fébrile, prudence et tact. Oui, Escritore, je m'étais complètement piqué à ton jeu. On se retrouvait chez Preto Velho. Tu n'étais pas encore assis que ton « Et alors ? » noyait le crissement de la chaise.

- Et alors, un peu de patience. On finira par y arriver, tu verras.

Pour marquer ta déception, tu tardais à commander ma bière ou mon carne de sol. Tu me réprimandais comme si tu savais que je te cachais quelque chose. Je te faisais patienter par esprit de vengeance : de mon côté, j'aurais bien aimé en savoir un peu plus à ton sujet. Certes, tu avais fini par admettre que tu étais écrivain parce que je t'avais forcé la main. Il est vrai que tu ne voyais ta propre personne que comme un maillon d'une longue chaîne généalogique. A t'entendre, tu n'étais pas un être de chair et de frissons, mais quelque principe sorti de l'Esclavage, de lointaines guerres perdues et de ce village au nom imprononçable qui, selon toi, coiffe sur le poteau l'Éden et le Rédempteur au rayon des grands prodiges. Une seule fois, je t'avais entendu parler de toi. Tu fanfaronnais au Banzo. Tu avais vidé une demi-bouteille de Natu Nobilis. Tu étais assis dans le rocking-chair au dossier à franges et tu regardais niaise-

ment les mannequins de cire et les couples enlacés. Tu avais demandé à la Reinha :

- Tout est africain ?

- On a fait exprès, jusqu'au choix de la musique.

- Même les modèles ?

- Gerová trouve ses modèles au Ghana ou en Sierra Leone. Elle les confectionne pour ses expositions et moi j'en mets quelques-uns ici pour le décor.

- Et si je voulais de la musique brésilienne ?

- On a fait le pari, pour s'amuser : rien que du zoulou, du xhosa, du yoruba... Au fait, es-tu xhosa ou yoruba ?

- Il est de la tribu de ceux que l'arbre a avachis, dis-je pour t'emmerder un peu.

- Que fais-tu dans la vie ? reprit la Reinha.

- Écrivain.

- Ah ! Escritore ! Maravilhoso, meu irmão ! Qu'as-tu écrit ?

- Rien pour l'instant. Je ne suis pas encore écrivain. Je suis ici pour le devenir.

- Tu as déjà le sujet ?

- Toi, la Reinha, toi, moi, la débine de l'Afrique, le tourment du Reconcavo, les reflets de la mer qui nous fascinent et nous épuisent d'écueil en écueil.

- Faudra que je le lise. Tu parleras de Bonfim, du Relampago, des Indiens ?

- Mon intention est de piocher dans les rebuts. Rendez-vous compte : quelque part, dans une rue, sous un porche de cette ville, se trouvent des gens de ma famille, même case, même legs, qui ne me connaissent pas, que je ne connais pas, sinon par la bonté d'une légende. Je suis venu les retrouver, eux et tout ce qui les inspire.

Je suis venu animé d'une vocation : emboîter le pas aux anciens, rafistoler la mémoire. Je vais faire œuvre de moissonneur : ramasser les éclats, les bouts de ficelles, les bricoler et imbriquer le tout. Je veux rabibocher le présent et l'autrefois, amadouer la mer. Ma personne et mon livre conçus le même jour viennent se révéler ici en achevant le voyage. Voici ce que me dit mon cœur : reprendre l'aventure, la secouer comme une peau, recueillir sur la même ligne la poussière et l'or, le récit et la légende. L'ironie, avec l'Histoire, c'est qu'on a tendance à la circonscrire, elle qui se déroule comme les maillons de la chaîne qui ligote l'arpenteur. Je crois aux aléas, à l'âpre filiation des êtres, celle qui vient du martyr, du dédain ou de l'infortune. L'Indien, nous ne l'avons pas choisi, il est arrivé dans nos pénates comme un frère utérin, envié et prématuré. Il en est de même pour le juif, le mendiant et le coolie d'Inde. Retiens bien ceci, la *Reinha* : je parlerai de ta beauté abîmée par la frayeur, du dépit de Xango pris dans ses propres foudres, de Zumbi dos Palmeiros, de la beauté du Caboclo, de votre ivresse à tous, enfants de Tiradentes...

Tu avais dû délirer une demi-heure ou davantage mais nous ne t'écoutions plus, la *Reinha* aussi bien que moi. Nous nous contentions de te regarder lever ton index comme une baguette pour nous montrer les mots que tu prononçais. La *Reinha* surtout t'enveloppait d'une tendresse qu'elle essayait de dissimuler en tirant nerveusement sur le bout de son mégot. Je voyais naître sur ses joues grasses, sous ses gros yeux de reptile, sur sa bouche ouverte et son bridge grossier un soupçon de grâce qui ressemblait à l'amour. Elle avait d'ailleurs fait

ce qu'elle n'avait jamais fait pour personne : elle avait hélé le garçon pour qu'il te resserve à boire en criant : « A mon compte ! » pour que tout le monde l'entende. Puis elle s'était approchée de toi :

– Qu'est-ce que c'est ? avait demandé, confiante, assouvie, ta presque légitime. Fais voir. Un calepin ?

– J'y note ce qui me passe par la tête.

– Tu as commencé ton livre ?

– Oh ! non, ma *senhora*, l'aventure n'est pas terminée. Je dois encore retrouver mes cousins, goûter vos fruits et vos races avant de risquer une ligne... D'un autre côté, je vis tellement ce livre qu'il me semble l'avoir déjà écrit.

Elle se collait à toi, te regardait d'un œil nouveau, comme si elle venait de te découvrir. Je me disais qu'elle avait raison de t'examiner de la sorte. Car tu étais bizarre, mon grand prince du Dahomey, bizarre en long et en large et surtout avec les femmes. Cette façon de te pavaner dès qu'il y en a une dans les parages, de jeter ta réserve par-dessus bord pour te mettre à parler comme une radio, de caresser Milda, de bécoter Fatima, de les chahuter toutes comme si elles étaient tes conjointes... S'agit-il, là encore, d'un trait de caractère propre à nos ancêtres ? Je me souviens de l'Indienne, cette hôtesse de l'air venue de Santarem que tu avais connue au Clube Portugues et qui repartait aussitôt pour Curitiba et Porto Velho. Je vous avais accompagnés au Mercado Modelo, à la churrascaria du Nissei, au night-club du Banzo. J'avais dû me pincer trois fois pour me convaincre que vous veniez à peine de vous rencontrer et que, le lendemain, elle aurait repris les airs sans toi.

– Un beau brin de pacholette!

Tu la regardais de biais et de face, absorbé, puéril, impuissant à exprimer tout ce que tu voulais lui dire. Tu avais appelé au secours Jorge Amado, Mario de Andrade, Tavares Bastos et Castro Alves pour la remercier d'être aussi belle. Et elle était aux anges, elle fermait les yeux, elle tressaillait. Tu lui tenais le menton, appliquais des suçons sur son visage. Elle te souriait d'un sourire dévoué, fragile, un sourire qui, disais-tu, venant d'une Indienne tenait du prodige. Elle avait murmuré :

– On se connaissait déjà, il me semble. Déjà, il y a longtemps...

Tu lui avais fait manger son moqueca de camarões et boire son verre de batida de umbu.

– Plus que se connaître, avais-tu déclamé. Se fondre l'un dans l'autre, avant les croisades, avant la lettre, et il en sera encore ainsi après que tout sera fini : la guerre, la paix et la dernière lueur d'espoir.

– Ce doit être beau, chez vous. Il faudra que j'y aille.

– Juste retour des choses. J'ai mangé le tucupi, à vous de goûter au mil.

– A nous le manioc, à vous l'huile de palme. C'est ce qui a fait le Brésil, avec les mots du Portugal.

– Plutôt réussi, à en croire votre visage! Tupinikin, Tupinamba, Guarani?

– Guarani. Mais, pour vous autres, il n'y a pas de différence. Tout cela parce qu'un mauvais marin se croyait déjà aux Indes!

– Entre nous non plus, il n'y a pas de différence. La furie de la mer est parvenue à nous lier.

– Là réside votre force : vous avez beaucoup d'humour.

Nous n'en avons jamais eu, c'est pourquoi nous sommes morts.

– On m'a expliqué que "Itapõa" signifie "la pierre qui respire". On ne peut trouver humour plus subtil. Vous vivez encore. Vous vivez tellement que même vos pierres respirent!

– Ce n'est plus une vie véritable, c'est la froide ironie de la mort qui veut qu'on batte encore des cils alors que tout est déjà fini. Nous l'avons appris de nos masques qui savent parler aux morts.

– Les nôtres sont ivres, cruels et velléitaires.

– Vous pouvez être en colère, on ne vous a pris que la sueur. Nous, on nous a tout pris, même l'énergie des dieux.

Cela avait continué au Banzo, un dialogue tout en ellipses comme si vous communiquiez en langage codé. Vous avez dansé et beaucoup bu. Puis elle a sorti de son sac un gousset d'herbes, d'écorces et de feuilles. Elle t'en a fait inhaler et sucer, elle t'en a frictionné et vous avez fait l'amour dans le rocking-chair, devant moi, devant Palito, la Rainha, un ou deux couples qui buvaient un dernier verre, sans bruit, sans préliminaires, sans exhibitionnisme. Cela nous semblait si doux, si naturel, si nécessaire que nous vous observions en silence, complices, prêtres paisibles d'une cérémonie qui se déroulait exactement comme elle devait se dérouler.

Le lendemain, en l'accompagnant à l'aéroport, tu n'exprimais ni coquetterie ni plaisir excessif, juste le calme bonheur de humer ses cheveux et de lui tenir la main. Comment s'évapora-t-elle si vite de tes paroles, Escriote, et de tes pensées? De l'instant où s'envola son

avion, tu ne fis plus jamais la moindre allusion à elle... Tu m'auras laissé l'image d'un gros tiroir à personnages. A chaque plan, l'un d'eux apparaît, joue son rôle et s'efface pour laisser la place au suivant. Sont-ils tous comme toi, ceux qui écrivent des livres? Oh! me desculpa, toi, tu n'auras jamais rien écrit. Écrire un livre ou rien du tout, pour toi, cela dépendait peut-être de la position de la grande aiguille à l'horloge de la Piedade. Ta passion, disais-tu, consistait plutôt à le vivre. Pauvre livre! J'aurais à le plaindre si tu comptais lui faire subir le sort que tu avais réservé à Iara, à l'Indienne, à Juliana, à tout ce qui a touché de près ton âme ardente de poète. Je t'avais demandé combien tu espérais gagner avec ce livre. Tu m'avais répondu :

- Je n'écris pas pour de l'argent.
- Pourquoi, alors? Pour la richesse des mots?
- Je ne vais pas manger ce que je chéris le plus. Ce sera un livre de chair et de moelle. Ce sera moi accompli, remembered. Je le vois comme un agneau à immoler en l'honneur des absents. Chez nous, la fête est triste si la tribu n'est pas au complet.

## Chapitre VIII

Janaina, je l'ai vue peu de temps après les premières images de Lourdes, de la chaise de jacaranda, d'Ignacia devenue vieille et impotente, mais bien avant celle de ta propre mort, Africano. Janaina, je suppose qu'elle avait longtemps traîné dans la ville haute avant qu'on ne la remarque au Recanto de Nilza et dans les tripots de la rua Monte de Alverne. Et même ensuite, elle ne fut jamais aux yeux des autres qu'une vague existence tuant le temps à la devanture des magasins de la rua Sete de Setembro ou au village artisanal du Mercado Modelo. Elle mangeait à l'occasion et buvait les bières qu'on pouvait lui offrir. Elle dormait sous les flamboyants de la praça da Sé ou chez des garçons de rencontre que le dernier verre partagé avait rendus coquins et un brin compatissants. Quand les Gringos hantaient encore les rues, elle fréquentait les motels et les palaces et revenait au Recanto de Nilza payer la tournée pour montrer ses dollars.

Il est peu probable que ce fût Manchinha qui la repêra, la première fois qu'elle vint dîner dans son restaurant. Son flair ne va pas jusque-là, Manchinha, tête de

tourterelle, qui ne sait jamais s'il pleut ou non ! On lui dit qu'elle était belle, il la regarda, narine et buste, et finit par s'en convaincre. Il en tomba amoureux et commença à se chagriner quand Palito et Careca la regardèrent d'un œil gourmand. Ah ! la belle mulâtresse qui montrait son corps chocolat devant les édifices de la place ! On parlait d'elle, parfois en chansons, jusqu'aux barzinhos de la ladeira do Carmo.

C'est cependant Manchinha qui fit le premier pas, les autres restant tétanisés par le magnétisme de son corps. Il l'invita à emménager dans son appartement de la rua do Maciel do Baxo. Il lui acheta une malle de vêtements et un écrin de bijoux. Cela fit perdre à la jeune femme ses airs de villageoise, son reste de timidité et, du même coup, ses chaussures basses et sa robe passée de mode. On ne la savait pas aussi affriolante avant qu'elle porte une combinaison sous ses vaporeuses jupes dont les bretelles apportaient à ses épaules nues un surcroît d'érotisme.

– Moi, je chante Janaina, disait maître Careca. Sa peau brille, plus lisse que la fleur de zinnia, son cœur a le goût du suc de maracuja. A présent, je ne veux plus de la chair de maracuja. Je préfère, Janaina, la pulpe madrée de tes lèvres.

– Il faut la délivrer des sales pattes de Manchinha, répondait Palito depuis l'escalier du Banzo. Il ne connaît rien aux femmes, ce têtard-là. Aurais-je dans ma maison le soupir d'une telle déesse, je lui donnerais rien moins que le Mato Grosso. Lui, il l'abandonne dans un coin de sa gargote, près des cageots de guarana, face au cabinet exigü qui sent l'urine et le tartre. Oui, messieurs, c'est

sur un banc zébré de vermoulure, près du perron qui mène à la kitchenette qu'il la fait asseoir, l'élue de nos cœurs ! Et elle n'ose rien dire de la chaleur qui l'étouffe, à cause de sa naturelle réserve. Manchinha ne s'en rend même pas compte. Sa seule préoccupation ? Découper la viande, puer l'oignon et les tripes de poisson. A quoi sert-il qu'elle se parfume au benjoin ? Il se borne à la surveiller du coin de l'œil, trempant sa main dans l'huile ou faisant le gendarme à la porte, avec son gros bidon, son tablier sale et son crayon à bille perché sur l'oreille. Il croit que tout ce qui se rapporte à elle lui appartient à lui, sous bénéfice d'inventaire, au même titre que sa flûte, sa choquebore de collection et sa cantine à six couverts où se succèdent les charpentiers, les dealers et les putes de la rua do Maciel do Baxo. Manchinha-labécasse ne laisse pas la superbe Janaina moisir dans ta vieille gargote, place-la dans un coin de ton cœur, ou bien dans ton plumard s'il est vrai qu'il te reste de la vigueur au membre !

Par la faute de ce malheureux individu qui l'a enlevée à Manchinha, Janaina ne sort plus. Mais on la retrouve tout entière dans l'atelier de Careca où elle est devenue une sirène dans un vase de porcelaine à pied de canard et anse de serpente. Le bec verseur se présente sous la forme d'une tête de roucasse auréolée de feuilles d'églantine. Le rapin s'est appliqué à reproduire fidèlement le teint rougeoyant, le nez drôle, légèrement busqué, les lèvres et les yeux dans une noria de motifs mauves et jaunes. Le support en est un disque soixante-dix-huit tours des années cinquante recouvert d'une toile. C'est là que ses amoureux viennent la voir, au milieu des tableau-

tins d'orixas et de paysages du Sertão, depuis que son inconstance – certains diront sa déveine – l'a conduite à la demeure de Mãe Grande. Seule la jettatura pouvait amener une jeunesse dans cette pièce étouffante, meublée d'une vieille bergère et d'un réchaud, coupée en deux par une cloison de nattes, où la faible lumière permet tout juste d'apercevoir le lit de sangles et la corbeille de nippes surmontée d'un matelas de mousse. Dans une coupe de porcelaine, un cierge brûle à toute heure du jour. Sur le mur, un portrait de Xango avec sa hache à double tête, une série de croix papales à droite; au-dessus de la porte, une imitation du Christ ainsi légendée: « Eu sou o caminho a verdad et a vida... » Quand on voit Janaina effondrée sur la bergère, on se dit que la cachaça n'a pas eu raison du génie de Careca. Il a fidèlement reproduit la bouche pulpeuse et vorace, un brin huileuse, enflée et rose comme la chair de mangaba. Il a saisi les yeux en forme de perles fuselées, avec la tache des iris et la splendeur du blanc sous lequel semble couvrir un feu perpétuel; les cheveux noirs, patiemment défrisés, minutieusement enfilés dans un réseau d'ambre, de perles et de cylindres de jonc. Rien à redire quant à la fraîcheur du visage, la ligne noble des tempes, la poitrine en éveil, la courbe des épaules. Il croit à son œuvre, il en est déjà jaloux, peut-être s'inquiète-t-il déjà de ce que pourrait lui faire subir ce malheureux individu qui n'a pas son pareil pour exprimer la sauvagerie. Aussi la cache-t-il au sous-sol de son atelier, ne la montre-t-il qu'à Palito quand il vient avec du jujube ou de la bégasse que tous deux dégustent en admirant la fée.

Au dernier coup de pinceau, il avait éprouvé une singu-

lière sensation de bien-être. Il avait fait mieux que de réussir son œuvre: il avait sauvé Janaina du gouffre où sa sottise l'avait plongée... Mais il n'y a pas que les murs qui se dressent au Pelourinho. Il y a aussi tout un entrelacs de fines oreilles qui captent tout, même les ondes qu'émet la pensée. Les amoureux d'esclandres en furent toutefois pour leurs frais quand ils informèrent le premier concerné:

– Pour l'instant, leur dit celui-ci, j'ai autre chose à faire: gagner des sous pour soigner Mãe Grande. On verra après si je dois plaindre Careca de sa légitime jalousie ou si je dois l'empaler à la flèche de l'église.

Il courait aussi un autre bruit à propos de Janaina que personne n'avait osé raconter à son homme: Janaina serait cette fillette de Ferra de Santana qui avait défrayé la chronique, une décennie plus tôt, celle-là même qui avait tué un retraité en l'étranglant. *A Tarde* avait relaté l'affaire sur plusieurs colonnes:

– Quel âge as-tu donc? avait demandé le juge.

– Ma mère dit dix ans, mais elle n'est pas sûre non plus. Chez nous, on n'a jamais grand-chose, pas même un état civil.

– Mettons dix ans. Tu as bien du bagou pour une fillette de dix ans.

– Du quoi?

– Aucune importance. Dis-moi, avais-tu jamais vu un mort avant de faire ce que tu as fait?

– Un truand, mais on l'avait recouvert d'une bâche.

– Qu'est-ce qui t'a poussée à tuer?

– Rien ni personne. Je l'ai tué sans qu'on me pousse. D'ailleurs, ce n'est pas vrai, je n'ai jamais tué personne.

- Qui donc, alors ?
  - Je ne sais pas.
  - Comment as-tu su qu'il y avait de l'or dans le coffre à médailles ?
  - Il s'en vantait devant tout le monde. Il disait : "Personne n'en aura un milligramme, bande de tire-au-flanc. Je donnerai tout à l'armée, rien que pour vous emmerder."
  - Comment es-tu entrée ?
  - Il m'a ouvert lui-même. Je venais une fois par semaine lustrer ses brodequins. Ce soir-là, je lui ai dit au revoir, j'ai claqué la porte comme si je partais et je me suis cachée dans la penderie de l'alcôve.
  - Montre-moi tes mains. Petites comme je les vois, elles auraient quand même tué un ancien officier ?
  - Je ne sais pas. D'ailleurs, je ne l'ai pas tué. Il dormait. Je lui ai dit qu'il dormait pour de vrai et que tout cela n'était qu'un rêve. Alors, j'ai appuyé de mes deux mains sur sa gorge. Il était vieux, vous savez.
  - Qu'aurais-tu fait de cet or ?
  - J'aurais acheté un beau patin à roulettes et une trousse pour maman.
  - On dit que tu avais un mouchoir blanc pour te serrer la tête, que tu avais l'air...
  - Je ne sais pas. Je n'ai jamais tué personne.
- Un véritable feuilleton qui avait damé le pion aux novelas dans les favelas comme dans les beaux quartiers. *A Tarde* avait titré : « Mort pour un patin à roulettes » ; *Jornal do Brasil* : « Satan en socquettes et couettes. »
- On avait fait le rapprochement plus tard. Elle aussi s'appelait Janaina, si on se souvenait bien, on le prouve-

rait facilement sitôt que quelqu'un aurait retrouvé les journaux de l'époque. On se souvenait qu'il y avait sa photo. On remarquait que la Janaina d'aujourd'hui n'avait jamais voulu dire son patronyme... Ceci expliquerait cela, cette incompréhensible raison qui l'avait poussée à quitter Manchinha pour le mouroir de Mãe Grande : la force du repentir et de l'expiation ? Il serait alors aisé de retracer son chemin. Après la prison, elle avait erré à la recherche de travail, ou bien elle avait fait semblant. En vérité, sa pauvre âme cherchait avant tout le pardon du bon Dieu, c'était aussi clair que dans un conte... Ils sont aussi laids l'un que l'autre. Du moins Manchinha avait-il de quoi la nourrir.

Comment cela s'était-il passé ? Personne ne doit s'en souvenir. Mais moi, je revois tout sous la lumière d'or, tout sauf l'enfance de Janaina, ses jouets, ses cabrioles, le scénario de son crime. J'ai beau prier Exu, je ne vois que quelques signes, Africano : une râpe à manioc, un catogan de tulle, une maisonnette à persiennes. Je vois de l'eau, une petite rivière ou le busc d'un canal. Il me semble qu'elle mena une vie sans histoire, dans le petit commerce et le culte de la pitié. Chaque fois en effet se détachent du flou une balance Roberval et un bijou fantaisie muni d'une petite croix. Je crois qu'elle fut heureuse, avant la tragédie. Maintenant, elle fuit, elle cherche le repos de l'âme. Seul le poids du remords peut imprimer une telle inconstance dans la tête d'un enfant. Les badauds ont raison : chez Manchinha, elle avait l'assurance de manger et de s'habiller, elle jouissait quoi qu'on dise d'un peu de considération. Il n'empêche que personne n'aurait osé imaginer un tel esclandre.

C'était un mardi, le jour de la Benção, et cela avait été si violent que, le soir, la fête en avait été gâchée. Pourtant, tout avait plutôt bien commencé. Ils étaient venus en bande, Careca, Palito, Passarinho, quelques autres, et puis cet individu. Ils s'étaient assis près de la kitchenette, face à Janaina. Ils avaient commandé de la bière, et rien à manger. Manchinha avait laissé faire, jouant les indifférents devant la porte. Careca avait sorti sa guitare pour chanter son amour. Palito avait dit :

– Janaina, viens donc à côté de nous pendant que ton homme travaille.

– Oui, viens donc. Seule, tu resplendis pour rien. A côté de nous, la force de ta beauté prendra tout son sens.

Et tous lorgnaient vers Manchinha qui prenait des couleurs.

– Hé, Manchinha, ne fais pas cette tête-là ! Ce n'est pas bien grave. On ne lui prend qu'un peu de son odeur. Le reste est pour toi, veinard !

Tout ce petit monde se remit à boire et à chanter en imitant Caetano Veloso. Palito et sa maladresse furent à la source de l'esclandre. Il repoussa soudain son banc, s'avança vers la fille :

– Cette chanson-là, impossible de l'écouter assis !

Tour à tour, ils la firent danser.

– Ho, les gars, on n'est pas en boîte, ici ! Allons, un peu de tenue !

Jusque-là, Manchinha les avait plutôt à la bonne mais la limite fut dépassée, sans doute parce que Careca avait ajouté deux ou trois joints par-dessus l'alcool :

– Manchinha, tu ferais mieux de continuer à récuser les poêles. Regarde un peu le pétard qu'elle dégage. Elle

n'est pas faite pour les types comme toi, cette môme.

– Si c'est comme ça, foutez-moi le camp ! Je ne tiens pas un bordel, moi, je tiens un restaurant !

– Calme-toi, avait dit l'individu. Il va s'excuser et tout continuera comme avant.

– Je ne veux aucune excuse. Je veux que vous foutiez le camp. Et toi, petite pute, à la cuisine !

Une vraie bête que cet individu. Il avait déjà sorti son couteau :

– Ne répète pas ça, Manchinha. Cette fille, tu ne l'as pas eue pour ton gros ventre mais à cause de cette putain de cantine pour quoi tu fais le gros dos.

Manchinha avait pris une chaise et ils avaient roulé vers le perron puis sur la pente qui débouche sur la rua Gregorio de Matos. Ils avaient dû se battre à mains nues ayant perdu leurs armes dans la terrible confusion qui s'ensuivit. Tout le quartier était venu voir mais personne ne s'était décidé à les séparer. Ils s'étaient finalement dégagés tout seuls, assouvis et ébouriffés, proprement ivres de fatigue. Revenu devant son restaurant, Manchinha avait attrapé une poignée de crotte qu'il avait jetée sur Janaina :

– Toi, petite pute ! Toi, la cause de tout cela !

A ce moment précis, Preto Velho s'était détaché de la foule pour imposer sa parole de doyen :

– Puisqu'il en est ainsi, Janaina, choisis toi-même. Lequel de tous ces gueux veux-tu pour compagnon ?

Il avait répété trois fois la question devant la foule captivée par le suspens avant que Janaina ne cesse de pleurer pour ouvrir la bouche :

– Lui, c'est lui que je préfère...

Careca était au bord de la folie :

- Comment peux-tu faire ça ? Choisir le plus bête, le plus moche de nous tous ! Quelle injustice ! Mon Dieu, pour une fois que j'avais ma chance...

Le malheureux individu prit Janaina par la main et ils sautèrent par-dessus le fossé avant d'emprunter le petit chemin.

J'ai toujours eu le don de jalonner les ornières ! Il y eut la tombe de Madalena, la mansarde du couvent et ce trou à rats d'où je voyage dans la destinée des autres pour oublier les punaises et l'ennui. J'ai grandi et mûri dans un bras de tunnel, mais je ne dois pas me plaindre. Le ciel m'a gratifié de cette lumière divine qui vient me dévoiler les mystères des autres à défaut de m'éclairer sur mon propre compte. Chez Ignacia déjà, j'avais senti le destin me narguer, s'enlaidir et s'éloigner. J'étais encore toute petite mais un surplus de lucidité me l'avait révélé. La couleur de l'horizon, le mouvement des feuilles sur les arbres, chaque chose devenait un signe merveilleux et comminatoire, le code d'un message dont j'étais préparée de naissance à comprendre la teneur. Oui, je savais déjà que demain serait d'une autre teinte, peut-être dès la mort de Madalena, bien avant, en tout cas, de crêper le chignon de Lourdes à la fosse du dépotoir... Ignacia n'y était pour rien, la pauvre, elle se serait tuée pour me voir sourire et prendre de la taille. Seulement, jour après jour, je trouvais de moins en moins de plaisir à voir la chapelle et la rocade. Ignacia me gâtait comme si elle voulait me tendre un filtre afin de colorer le dehors mais la joie se hérissait, elle ne trouvait plus le chemin de mon cœur.

Quand le père Caldeira vint me chercher, j'avais déjà le pressentiment que j'allais frôler des grottes, que je me fâcherais avec les anciens repères : les plans des rues, la gueule des familiers, l'ordre implacable des dates. Je suis incapable de dire l'âge que j'ai, même si j'observe la transformation de mes seins. Des petites papules qui me démangeaient quand j'escaladais le rocher aux organes godronnés et flasques qui me battent aujourd'hui le nombril, combien d'années, combien de festins et de deuils se sont-ils écoulés à mon insu ? A l'église São Francisco, Maria m'avait parlé comme on parle à une môme, jusqu'à ce qu'elle succombe dans le lavoir. Chaque fois que je me regardais dans la glace, j'étais différente. (Maria me l'avait répété cent fois mais, à elle, j'aurais tout pardonné.) Je savais que la Benção, c'était le mardi, le nettoyage des calices et des ciboires la dernière quinzaine du mois. A part le marbre de la sacristie, les dorures de la voûte, la barbe du père Caldeira et les barbottes des nonnes, il y avait la corvée du pain : un ersatz d'odyssée, notre safari à nous dans la belle jungle du monde. Nous voyions les marchandes d'acaraje et les flamboyants de la praça da Sé sous la braise de leurs fleurs. J'en éprouvais un sentiment violent d'envie et de peur. Je me disais qu'il fallait que je continue à marcher vers les étals et les magasins, que, là derrière, il y aurait un fleuve, un patio, une plage où l'on m'attendrait avec des jasmins, des empadas au crabe et des nappes de soleil chaud. Mais non, je rangeais les baguettes dans le filet et le pain biscuité dans le cabas en caoutchouc et je suivais Maria quand elle avait récupéré la monnaie.

Un jour, en sortant de la boulangerie, j'entendis quelqu'un crier :

– Leda ! Bon sang, je ne me trompe pas. C'est bien toi, Leda, ma toute petite, depuis le temps qu'on ne s'est pas vues...

J'étais déjà à la hauteur de la petite stèle en forme de croix qui orne la place. Je me retournai et vis une femme en chapeau et robe de taffetas, et qui me souriait. Je reconnus Lourdes et compris du même coup que, moi aussi, j'étais devenue une femme. Elle m'embrassa avec une effusion qui me dérouta. Elle m'accompagna jusqu'à la grille de l'église.

– Leda, ma chérie, dis quelque chose. On ne savait pas que tu habitais encore ici, au couvent de São Francisco... C'est de notre faute, nous aurions dû vérifier... Allons, ne reste pas là sans rien dire. Comment vas-tu ? Oui, ta santé à toi, ma chère petite Leda ?

Je n'avais qu'une envie, crier aux passants et aux marchands d'acaraje : « Elle est folle ! Voyez comme elle m'embrasse ! Regardez donc, elle m'embrasse ! » Elle me prenait par les épaules, me regardait, pleurait contre ma joue. Je ne savais pas du tout quoi faire. Avais-je honte ou bien étais-je devenue complètement indifférente, après tout ce temps ? Je m'étais laissé entraîner jusqu'aux marches de la stèle sans trouver le courage de dire un mot. Je me sentais comme dans un autre monde, féérique, apaisant, chargé de miracles, ne seraient-ce que l'allégresse de la foule, la splendeur du soleil... et Lourdes devant moi, élégante et inconnue : « Oh ! Leda. » Elle ne m'avait toujours pas lâché les épaules, elle pleurait encore contre ma joue quand nous nous assîmes sans nous soucier des passants :

– Oh ! Leda, si maman te voyait ! Il faut que tu viennes chez nous dès que possible. Nous habitons maintenant tout près du largo do Pelourinho... Elle n'est plus aussi solide qu'avant, sa jambe lui joue des tours, mais tu la connais, la mule ! Elle vend toujours ses banana-real malgré toutes mes suggestions... Quant à moi, je travaille dans un hôtel. J'y ai une petite chambre mais je fais comme je veux, j'y dors ou je passe la nuit chez maman, c'est à une minute de marche.

Je l'écoutai pendant plus d'une heure, sans rien dire, saisie par la surprise et la timidité.

– Allez, dis-moi donc quelque chose !

Elle me força à me relever, me secoua gentiment et parvint enfin à me faire dire :

– Oui, vous êtes vraiment belle.

Était-ce bien tout ce qu'elle m'inspirait à ce moment-là, sur les marches de la stèle, dans l'ivresse du soleil qui emportait le décor et les passants ? Nous avions la même taille, comme autrefois. Pourtant, elle semblait plus svelte. Je la trouvais si sûre d'elle et si raffinée avec sa robe, son chapeau, sa peau noire, luisante et soignée.

– Un dimanche, par exemple, mieux vaut un dimanche : nous mangerons une feijoada. Je suppose qu'on ne t'enferme plus dans une chambre comme un bébé. S'il le faut, maman viendra te chercher.

Je la regardais, je pensais à nos jeux par-dessus la rigole et à cette maudite journée à la fosse du dépotoir : « Oui, après tout, je ne suis plus un bébé. » Elle m'embrassa, me dit au revoir, s'éloigna de quelques pas et revint aussitôt vers moi, plus radieuse encore :

– Sais-tu que je me marie avec un Anglais ! Enfin,

disons que je suis fiancée, mais quelque chose de solide. Je savais que je rencontrerais un blond.

Elle me quitta et je restai sur place, médusée, lisant dans la persistance de son parfum la frivolité de nos destins : « Elle l'a eu, son beau blond, et moi je l'aurai mon prince du Dahomey. Je l'aurai ! » Je murmurai le refrain de la chanson et courus jusqu'à la grille.

Le dimanche suivant, Ignacia vint elle-même me chercher. Le père Caldeira la conduisit avec une inhabituelle bienveillance jusqu'au milieu de ma chambre. Ses cheveux avaient blanchi, elle claudiquait, appuyée sur une canne. Mais je la reconnus aisément à sa façon unique d'alterner sans transition le fou rire et la peine :

– Tu es le portrait vivant de... je veux dire...

Elle s'assit tout près de moi, sur le sommier qui avait été celui de Maria. Elle me palpa les joues et me caressa les cheveux, comme autrefois.

– Ne t'inquiète pas. Tout le temps qu'on est restées là-bas, je n'ai pas oublié un seul jour de mettre des fleurs sur la tombe de Madalena. Et, avant de partir, j'ai fait promettre au chapelain d'en déposer tous les dimanches du bon Dieu. Je lui ai dit : "Vous n'aurez qu'à les cueillir dans la haie bordant le ravin. Il n'y a que deux choses qui ne manqueront jamais à la favela de Baixa de Cortume : les fèces de la vieille Aline et les bosquets d'églantines..." Et toi, mon inimitable bijou ?

Lourdes nous attendait devant le petit chemin (si petit que, de la rua Alfredo Brito, personne ne le voit jamais), un tablier autour des hanches :

– Mon petit doigt m'avait dit que Leda serait arrivée.

Viens, tu vas te régaler, j'ai mitonné une feijoada... Viens, entre donc... On n'a pas trouvé plus grand mais nous sommes quand même mieux qu'à la favela. Tu comprends, ici, nous avons la ville alors que, là-bas, à part la rocade et le dép... Oublions ça... Ici, j'ai un vrai travail. Tu as dû apercevoir l'hôtel, à gauche après le petit chemin, le vieux bâtiment avec du faux marbre à l'entrée... C'est là que j'ai rencontré mon Anglais... Mais qu'attends-tu donc pour entrer ?

Je restai avec elles plus tard que prévu, à savourer leurs rires et leurs papotages tels que je les avais connus à Baixa de Cortume.

Le père Caldeira m'attendait au portail de l'église São Francisco. Je l'aperçus depuis la boulangerie du Turc. Je ralentis mon pas et activai mes méninges afin de trouver un argument justifiant mon retard. Il m'accueillit avec son triste sourire, le seul qu'il fût jamais capable de vous offrir même à la veille du carnaval. Au lieu de me réprimander, comme je m'y attendais, il m'ouvrit le portail en disant :

– Cela te fera une famille. Et, puisqu'elles n'habitent pas loin, cela ne sentira pas trop l'aventure.

J'avais l'impression que la proximité de Lourdes le soulageait d'un vieux souci. Et j'en étais vaguement heureuse malgré le dépit qu'il me causait en me traitant, ainsi qu'il l'avait toujours fait, comme une petite gamine. Mais je ne compris le vrai sens de ses paroles que lorsque, mon vertige s'accroissant, il fit venir Gerová...

Lourdes m'aida à emménager. Je brodais ici et j'y dormais, dans ce petit lit de cédrat qu'elle avait déniché à Barroquinha, et je prenais mes repas chez Ignacia.

Celle-ci vendait ses banana-real sur le trottoir de la rua Alfredo Brito. En y ajoutant le travail de Lourdes à l'hôtel et l'argent que me versait Gerová, nous avons constitué un avantageux pécule qui nous permettait de vivre comme des reines, comparé à la dèche de Baixa de Cortume.

Un dimanche, après la rituelle feijoada, Lourdes s'avisa qu'elle ne m'avait toujours pas présenté son fiancé :

– Allons-y tout de suite, c'est le moment ou jamais. Il est rentré hier de son expédition au Mato Grosso. Un vrai courant d'air ! D'une minute à l'autre, il peut aussi bien s'en aller dans le Maranhão ou le Rio Grande de Sul. Viens donc avec moi à l'hôtel.

Dans le hall, elle dit à la réceptionniste :

– Gabriella, peux-tu appeler Robby, qu'il nous rejoigne au Q. G. ?

Nous traversâmes le jardin pour pénétrer dans un petit bâtiment en péril, tout au bord du ravin qui s'ouvre sur le Comercio. Au bout d'un long et sale couloir carrelé, se situait ce que Lourdes appelait « le Q. G. ». Cela sentait le foin de paille et l'eau de Javel. A l'avant des chambres aux portes entrouvertes, une vieille terrasse penchait au-dessus du vide, avec deux tables que Lourdes désigna comme étant « notre bar ».

Robby nous avait retrouvées là autour d'un sirop de grenadine. Il s'était jeté sur Lourdes, l'avait mordillée de la tête aux pieds comme il l'eût fait d'un concombre. Il glissa la tête sous son aisselle, allongea les jambes par-dessus la table, prenant appui des talons sur la balustrade :

– Je ne souffre pas ce genre de breuvage, Lourdes. Va

me chercher une bière, ou un whisky ! Ou bien appelle Monica, ou Elena, ou Aline...

Lourdes se dégagea un moment de son étreinte pour murmurer à mon oreille :

– Cette bête à bon Dieu est née chez les lords mais elle n'y a pas grandi : enfance en Rhodésie, le reste du temps en Oklahoma. Et il s'apprête à retourner au pays natal en compagnie d'une "tigresse du Brésil", ainsi qu'il a la délicatesse de m'appeler !

Robby redressa son buste de gorille et se tourna vers moi :

– Qui est ce bijou ?

Il me tapota la joue, me fit lever :

– Regarde un peu l'effet des Tropiques sur une figure humaine : des cheveux de Teutonne sur une face de Nubienne !

– Ne fais pas attention, me dit Lourdes. Je parie que tous les grands fauves de Rhodésie sont comme lui ! Mais ne reste pas si près de la balustrade, ce bois pourri peut lâcher à tout moment. Il ne resterait plus qu'à te chercher au fond du vieux port.

Mais je préfère oublier ce moment... J'étais avec des inconnus, je tremblais de peur et de perplexité. On était restés là longtemps, à grignoter du siri catado et à ouvrir des bouteilles dans une extraordinaire pagaille... Comme souvent dans ce genre de situation, ma mémoire n'a retenu que les détails les plus insignifiants. Par exemple le ton indéfinissable sur lequel Lourdes m'avait présenté ses copines :

– Monica s'occupe de la lingerie, Aline est aux cuisines, Elena fait les chambres. Moi, je seconde Gabriella

PELOURINHO

à la réception. Ici, c'est notre Q. G. Le dimanche, comme le patron n'est pas là, nous y sommes chez nous...

Et je n'avais rien perçu du danger qui me guettait ce jour-là.

Chapitre IX

J'avais rencontré Palito dans le bus, en revenant de Campo Grande :

- Tu as entendu parler de ce chambard d'hier, au Banzo ?

- Non, dis-je, un rien agacé d'avoir à parler alors qu'il était déjà midi et que je n'avais encore rien trouvé pour la bouillie de Mãe Grande et les herbes de Juvenal.

Cela se passait pendant la semaine de ta subite et mystérieuse escapade dans les îles. J'enrageais que tu ne sois pas là pour me dépanner. Et voilà que ce goujat me gâchait la vie avec sa mauvaise haleine et son penchant à dissenter sur des banalités.

- Mais on ne parle que de ça en ville ! Il y a eu une grande bagarre. Passarinho est à l'hôpital. Ils lui ont ouvert la tête avec des tessons de bouteille. Les frères Baeta ! Ils pensent que c'est lui qui les a vendus.

- Ils sont revenus ?

- Comment voudrais-tu qu'il y ait une telle affaire sans eux ?

Palito avait raison. Les bagarres, les meurtres, les vols avec effraction relèvent de l'ordinaire mais, quand c'est

fort, ambitieux, parfaitement conçu, on reconnaît forcément la marque des frères Baeta... Je plaquai Palito au terminus de la praça da Sé et courus jusqu'à leur étal. Ils étaient bien là tous les trois, assis à même le sol, en train de noircir les résonateurs de leurs berimbaus avec de la fumée de tabac. Tigrado se leva dès qu'il me vit :

– Tu es une crevure. Tu aurais dû rester à mes côtés jusqu'à ce que je me relève. Même les poings liés, je me serais rué sur ce chien de Bidica et, à nous deux, nous les aurions occis, lui et ses flics.

Aux yeux du commun des mortels, je passe pour un caïd, mais eux trois m'ont toujours foutu la trouille. Je sais faire de l'effet quand j'entre dans un bar, en dépit de ma petite taille. J'en impose aux camelots et aux gonzesses. Souvent, on fait appel à moi pour redresser les petites combines quand une bande a des problèmes. Néanmoins, c'est du classique, du laborieux, du déjà-vu, même si je peux me vanter d'avoir ôté la vue à Leda-paupières-de-chouette. Eux n'usent jamais de ruse, de détours, de lamentables jeux de cache-cache. Du génie, de l'audace, voilà ce qui les caractérise. Il y a de l'art dans leur manière de choisir l'objectif, de l'assiéger, de l'investir. Tout se déroule au grand jour, net et sans bavure. Ils ne se contentent pas de tuer un ou deux types, de filer avec le fric, le mobilier et les bijoux, ils en tirent une bonne gerbe de renommée. Leur culot est au-delà des normes et confine à l'insolence, à la romantique insurrection des desperados. De Ndindi-Grand-Orage, ils n'ont pas seulement gardé les deux marques aux épaules mais aussi les couilles, le mauvais sang, l'indubitable malédiction. J'en étais sûr, maintenant : ils étaient bien tes cousins.

Tigrado était donc venu à ma rencontre. Il brillait comme un feu de camp avec ses gros yeux rouges et la réverbération du soleil qui brûlait son front. Je cherchais une excuse à formuler, mais sans donner l'impression que je me dégonflais (avec eux, pas de problème : les impudents, ils leur taillaient le visage ; les poules mouillées, ils les jettent, ligotées à une meule, dans le goulet de la Ribeira).

– Mais non, Tigrado, j'allais...

– Ne me dis pas que tu allais chercher du renfort. Assieds-toi et cesse de faire le mariole.

Il me fit asseoir en me poussant par les épaules entre ses frangins qui enfumaient les berimbaus sans se soucier de ma présence. Il disparut sous l'auvent couvrant les hamacs et en ressortit avec une bouteille de cachaça :

– Comme tu vois, on n'est pas rancuniers. On attendait le quatrième pour ouvrir ça. Une manie de la famille que de partager la boisson et surtout pas les filles. Eh bien, voilà. Le quatrième, c'est toi... Allez, vous autres, trouvez-nous des verres !

Des verres, il en traînait dans le sable, sous un banc défraîchi, près d'un seau en plastique.

– Ah non ! Je ne bois pas de la purée de mouches, moi, jamais ! Débrouillez-vous mais je veux des verres... propres !

Por do Sol et Voltmetro traversèrent l'allée pour aller chercher les précieux objets à la Cantina da Lua. Tigrado sortit sa guitare histoire de nous chatouiller la saudade avec de vieux airs afoje, ceux-là même dont tu disais, Escritore, qu'ils étaient les mieux sauvegardés de tout ce que nous avons ramené d'Afrique, les seuls qui n'eus-

sent rien abandonné aux ténèbres des cales ni au stress de la mémoire : « Toute l'âme yoruba, ses échappées, ses quarts de soupirs, telle qu'elle se manifeste encore à Ife et à Jos quand on enterre les morts ou qu'on marie les initiés. » Tigrado grattait sa guitare tout en me surveillant du coin de l'œil et en secouant la tête pour accompagner les inflexions de sa voix. Quand il eut fini de chanter, il s'adressa à moi d'une voix plutôt douce :

– Les Gringos ne viennent plus.

– Avec cette flambée de choléra qu'on nous refile du Pérou...

– Faisons la guerre au Pérou!... Non, ce n'est pas pour rigoler que je te retiens. On a besoin de toi. Trouve-nous un coup facile, qu'on se refasse un peu. Le commissaire Bidica nous a déplumés et les hamacs, les berimbous, quand les Gringos ne sont pas là... Tu sais bien que lorsque tu sors du mitard personne ne t'attend avec une guirlande en or pour te souhaiter la bienvenue.

– Pas besoin de traduction, Tigrado. On ne se voit pas souvent mais on se connaît comme la mule et le charretier. Même ce que tu tousses, je peux le comprendre.

– On ne voudrait pas te presser mais ce serait bien si tu nous donnais un tuyau, disons... d'ici une semaine? N'est-ce pas, vous autres?

– Nous l'avons remis sur pied après son fameux coup de Pitubá, dit Por do Sol. Le jour même où il a été relâché, nous l'avons mis sur la piste de la lançonete de la rua Castro Gomes. Alors qu'il se dépêche de nous rendre la monnaie de la pièce.

– Une semaine, dit Voltmetro, c'est largement suffisant pour un gars comme toi. Ta calebasse ne manque

pas de jus. Utilise-la tant que tu as la chance de la garder!

– Mardi! rugit Por do Sol. Avant la fête de la Benção.

– Holà! dis-je, tout transpirant, n'en faites pas tant, les gars. Les temps sont durs pour nous tous mais je trouverai toujours un petit filon, pourvu qu'on ne me presse pas trop... Réservez-moi donc un verre, il est bon, votre tord-boyaux. D'Amazonie? Je parie qu'il vient de là-bas, de Belem pour être exact, non?

Ils restaient comme des socles de marbre devant ma pauvre digression. Tigrado ne jouait plus de guitare. Voltmetro taillait des brindilles avec son couteau pour en faire des cure-dents. Por do Sol donnait de petits coups sur la corde d'un berimbau qui traînait devant lui, tout en recrachant les fibres de tabac de sa grossière cigarette. Cela faisait des « ptt! ptt! » qui me tapaient sur les nerfs.

– Rassurez-vous, dis-je. Il n'y a pas de problème. Ou bien, disons... un tout petit problème. J'aimerais d'abord m'entretenir seul à seul avec Tigrado.

– Il n'est pas dans nos mœurs de séparer la famille, tempêta Por do Sol.

– Basta! dit Tigrado. Qu'il nous dise d'abord pourquoi. Je reprenais un peu d'assurance :

– Juste une minute, Tigrado. Juste en face, à la Cantina da Lua. Ce ne sera pas long et je suis sûr qu'on arrivera à s'entendre. Il y a un petit magot à ramasser comme on ramasse les coquillages.

– Mardi au plus tard! rappela Voltmetro.

– Et sans casse, ajouta Por do Sol. On est fatigués, en ce moment.

– Du velours. A condition que je puisse voir Tigrado en tête à tête.

En vérité, je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais lui dire à la Cantina da Lua. Ou plutôt, contraint comme je l'étais par l'urgence, je ne savais trop comment aborder avec Tigrado l'affaire de Ndindi-Grand-Orage et des cicatrices aux épaules... Il commanda une Brahma et moi un double cravo et un œuf de pintade pour me redonner du ventre :

– Tigrado, tu sais ce qu'est un figa ?

– J'en porte un au poignet, si c'est ce qui t'inquiète.

– Tu sais d'où ça vient, ce que ça signifie ?

– Je crois que tu es mal parti si tu m'as fait venir pour ça.

– Écoute, Tigrado, ce n'est pas la première affaire que nous traitons ensemble. Les jeunots, je comprends qu'ils montent sur des braises pour un rien. Mais toi, tu devrais te montrer plus raisonnable. Je te parle de figa parce qu'il y a un petit million de cruzeiros qui se cache là-dessous.

Je le vis se détendre, lever sa chope de bière d'un geste large, mais il ne dit rien. Je commandai un autre œuf de pintade que je salai et mangeai avec une excessive lenteur pour lui signifier que j'étais sûr de mon fait, que je traitais avec lui d'égal à égal et que maintenant, ma foi, la balle était dans son camp.

– Un million, finit-il par grommeler en se massant les doigts. Ça me paraît correct. Le nom du pigeon ?

– J'ai posé la première question, Tigrado.

– Le figa ? Tout le monde en porte un à la cheville ou autour du cou. Tu en as toi-même vendu aux touristes de la Piedade.

– Je ne parle pas de ceux-là. Réfléchis un peu. Ou bien tâte-toi... Non, pas où je pense ! A la hauteur de tes deux épaules...

– Comment le sais-tu ?

Il s'était levé brusquement. J'eus brièvement l'impression qu'il vacillait mais il se reprit vite et s'agrippa au rebord du comptoir en me foudroyant du regard. Cela dura bien deux ou trois minutes. Par prudence, je préférerai reculer :

– Je ne vois là rien de grave, Tigrado. Les gus recouverts de tatouages n'ont jamais manqué...

C'était plat, sans génie mais je n'avais rien trouvé de mieux, ne pensant qu'à une chose : qu'il se rasseye donc, qu'il se rasseye... Ce qu'il finit par faire en repoussant son verre. Puis il s'essuya rageusement le front du revers de la main :

– Ça porte malheur. On ne montre pas ces choses-là au premier venu. Ne prends pas ça pour un simple fétiche mais pour le principe qui nous fait beaux, intrépides, toujours au-dessus des autres. Un vieux secret de famille. Mon père en portait, lui aussi. Il a pris soin de nous en faire tatouer avant de mourir. C'est ainsi que cela se passe, chez nous.

– Por do Sol en porte, lui aussi ?

– Tu l'as déjà vu fuir devant quelqu'un ? Ce truc-là est du tonnerre contre tout ce qui vous enquiquine : le mauvais sort et les conneries des hommes. Je te démolis si tu en parles à qui que ce soit...

Je ne l'écoutais plus. J'écoutais la petite voix qui murmurait au fond de mon cœur : « Parfait ! Mais qu'en pensera ce maniaque d'Escritore ? »

– Démolis-moi si tu veux, Tigrado, mais je dois en parler à une certaine personne... Dis-moi encore : as-tu déjà vu ces tatouages sur le dos de quelqu'un, en dehors de la famille ?

– Jamais. Mon père voulait visiter l'Afrique pour retrouver les siens. Il disait : "Si vous voyez qui que ce soit avec un tel tatouage, n'hésitez pas à le saluer, c'est un membre du clan."

– Je sens que l'Escritore va être content.

– Quoi ?

– Une dernière question : as-tu entendu parler de Ndindi-Grand-Orange ?

– Connais pas ce type-là. Revenons plutôt à ce petit million. Tu connais des figas qui valent autant que ça ?

– Tigrado, c'est extraordinaire. Je connais un de tes cousins. Il est venu d'Afrique rien que pour te voir. Il va te parler du secret du figa et de la tribu des hommes que l'arbre a tués. Et il va te donner un petit million pour sceller les retrouvailles.

– Lui aussi a des marques aux épaules ?

– Il a tout ce qu'il faut pour être ton cousin : les tatouages, l'emportement, la pantalonnade, tout le sang égaré qui vous vient du Dahomey.

– Et il est venu pour me voir ?

– Pour te voir et peut-être aussi pour trouver une belle occasion de se lamenter sur le sort de l'Afrique et peut-être aussi pour en faire un livre, avec lui on ne sait jamais !

– Amène-le-moi. Vu l'état des choses, je ne cracherai pas sur le million mais, de toute façon, je serai heureux de l'embrasser. Mon père serait reparti avec lui pour voir

un peu le relief des origines. Peut-être le ferai-je à sa place... Oui, amène-moi donc mon cousin.

– Il faut d'abord que je lui parle. Je viendrai vous voir demain pour vous dire où j'en suis.

J'avais ensuite foncé chez Preto Velho mais tu n'y étais pas, Escritore, parti subitement pour les îles, toi qui, jusque-là, t'étais méfié des mirages de l'exotisme. J'avais dû attendre le lendemain pour te mettre la main dessus :

– Que me donnes-tu en plus de ce que tu m'as promis si je t'offre un scoop ?

– D'abord le scoop.

– J'ai besoin d'un gage, Escritore, pour mener l'affaire à son terme. Mettons un million pour moi et un autre pour les intermédiaires. Je tiens le bon bout.

– Tu ne m'as jamais laissé le choix.

– J'ai dénoué l'énigme. Il n'est pas facile de trouver trois types portant des figas aux épaules, ici où on n'en met guère qu'aux poignets. Mais quoi ! Il arrive que la chance me sourie, à moi aussi... Ils ne savent rien de ton Ndindi. Cependant, vu leur tête fêlée et leur esbroufe de camionneurs, m'est avis qu'ils sortent de la même lignée que toi !

Les frères Baeta avaient eux-mêmes choisi le lieu du rendez-vous. Ce serait au Recanto de Celia, un fichu bar niché sur les hauteurs de Barroquinha, un établissement où ils avaient maqué, à leurs débuts. Ils pensaient y trouver la discrétion nécessaire à ce genre de transaction. Tigrado était tout excité :

– Mardi à dix-huit heures. Je dis bien : dix-huit heures. Ensuite, on a une affaire à régler avant d'aller danser sur la place pour la Benção.

- Meilleure que celle que je t'offre ?
- Il s'agit de corriger un idiot du Barbalho qui s'est foutu de nous... N'oublie pas : mardi, dix-huit heures. Nous avons hâte de le rencontrer, ce cousin vieux d'un siècle.

Quand je t'avais informé du rendez-vous, tu avais sauté au cou de Preto Velho et tu avais offert la tournée :

- A la fière tribu des Mahis, éternelle et suppliciée !

La Rainha t'attendait au Banzo avec une assiette de siri catado et une bonne bouteille de whisky :

- Alors, Escritore, et ce livre ?
- Tout baigne, la Rainha. J'ai clos le premier chapitre.

α

## Chapitre X

Ignacia fouilla dans la corbeille à nippes, la malle en bois et le bissac où elle rangeait ses aiguilles, ses peignes et ses bracelets en aluminium. Elle fit maintes diableries entre la porte et la vieille bergère, imitant une fée en action avec une drôlerie encore mille fois plus tordante que lorsqu'elle jouait l'artificier pour allumer le feu sous le réchaud brinquebalant, à la favela de Baixa de Cortume. Elle cracha trois fois dans ses mains, se saisit de sa béquille :

- Maintenant, poussez-vous toutes les deux et, surtout, fermez bien les yeux ! Et voilà ce que je peux faire, moi, de toute cette poussière qui nous embête. (Et elle tapait sur l'oreiller en criant des onomatopées.) Ouvrez les yeux maintenant ! Alors, qu'en dites-vous ?

Des centaines de gros billets et un bol de pièces d'argent apparaissaient sous la poussière de l'oreiller. Elle nous embrassa à tour de rôle en frétilant comme une carpe :

- Et si je n'avais pas mis tout ça de côté ? Pour les beaux jours, ceux qui vous réconfortent d'avoir eu la patience de vivre ? Comment donc ! Ignacia, une bêtasse

qui ne pense jamais à l'avenir? Voilà de quoi prouver le contraire!

Tout s'organisa très vite, la cérémonie à la préfecture, le sacrement à l'église Nossa Senhora do Rosário dos Pretos, la foule pépiante, les enfants qui jetaient des confettis, le cortège de voitures louées avec la Chevrolet en tête, celle que conduisait Guilherme. Après l'église, Ignacia était rentrée chez elle pour épargner sa pauvre jambe. Le cortège s'était ébranlé en fanfare et on avait fait le tour de la ville. C'était la première fois que je voyais autant de monde. Je m'étais fait une idée sur ce qu'étaient Bonfim, Itapõa, Ondina, le Clube Espanhol, pour en avoir entendu parler depuis la plus tendre enfance. En grandissant, je m'étais habituée à croire que je connaissais tout cela sans y avoir jamais mis les pieds. Et voilà que cela défilait sous mes yeux, et je me rendais compte que cela n'avait aucun sens, qu'il s'agissait d'un simple décorum qui pourrait toujours s'étendre, blanchir et se contorsionner sans moi, comme ces myriades d'étoiles qu'on observait de la rigole sans éprouver le besoin de les fouler aux pieds.

Il y avait cette bouteille de whisky qu'on se passait d'une voiture à l'autre. Nous étions tous étourdis par les discordances des klaxons, les chants poussés à tue-tête, et moi plus que les autres, à cause de ce whisky infect auquel je n'étais pas habituée et que Robby et les autres me forçaient à avaler. Sous le feu de l'excitation, Lourdes avait tapoté l'épaule de l'homme qui conduisait la Chevrolet :

– Guilherme, prends donc cette rocade et monte là-haut, oui, tout là-haut!

Robby paraissait déconcerté :

– Mais qu'y a-t-il donc là-haut qui puisse bien plaire aux hommes?

La voiture fut laissée au sommet de la rocade. Nous empruntâmes le délicieux chaos de bouts de planches et de pierrailles, de vieux pneus et de grossières racines qui s'organisait en une sorte d'escalier imaginaire permettant d'accéder à la favela. Le chapelain ne nous reconnut pas, même quand nous évoquâmes Ignacia et les funérailles de Madalena auxquelles il avait lui-même officié :

– Je n'ai jamais connu de personnes s'appelant ainsi. Ignacia, ça ne se trouve que dans la Bible... Dites-moi, cette personne qui est morte, quel âge avait-elle?

La vieille Aline nous reconnut, elle, et nous entraîna discrètement à l'écart :

– Il est devenu complètement sonné de la tête. On dit qu'il a une maladie dont le nom est si compliqué à prononcer qu'on ne voit pas comment on pourrait y trouver un remède.

Elle nous mena au bord du ravin pour nous montrer la trace de nos cabanes et l'ancien emplacement du rocher et de la rigole :

– Ils ont rogné toute cette partie-là. Il ne reste plus de la favela que la partie située de l'autre côté de la chapelle, suspendue au-dessus du parc de Narandiba. Ils construisent un building dont le toit devrait être par ici, près de la cabane de Madalena, et les fondations en dessous, en plein dans le marécage. Je dis qu'ils feraient aussi bien de bâtir à la crête d'une vague! Ici, la terre est encore plus mal foutue que les hommes. Tout va s'écrouler s'ils y mettent leur gros machin... Ils ont tout rogné

comme dans une pâte de fromage ! Qu'ils viennent donc y habiter : ils verront bien alors où nous déverserons nos bolées d'excréments !

Lourdes versa une larme. Je l'entraînai vers le dépotoir, laissant les autres, buvant à même la bouteille et pissant à tour de rôle, auprès de la cavité produite par l'arrachage du rocher.

– Tu crois qu'ils vont laisser le cimetière ? demanda-t-elle.

Une telle question ne pouvait venir que de l'âme directe et imprudente de Lourdes. Elle ne m'avait pas effleurée. Je m'arrêtai pour observer le ravin. On pouvait voir l'à-pic qu'ils avaient tracé en forant la rocaïlle et, en bas, dans le marécage, un empilement de poutres et un trio de pelleteuses. L'excavation se situait à moins de cent mètres du carré d'argile où l'on distinguait les croix. Je voyais tout cela mais je refusais de toutes mes forces d'envisager le pire :

– Mais non, petite idiote, ils ne feront jamais ça. Regarde le relief du côté du cimetière, il n'y a même pas la place pour mettre un lit entre la base du ravin et la boucle de la rocade.

– J'aime autant te croire. Mais, avec leur façon de construire, aujourd'hui...

Nous nous échappâmes vers les sentiers, les cailloux, les courettes imprévisibles, comme au temps où maman était vivante, que nous allions au troquet déconsigner des cruches ou chez l'épicière pour acheter un morceau de salsicha. Nous avons repris nos vrais rires de gamines et cette bonne vieille habitude de slalomer d'une cabane à l'autre, renversant au passage des pots hygiéniques et

des marmites de sarapatel. Nous prîmes d'assaut le sommet du dépotoir avec une incroyable canaillerie. Du regard, j'embrassais la chapelle, l'étourdissant imbroglio de baraques haut perchées qui nous avaient donné tant de gaieté et de vertige. Je montrai du doigt le parc de Narandiba, la Rodoviaria, la concrétion de jardinets et de toits descendant en tire-bouchon des morros jusqu'au rivage de la baie. Je ne me rendais pas compte que je filais droit vers le cimetière. J'eus peine à reconnaître la tombe de Madalena. Je désherbai le chiendent et disposai des branchages et des fleurs d'églantine. J'étais restée là à marmotter la chanson quand on vint me dire qu'il était l'heure de partir.

Il y eut ensuite les offrandes à la Casa de Iemanja, la baignade à Itaparica et la virée dans les barzinhos d'Itapõa et de Rio Vermelho. Le soir, on avait dansé au son d'un groupe de samba dans une salle louée à un club de football, près du fort de Barbalho... Et ce fut le grand voyage.

Je n'ai plus revu Lourdes jusqu'à ce qu'elle vienne répandre ici son odeur de jasmin et s'amuser avec ma vieille machine. Je garde le souvenir d'une époque au cours de laquelle les événements se précipitèrent, s'emmêlèrent avec une telle densité que, chaque fois que j'y pense, je vois comme une petite boule solitaire et impénétrable, une sorte de corps mort dans le tissu de ma vie. Il s'en échappe cependant un être avec lequel je n'ai plus grand-chose en commun : qui fut riche, choyé, déterminé, puis brisé, loqueteux et abandonné, et qui vient me narguer sous la lumière d'Exu, celle qui m'illu-

mine quand le vertige me saisit... En premier lieu, je vois un parc, une métairie, un vaste manteau de neige...

Je les vois assis tous deux devant une cheminée, la femme parlant avec de grands gestes et l'homme lui embrassant le ventre, une chope de bière brune à la main :

- Comment veux-tu que je l'appelle? Je ne l'ai pas encore vu!

- Tu es son père, tu dois lui donner un nom.

- On ne sait pas si c'est une fille, un garçon... ou les deux à la fois!

- Tu devrais avoir honte.

- Mais ça peut arriver! La Terre pullule d'animaux hermaphrodites. Pourquoi pas dans cette maison?

La femme se met à rire et tapote la tête de l'homme d'un journal plié en éventail :

- Choisis-en deux : un féminin et un masculin. Ainsi, tu ne seras pas pris au dépourvu.

- Et que ferai-je de l'autre prénom? Tu ne trouves pas qu'il y a déjà assez de vieilleries au grenier?

- Tu connais toutes sortes de pays. Choisis un prénom de ces pays-là.

- On pourrait tous les choisir.

- Je parle sérieusement. Amarildo? Nelson? Nelson, c'est formidable, ça ferait chic, au Brésil!

- C'est donc un garçon? Il te l'a dit? Je ne suis jamais dans la confidence.

- Elvira? Iara ou Diana?

Il fait très froid dehors. On entend des chevaux hennir. La maison est immense, une sorte de manoir avec des tourelles et des colombages.

- On va se coucher?

- C'est l'effet de la grossesse ou du changement de climat? Maintenant, tu te couches presque avant le soleil.

Ils mènent une vie confortable et réglée. Ils en corrigent la monotonie par un surcroît de complicité et d'amour. Leur maison se cache au bout d'une longue allée cavalière dans un bocage de rêve où poussent le ray-grass et la luzerne entouré d'une haie vive d'érables et de châtaigniers. Il leur faut vingt minutes pour atteindre le village en voiture. Il avait mûrement réfléchi à la manière de repousser les mille visages de l'ennui. Il avait dévalisé les magasins de jeux de société. Il avait improvisé une petite salle de gymnastique, installé un juke-box dans le vestibule et un immense piano à queue qui avait réduit de moitié l'espace de la salle de séjour. Pour qu'elle ne soit pas dépaysée, il avait tapissé les murs de portraits d'orixas, de mères de Saint et de babalões :

- Je tiens à ce que tu survives aux embûches de nos bonnes manières. Surtout, reste baroque, exubérante, tropicale! Que l'hiver sache que le Brésil est passé par là!

Il l'y aidait consciencieusement en jouant du conga ou de l'atabaque en pleine nuit, ce qui entraînait le hennissement des poulains et, venant de la nationale qui passait derrière la colline, une sarabande de klaxons hostiles. Au-delà de ces délicates attentions, il se surpassait afin de se comporter tel qu'elle l'aimait, c'est-à-dire avec spontanéité et insouciance, généreux de ses caresses et de ses voluptés. En toutes circonstances, il se trouvait à

portée de voix. Il lui suffisait d'aller au vestibule quand il se démenait avec ses lads écossais, ou sur le balcon quand il triait le houblon dans le hangar de la brasserie. Dès qu'elle l'appelait, il se livrait à une nouvelle fantaisie, jouait tel jour au singe, tel autre au dogue, venait grignoter dans sa main une poignée de chips ou de pop-corn. Le week-end, il l'emmenait sur la côte. Elle brodait de la layette sous la tente pendant qu'il faisait de la plongée sous-marine. Ou bien ils allaient en ville voir un match de rugby et manger une terrine.

Sous la lumière d'Exu, je vois se dérouler la scène comme je voyais autrefois ce court métrage filmé au ralenti sur l'incroyable vie des fazenderos que le père Caldeira nous passait dans la bibliothèque quand il était de bonne humeur. Je vois la femme qui vacille, dans un mouvement lent, pénible, désarticulé. Elle tombe au pied du piano, entraînant avec elle la saucière de porcelaine qu'elle s'apprêtait à ranger. Elle ouvre la bouche mais son cri est étouffé par l'immense dalle du plafond. Elle reste allongée longtemps, à transpirer sous l'effet des contractions. L'homme s'occupe à la jumenterie située à l'autre bout du parc : il remplace les lisses de la clôture. En partant, il a oublié son égoïne. Un lad venu la chercher trouve la femme affalée et court le prévenir :

– Monsieur, je crois que vous feriez bien d'aller voir votre femme.

Il l'a pourtant laissée en pleine forme. Le gynécologue de la ville pensait qu'il restait près d'un mois à attendre avant l'heureuse échéance.

Et voici l'homme à l'hôpital. Il trépigne un quart d'heure durant dans le couloir avant que n'apparaisse une infirmière.

– Alors ?

– Que voulez-vous que je vous dise ? Ce soir, ou demain, ou après-demain... Il ne va quand même pas passer toute sa vie là où il est ! Rentrez chez vous, on vous téléphonera.

Je le vois. Il s'apprête à dîner quand le téléphone sonne.

Le voici de nouveau à l'hôpital. Cette fois-ci, on le fait asseoir sur un banc vissé à la loge de la réception. Une infirmière pousse les battants de la porte, va et vient d'un bout à l'autre du couloir. L'homme se lève précipitamment et court à sa rencontre :

– C'est peut-être moi que vous cherchez ?

– Vous ? Sûrement pas.

– On m'a téléphoné...

– Pour une naissance ? Attendez que je me renseigne...

Elle revient avec une collègue :

– Vous êtes bien sûr que c'est son nom ?... Vous êtes un ami ?

– Je suis son mari. Le père...

– Ah !

Ils passent ensemble la porte à deux battants. La femme occupe la chambre 251. Elle est sous les couvertures, en proie à un violent accès de larmes.

– Mon bébé est mort ! s'écrie l'homme en se tournant vers les infirmières. Voyez ce que vous avez fait, vous avez tué mon bébé !

– Je ne te mérite pas, dit la femme, toujours sous les couvertures.

Les infirmières persuadent l'homme de les suivre jusqu'à la salle des nouveau-nés :

– Regardez-le.

Mais l'homme ne regarde rien, ni les infirmières, ni les couveuses, ni le pauvre plafonnier et son abat-jour encrassé. Il ramène sa main devenue convulsive devant ses yeux, comme ébloui par une trop forte lumière. Il sort sans rien dire et se perd dans la perspective obscure du couloir, courbé, rembruni, anéanti.

Je la vois. L'infirmière est penchée au-dessus de la femme avec un pot de yaourt qu'elle repousse de la main, toujours cachée sous ces couvertures qu'elle semble ne plus vouloir quitter.

– Rassurez-vous, on vous gardera encore une semaine, au cas où il y aurait des complications.

Le jour de sa sortie, un petit paquet l'attend à la réception. Elle le prend, toute tremblante, et se retire dans un coin du jardin pour lire le mot qui l'accompagne : « Voici un billet d'avion et de quoi te payer le train jusqu'à l'aéroport. Tu trouveras aussi tes vêtements, ceux que tu possédais avant notre rencontre. Je garde les autres. Je ne sais pas ce que je vais faire. Cela ne te regarde plus. »

Elle lit le mot les yeux grands ouverts, sans un frisson sur le visage. Elle ne pleure plus. Elle tourne la tête vers les bouleaux décharnés, les restes de neige sale, la lèvre vers le ciel gris, harnaché de brume comme un épouvantail, et qui semble s'abaisser tout exprès pour la flétrir et

l'asphyxier. Puis elle marche, serrant contre elle la couverture que lui a donnée l'infirmière, elle marche jusqu'au portail où, au prix de mille efforts, elle parvient à se faire indiquer par le gardien la direction de la gare...

La suite, je la connais, Africano, pour l'avoir vue maintes et maintes fois sous la lumière d'Exu. Une loque humaine perdue dans les rues de la ville, et cherchant d'un pas hésitant l'exécrable chemin de dalles censé la mener à la gare.

Ce n'est que plus tard, quand elle fut au chaud, quand elle eut replié la couverture et que le train se fut mis en branle que s'ouvrit devant elle toute l'ampleur du gouffre. Tout s'employait à décupler son vertige : sa solitude, la vibration du train, les arbres et les ponts qui défilaient sous son nez collé à la vitre comme une meute de poursuivants.

– Voulez-vous que je vous aide ?

Peut-être n'avait-elle pas vu la dame assise en face d'elle.

– Faites attention, votre couverture est tombée par terre. Ne vous fiez pas à l'odeur d'encaustique, c'est plein de microbes, ces zinzins. Et inutile de vous fatiguer à fouiller dans votre sac : le biberon, vous l'avez mis sur le porte-bagages, là, dans le sac transparent !

C'était maintenant, au cœur de son désarroi, alors que le train s'emballait et que la vie s'éloignait, alors qu'elle entendait la dame comme la radio des voisins, c'était seulement maintenant qu'elle réalisait ce qui s'était passé. Elle examina sans réticence la peau veloutée de l'enfant, essuya la trace de son rot, tenta de sourire à la

dame. Au fond d'elle-même, elle se disait : « Il est bien le fils de son père ! » Elle se souvint du télégramme qui, bon sang, fut la source de toute l'histoire : « Retenu pour affaires. Arrive dès que je peux. Santé ! Felicidade ! Kisses ! » Elle n'avait plus aucun mal à affronter le terrible secret, à en supporter les atroces détails. Rien ne s'y opposait. Cela se passait sous ses yeux épuisés comme une chose extérieure à elle-même, une chose terriblement autonome et concrète qui venait à sa rencontre en dépit du désir et de la volonté.

– Voulez-vous du chocolat ? Vous n'allez pas rester là sans manger du chocolat. Vous avez senti ce froid, dehors ? Il vous faut manger quelque chose, dans l'état où vous êtes. Mais peut-être ne parlez-vous pas anglais ?

Avait-elle souri de nouveau, accepté le chocolat, remercié la dame ou répondu par une mimique ? Elle ne s'en souviendrait pas. En revanche elle se souvenait du télégramme avec précision. Devant un tribunal, elle aurait su dire à la cour la date, l'heure, le temps qu'il faisait ce jour-là. Il lui avait été adressé par l'intermédiaire de l'hôtel. Gabriella en personne était venue le lui apporter chez elle : « Un télégramme ! Tu reçois des télégrammes, toi ? Oh ! c'est bien mauvais signe ! » Mais elle ne voulait plus penser au malheur. Tout n'était désormais plus que fleurs, bijoux et félicité. Son homme ne revenait pas tout de suite ? Tant pis, elle l'attendrait jusqu'au mois suivant... Cependant, une semaine plus tard, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus un sou, à cause des habitudes de reine qu'elle avait prises. L'argent qu'il lui avait laissé avant de prendre l'avion avait fondu sans qu'elle y prête attention dans les magasins de fripes et les palaces des

files. Et il lui fallait attendre sa paie encore deux ou trois semaines. L'idée lui effleura d'abord le cerveau insidieusement mais elle parvint à la repousser en se moquant d'elle-même. Au fur et à mesure que grandissait son embarras, l'idée lui parut de moins en moins ridicule. D'ailleurs, n'avait-elle pas fait maintes fois la même chose pour s'habiller et sortir depuis que la vie consentait à lui sourire ? Bientôt, ce ne fut plus seulement dans sa tête une amusante supposition mais un ordre péremptoire qui commandait sa volonté : vas-y, vas-y donc !

Elle y alla. Par précaution, elle fit croire à son entourage qu'elle se rendait à Pau Miudo pour y faire retoucher une robe. Elle prit le bus, descendit au marché des Sept Portes, revint vers Barroquinha. Elle monta les escaliers de l'impasse, laissa l'atelier de couture, remonta le bas de sa robe pour éviter les flaques d'eau de la cour et actionna le heurtoir d'une porte verte en ogive.

– Entrez sans protocole, dit une voix de l'intérieur, vous voyez que la porte est ouverte.

Elle dégagea le rideau et entra.

– Toi ? Si j'avais pu m'imaginer ! C'est bien toi qui est là ?

– Ne t'en fais pas une médaille de gloire ! Je me marie, tu sais ?

– Si je le sais ! On ne parle que de ça, dans tous les barrios. Tu n'en es que mille fois plus gentille de venir voir ton vieil ami.

Ils n'avaient pas pris la peine d'aller jusqu'au lit. Tout s'était passé sur le sofa. Elle avait relevé sa robe, ramené le slip au niveau des genoux. Après quoi, elle s'était rele-

vée pour empocher les billets. Rien de plus si l'on omet les râles effrénés et le rouleau de Kleenex dont elle savait la présence parmi le bric-à-brac qui traînait sous le lit... Une semaine plus tard, son homme était revenu et ils s'étaient mariés.

« Voilà exactement ce qui s'est passé », pensait-elle en voyant les lugubres banlieues se succéder derrière la vitre, building après building. La dame n'était plus là. A sa place, un trio de militaires chantait des paillardises. Le bruit l'avait sortie de sa semi-hypnose sans pour autant la faire renouer avec la réalité. Elle se leva en titubant pour prendre la couverture et regarda une nouvelle fois la petite chose qui remuait dans le couffin : « Il est bien le fils de son père ! La même tête en pain de sucre. Et il est déjà trop noir pour être le fils de l'autre. »

Elle se souvenait de la façon dont ils s'étaient assis sur la banquette de la Chevrolet quand ils étaient montés à Baixa de Cortume, grisés par le whisky de cette bouteille qui circulait de l'un à l'autre. Ce jour-là, elle avait observé Guilherme assis au volant et elle s'était dit en pouffant : « Quelle tête ! Mon Dieu, quel affreux pain de sucre ! »

## Chapitre XI

S'il fallait choisir parmi les qualités que tu auras déployées sur terre, je dirais : le sang-froid. Tes défauts, impossible de les classer, autant trier le sable du désert. Je dis ton sang froid comme j'aurais pu dire ton élégance, ta vivacité d'esprit ou ton obligeance. Mais je dis ton sang-froid et j'y ajoute ton remarquable bagou, cette manière stupéfiante que tu avais de disposer de tout, jusqu'aux magouilles du temps. Ton erreur fut ton optimisme excessif. Il ne sert à rien de prendre sa vie pour une recette de cuisine avec ce que cela comporte de choix, de cohérence, de programmation. Tu n'étais pas du genre à te dire : « Tiens, peut-être vais-je mourir bientôt ici, au pied du tas d'ordures de la rua do Alvo, une lame de couteau-scie à angle droit dans ma poitrine. » Quel prodige que tu sois mort justement ainsi, comme un chien de montagne surpris par la foudre ! Tu ne pouvais pas le prévoir, n'est-ce pas, sacré songe-creux ! Tu es tombé sans rien soupçonner de ce qui allait t'arriver. Raide mort ! Un vrai crash de jet ! Malgré cette soudaine rupture, aujourd'hui encore on s'évertue à t'évoquer au futur. Bien souvent, en traversant la place, j'entends

dire : « On ne sait pas quel bateau avait pris cet écervelé de Ndindi. Peut-être le *Relampago*. Mais on le saura une fois qu'on aura lu le livre et on saura si le bateau a réellement sombré. » Un livre que tu n'auras même pas écrit, avoue que c'est fort ! Tu voulais que ta vie et ton livre éclosent le même jour. Voilà qui est réussi. Tu n'as jamais été aussi présent que depuis le jour où l'on a vu ton sang jaillir en trombe, dévaler la pente comme une petite cascade et dessiner pour finir un véritable nœud de bouline entre le cinéma porno et le magasin de chaussures. Moi-même, je n'échappe pas à l'hallucination. Ce livre, j'attends aussi de le lire, comme un manuscrit posthume en souffrance chez l'imprimeur.

Voici le point crucial à partir duquel nos vies bifurquent : toi, tu projettes et tu fonces ; moi, je mise sur la défaillance des autres, je vis de leurs erreurs. Vois-tu, Escritore, il sera bientôt minuit. Rosinha va se pointer dans la salle pour que Preto Velho l'aide à terminer la vaisselle et à ranger le gros chaudron de fonte. Elle va, au passage, me donner un coup de louche sur le dos et débiter ses gentilleses : « Quelqu'un t'attend dehors ! Terminé, ce soir ! Ouste, bougre de vaurien, nous commençons à balayer. Comme je te plains ! Tu finiras comme j'ai dit, un têtard dans le fossé du Carmo. » Je me ferai alors plus soûl que je ne le suis en réalité : « Bien sûr, dona Rosinha, juste le temps de finir mon verre, bordel ! » J'attendrai qu'ils disparaissent tous deux dans la cuisine puis je me faufile derrière le comptoir en parlant à voix assez haute pour que les derniers clients encore lucides puissent m'entendre : « Où donc a-t-il bien pu mettre son briquet ?... Ah ! le voilà. » J'allumerai une

cigarette et j'en profiterai pour subtiliser un billet dans le drageoir posé entre la caisse enregistreuse et l'évier. Preto Velho, quoique maître des lieux et du précieux drageoir, est aussi soûl que moi. Il ne se rendra compte de rien. Il croira se souvenir d'avoir donné un billet pour la collecte des Filhos de Gandhi ou à la vieille édentée qu'il baise de temps en temps sur le sommier de l'entrepôt. Cela me permettra de tenir un jour ou deux. Que veux-tu, les Gringos ne viennent plus voir leur bon copain qui a décidément bien changé depuis que tu lui as demandé le chemin de la rua do Alvo. Mon salopard d'Escritore, tes principes m'auront définitivement ramolli. Je ne me sens plus la force de manier un pied-de-biche ou de défier le commissaire Bidica. Ne crie pas victoire trop vite ! Je ne dois cet état qu'à la fatigue, non au bel habit de ta morale. Cela aussi, je l'ai vu dans un film : un vieux cowboy décide de prendre sa retraite parce qu'il s'aperçoit soudain qu'il a peur de se fouler la cheville en sautant par-dessus la balustrade de la banque. A ceci près qu'il l'a déjà, lui, son petit matelas de dollars. Tandis que moi...

Plus la nuit avance et plus je trépigne. Qu'en sera-t-il demain quand ce foutu soleil m'aura rendu ma lucidité. Ce soir, tout bénéfice, j'en ai assez dans la gueule pour m'assoupir sur la bergère sans me laisser troubler par la puanteur de Mãe Grande ou les caprices de Janaina. Mais demain ? J'ai mis toutes mes méninges en branle, Escritore, pour dénouer cette angoisse. S'il s'agissait de faire bâiller un coffre-fort, ce serait bien différent ! Je ne connais que l'illicite, je me sens aussi gauche dans le domaine des bons usages qu'un manchot à bicyclette sur les pentes de Federação.

Puisque tu n'es plus là pour m'accabler, je peux bien l'avouer : j'ai revu le docteur. Ne me juge pas, je n'ai encore rien décidé... Je l'ai trouvé, comme l'autre jour, assis à son bureau, sans l'ombre d'un stéthoscope autour du cou, et voilà qui est inquiétant : as-tu déjà vu, toi, un médecin terrestre sans stéthoscope autour du cou ? Il m'a vu arriver au bout du couloir et, avant même que je ne sois entré, il s'était levé pour ouvrir son armoire. Il maniait la grosse liasse de dollars qu'il avait sortie d'une mallette comme si ç'avaient été des cartes à jouer.

– Vous avez donc changé d'avis ?

– A vrai dire... A vrai dire, je ne suis pas venu pour ça. Je... je veux voir le labo.

Une nouvelle fois, il m'a conduit dans ce dédale de pièces remplies d'ossuaires et puant le moisi et le formol.

– Vous n'auriez pas un petit boulot pour moi ?

Je n'avais prononcé ces mots que pour justifier ma présence : tu ne me vois tout de même pas travailler pour un autre, encore moins pour une espèce de primate jouant aux savants dans des souterrains putrides !

– Si vous préférez cela ! Mais je vous préviens : je paierai en cruzeiros.

– Et il s'agirait de... ?

– Vous feriez tout ce que je n'ai pas le temps de faire moi-même : compter les ossuaires, classer les encyclopédies, nettoyer... Vous avez des diplômes ? Vous vous y connaissez un peu en anatomie ?... Ah ! mon pauvre ami, ce n'est pas l'usine ici, j'ai besoin d'un spécialiste.

J'aurais pu le tuer avec la pelle qui traînait sur le parterre de yuccas, défoncer l'armoire pour empocher les

dollars. Mais je ne fis rien de tel. J'étais là comme un idiot devant le parterre de yuccas quand il remonta les escaliers. J'avais crié, sans savoir pourquoi :

– Docteur !

Il revint sur ses pas et me gratifia de son vilain petit sourire :

– Oui ?

Et voilà que je me mettais à lui parler comme si j'avais écrit le scénario avant de venir :

– Pourriez-vous me dépanner d'un billet de dix mille ?

– Ah ! mon ami, figurez-vous que je ne tiens pas une banque !

– Je... Je sais bien. Mais je...

– Mais je te propose un marché. Je te donne ce billet que tu me demandes. En retour, tu me laisses rendre visite à ta grand-mère. Sans engagement de ta part, juste pour voir.

J'en ai honte, Escritore, mais j'ai bel et bien pris le billet. Il vient la voir demain, ma pauvre Mãe Grande. Il vient la voir demain avec son blouson qui pue la teinture d'iode, ses binocles de demeuré et ses dents verdâtres et tordues qui n'ont jamais subi le passage de la brosse. Oui, Escritore, oui, moi je lui ai permis de venir... Qu'il la voie donc et puis je le foutrai dehors avec mes gants de plomb s'il s'avise de lambiner ! Et on n'en parlera plus. Qu'il aille donc se chercher d'autres malades à empailler avec ses maudits dollars ! Mais il a l'air de tenir à la maladie de Mãe Grande comme à un bon repas : j'ai peur qu'il ne la bouffe pour en savourer la pourriture. Dès qu'on lui en parle, il devient fébrile et vorace. Jamais je ne conclurai avec lui quelque marché

que ce soit bien que, à en juger par sa mine, il parût sûr d'avoir déjà gagné, au moment où je franchissais le portail :

– Mon ami, je suis prêt à y mettre cinquante dollars... par mois ! Et, bien entendu, je prends en charge la nourriture et l'hébergement. Cela vous ferait une sorte de viager...

Avec Janaina, on ouvrirait une lanchonete à Matutu où viendraient manger les ouvriers des chantiers... En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire on obtiendrait ce deux pièces qui fait tant rêver Janaina... Mais tu me connais, Escritore ! Tu ne me vois pas faire une chose pareille : louer le corps de Mãe Grande comme une vulgaire commode !

Mieux vaut me tourner vers le zouave. Si seulement il se trouvait quelqu'un pour me remonter le moral, ce serait du billard. Il suffirait de le faire suivre, de poster quelqu'un devant le Clube Espanhol ; jongler avec les branchages des manguiers, culbuter sur le balcon, pardessus la dénivellation. Les coffres, ça me connaît. Je pourrais emprunter de l'outillage à la bande d'Itapõa, puisque les trois frères Baeta sont de nouveau en prison, et pour cause. Ceux-là, j'aurais dû te confier certaines choses les concernant. On n'en serait pas là aujourd'hui, toi dans les ténèbres d'une tombe et moi au bout du rouleau.

Toi-même, cependant, tu fus bien discret sur ton séjour à l'île d'Itaparica. Je n'ai entendu parler de la belle Américaine qu'après ta mort. Palito l'avait vue flâner au musée archéologique. Elle y avait rendez-vous avec

Por do Sol pour préparer une baignade (elle était pâle comme une caillebotte, elle qui disait s'appeler Sunny !). Là-dessus, tu étais arrivé avec ta gueule de pauvre intrus... J'avais été surpris que tu ailles subitement visiter les îles, sans me prévenir, alors que nous étions ensemble la veille à la Cantina da Lua... Au cours de l'enquête, de nombreux témoins ont affirmé vous avoir vus ensemble admirer les bas-reliefs de l'église São Francisco et le panorama de la baie depuis la terrasse du Mercado Modelo. Ensuite, tu l'avais embrassée devant les matafs du port. On vous avait suivis jusqu'à la pouxada Arco Iris, sur l'île d'Itaparica. On avait tout noté : la couleur de votre cocktail, le numéro de votre chambre, le volume de vos râles. Tout avait été enregistré, classé, transmis. Ne cherche plus à m'accabler, Escritore : tu l'as signé de ta main, ton arrêt de mort.

## Chapitre XII

Guilherme! J'avais dansé avec lui à Engenho Velho de Brotas, à la fête de la São João. Lourdes m'y avait emmenée pour, disait-elle, me « décoincer ». Après ma quasi-réclusion au couvent de São Francisco, elle s'était mise en tête de m'apprendre à danser, à porter une robe, à me coiffer, à séduire les hommes :

- Tu n'es pas une nonne, pardi! Tu n'as été dans leur sinistre couvent que pour survivre, pas pour y prononcer des vœux. Secoue-toi un peu, tu as tant de retard à rattraper. Avec le corps que tu as, tu peux affoler un régiment!

Elle me tenait ces propos aussitôt après m'avoir aidée à emménager ici, dans cette chambre pleine de cafards que je croyais avoir quittée définitivement mais qui me servira de tombeau quand Exu l'aura décidé. Des propos qu'elle n'avait pas besoin de répéter pour rompre la barrière qui retenait mes désirs. Car elle me tentait, la ville, mon cher Africano. Je la sentais tressaillir à un pouce de mes persiennes et, à l'époque, je ne voulais qu'une chose : me laisser gagner par sa volupté, sa magie. Maintenant, tout est fini, elle est redevenue ce qu'elle était

avant que mon corps ne frissonne, que ma vie ne se dérègle pour de bon : grotesque, hors d'atteinte. Je suis bien trop recrue de fatigue pour regretter quoi que ce soit. Ce qui est fait est fait et cela s'est passé si vite que personne n'aurait pu contrarier le cours des choses. C'est ce que j'essaie d'expliquer à Lourdes quand elle vient frôler ma machine avec sa robe de mariée et son gros bouquet de jasmin. Mais elle ne répond plus, Lourdes, elle sourit sans rien dire et tourne dans un ample mouvement de ballerine. Tout aurait été différent si elle s'était préoccupée de me mettre en garde, au lieu de m'emballer et de me pousser vers le feu. On s'accoutume si facilement au chic, au dancing, à la plage ! Elle me refilait spontanément une bonne partie des objets de luxe que Robby achetait pour elle. Quand je les portais, elle s'exclamait :

– Voilà comme tu dois être : élégante et détendue. Ah ! si tu t'étais vue en sortant de chez les nonnes !

Elle parlait là d'une chose que je ne connaissais pas encore vraiment. Mon corps, je le découvris dans ce miroir qu'elle m'offrit afin de me persuader de visu que je n'étais plus la sauvageonne qu'elle avait revue sur les marches de la stèle, praça Anchieta. C'était bien la gueule de Zeze-Facalhão qu'Exu m'avait donnée, sa belle gueule de Caboclo, furieuse et éblouissante et qui pouvait devenir un vrai soleil quand je l'éclairais d'un sourire. Ma race était venue enfin, avec la puberté et l'allongement de mon corps. On ne se moquait plus. On se retournait sur mon passage, charmé et étonné, pour admirer ma peau blanche délicieusement hâlée et mes cheveux en filasse dont une touffe crépue

se rabat aujourd'hui sur mon front en un ironique accroche-cœur.

Exu s'était joué de mon teint mais pas de mes avantages ! Je crois que je fus belle, sauvage peut-être, étrange sans doute, mais belle. Je me demande, aujourd'hui que le temps a tout emporté, qu'il ne me reste plus de moi qu'une espèce d'image froide vers laquelle je me tourne quand je n'ai rien d'autre à faire, je me demande pour quoi ce fut lui, Guilherme, ce carafon au crâne en pain de sucre, qui se régala de cette provision de jeunesse et de fraîcheur, d'émois vierges et extrêmes... Lourdes l'avait d'abord présenté à Robby, sans doute à cause de cette Chevrolet qu'il faudrait louer en vue de leur mariage. Comme j'étais là, il me salua aussi et m'invita à danser. Il fut très entreprenant, sûr de son fait. Et puis Lourdes m'encourageait avec des clins d'œil et Robby, légèrement ivre, me souriait d'un sourire étrange.

– Regarde bien ceci, dit Guilherme en me montrant une liasse de billets quand nous fûmes sortis de son lit. Je t'en donnerai un bon paquet chaque fois que tu viendras me voir.

Je ne peux pas dire à quoi je pensais exactement (la stupidité de la scène ? sa laideur à lui ?) quand je descendis de l'avion et sur toute la longueur de la route qui menait chez Ignacia. J'allais chez elle sans rougir, sans un frisson au cœur, avec la sensation d'être dans un rêve, la conscience si vaporeuse que je marchais sur ma forfaiture comme sur une litière de feuilles.

Je l'avais réveillée. Ignacia glissa peureusement la tête au-dehors en entrebâillant la porte. Et ce fut exactement comme avant : les mêmes embrassades fiévreuses, ses

rires entrecoupés de sanglots... du moins dans les premiers instants. Car ensuite ce fut la chute sur la vieille bergère, les sanglots interminables, une longue suite de balbutiements avant que je ne comprenne :

– Oui, Leda, ma petite Lourdes est morte ! Tu comprends, elle n'a pas pu supporter. Elle a sauté par-dessus la balustrade du Q. G. sitôt que vous êtes partis. Le chagrin, ma petite Leda...

Elle s'aperçut alors que je n'étais pas seule, se précipita sur le couffin qui était resté près de la porte. Un bref sourire sillonna son visage et puis ce fut une moue stupéfaite et drôle comme elle savait la faire quand elle voyait la vieille Aline courir vers le carré de fougères à Baixa de Cortume :

– M'est avis qu'il est bien noir pour être le fils de Robby!... Quel nom lui as-tu donné ?

– Je ne lui en donnerai aucun. Je ne veux pas qu'il soit mon fils.

– Eh bien, qu'il reste avec moi. D'ailleurs, jamais je ne pourrais vivre toute seule.

Le lendemain, j'emménageai de nouveau ici. Gerová n'y trouva rien à redire. Elle se contenta de remarquer que les airs de grande dame ne m'auraient pas convenu longtemps ; que je leur aurais tout juste manqué un peu, surtout à la vieille machine.

Avant, afin d'échapper aux quolibets, j'attendais le crépuscule et je traversais la place pour aller manger une brochette au Kalundu. Jusqu'au jour où ces petits vomis du trou du cul de leur mère m'assaillirent de leurs lance-pierres et de leurs pistolets à eau. Un de ces chiots avait

chargé le sien de liquide de batterie et j'en reçus le jet au fond des yeux. Ainsi Exu, le messenger des dieux, me fit-il changer de monde. Il me fit oublier le soleil pour me placer sous sa lumière à lui. Apprenez, petits garnements que, d'ici, Leda-paupières-de-chouette voit tout, tout, jusqu'à la vie qu'elle-même a vécue, d'ici, de cette chambre où Lourdes revient me voir pour me rappeler nos jeux d'enfance et, peut-être, capter l'odeur de l'homme que je lui ai pris... Ici, sur le vieux petit lit de bois, tout contre la vieille machine, ici, il a commencé par venir me retrouver la nuit, prétextant qu'il voulait veiller, que Lourdes dormait, qu'il n'avait pas sommeil. Il apportait sa bouteille de whisky, me regardait ingénument, parlait pour ne rien dire. Je lui demandais pourquoi il m'apportait des cadeaux à une heure si tardive. « My God ! répondait-il, il faut que je lui en parle... »

Et voilà qu'une nuit ils montèrent tous deux. Lourdes avait l'air d'une momie et lui portait un galurin pour cacher son malaise. D'ailleurs, il n'eut pas grand-chose à dire. Lourdes, malgré son état, se chargea du gros œuvre :

– Je crois que nous nous sommes trompés, Leda. C'est toi qu'il aime. Je n'y peux rien...

– Et si moi...

– Souviens-toi de ce que tu me disais au dépotoir de Baixa de Cortume : "Alors tu prendras le mien. Moi j'en trouverai un autre."

Ce soir-là, Robby n'avait même pas sa bouteille pour se donner du courage. Il bredouilla que tout était de sa faute, et moi... je ne sais plus trop quoi. Nous nous

mariâmes après un an de vie commune dans une suite de l'hôtel.

Elles nous avaient accompagnés à l'aéroport, Ignacia malgré sa béquille. J'avais entraîné Lourdes à part, lui avais dit, confuse :

– Si cela doit nous séparer...

– Non, tout est bien ainsi. J'oublierai vite, dès que vous serez partis.

Quant à Ignacia, sa dernière visite remonte à l'année où l'enfant allait avoir cinq ans :

– Si tu voyais comme il a grandi ! Je lui ai donné le nom de mon grand-père, ça me consolera d'avoir perdu Lourdes. Je lui ai dit que ses parents étaient morts dans l'incendie de ce bateau sur le fleuve Paraguaçu. Tu comprends, il allait m'assommer de questions ! J'ai bien fait, n'est-ce pas, puisque tu ne veux plus le voir ?

Ce sont là les derniers mots qui me restent d'elle. Pourtant, elle avait continué à parler pendant une bonne demi-heure. Mais je ne l'écoutais plus. Je la regardais s'agiter sur le petit lit de bois, souriante et embarrassée, tentant de briser mon silence par de candides digressions sur l'état de sa jambe, l'odeur des bananiers en fleur ou le gazouillement singulier des grives de Baixa de Cortume. A l'époque, les garnements de la place ne m'avaient pas encore crevé les yeux et j'aurais pu l'embrasser sans buter contre ma machine. Je l'aurais vue partir avec un pincement au cœur. Or je ne me souviens pas du moment où elle m'a quittée. Depuis lors, je me suis efforcée maintes fois de battre ma coulpe, d'accabler ma conscience de remords. En vain. Pauvre Ignacia ! Que lui

aurais-je apporté en dehors de mes poux et du halo néfaste de ma mauvaise étoile ? Pas même un brin de compassion. Quand, sous la lumière d'Exu, je la vois remuer dans son lit, elle, son inaltérable sourire et sa jambe saturée de pus, aucun sentiment ne s'empare de mon cœur. Rien : ni peine, ni admiration. Comment le pourrais-je ? Les malheurs lui arrivent comme poussent les fleurs sur les tiges de pissenlit, à un rythme si rapide qu'ils en perdent tout pouvoir d'émotion. Et puis il y a son sourire, ce sourire dont rien n'entame la fraîcheur, chaque jour plus gai, plus juvénile, ce sourire qu'elle ne perd jamais bien longtemps, quoi qu'il advienne : la mort de Madalena, l'épisode tragique de la fosse du dépotoir, la mort de Lourdes...

Annoncer la perte de sa fille comme on signale un incident, sans stress, sans transition, entre un sanglot et un fou rire, seule Ignacia pouvait le faire. Je crus d'abord qu'elle s'était mal réveillée, qu'elle délirait ou me faisait une blague, cette funeste nuit où je revins d'Angleterre. Mais non, elle était bel et bien morte, ma pauvre amie ! Morte pour ainsi dire de n'avoir su oublier nos candides serments de jeunesse. « Alors tu prendras le mien. Moi j'en trouverai un autre », m'avait rappelé Lourdes et, en effet, je lui avais pris son homme, ici, dans cette même chambre qui me servira de tombeau par la volonté d'Exu. Le temps de vider un verre de whisky, Robby l'avait quittée pour tomber dans mes bras. Un changement de cavalière aussi peu dramatique que dans un bal populaire. Apprenant que j'avais volé le fiancé de sa fille, Ignacia était partie dans une colère homérique :

– Voilà qui ne se fait pas, petites idiotes ! Échangez

tout ce que vous voulez, mais jamais un fiancé! Un homme, ce n'est pas de la bourriche, tout de même: quand on a la chance d'en avoir un, on le garde!

Ce qui ne l'avait pas empêchée, le moment venu, de fouiller dans la corbeille à nippes, la malle en bois et le vieux bissac pour rassembler ses économies, ni d'aller crier sa joie au milieu de la cour:

– Écoutez, bonnes gens. Elle va se marier, ma fille. Seulement, je croyais qu'il s'agissait de l'une... eh bien non, il s'agit de l'autre! Pensez donc: la première fois, le fiancé avait mal chaussé ses lunettes!

Je crois n'avoir rien omis, Africano. Aujourd'hui, je peux tout revoir sans trouble, sans une once de regret. Le passé ne représente plus pour moi qu'une fresque exposée au grand jour et qui me surprend comme elle surprendrait des flâneurs. Il y a un paquet de temps que ma vie s'est échappée de moi, de ma pensée, comme des ficelles de ma chair. Et voici l'in vraisemblable écheveau, pareil à une bagatelle ou aux pavés de la place, qui s'anime tout seul derrière mes paupières. Le spectacle est notre seul lien. Une chose en soi qui m'apparaît quand elle le désire. Ainsi faisait le ciel quand il me laissait voir ses collerettes d'étoiles alors que poussait mon corps à Baixa de Cortume...

Avec son flair de fauve, Gerová devait se douter que je n'irais pas bien loin. Qu'elle n'aurait qu'à attendre devant ma chambre pour que je réapparaisse telle que je pourrais lui plaire: défaits et vieillissants. Elle a raison, la garce je n'ai pas d'autre choix que de souscrire à ses volontés. Que suis-je donc d'autre, au fond, que son bien

inaliénable, quelque chose comme une antiquité qui aurait, de surcroît, l'avantage de se bonifier à mesure qu'elle se déglingue? Après ce qui m'était arrivé avec les mômes de la place, elle avait été sur le point de succomber à la panique, elle, la femme sans âge, refroidie par le cynisme. Mais elle se reprit vite, m'offrit un bâton de sal-sicha, réalisa que je brodais encore bien mieux une fois devenue aveugle. Elle dit que je n'ai plus besoin de rien, encore moins d'un salaire, sinon du lit où je dors et d'un peu de haricots pour ne pas mourir de faim. C'est ce que je pense, moi aussi. Mais il lui faut en rajouter, réflexe de vieille chipie qui veille à soigner ses habitudes. Elle pourrait me mener sans excès de vacherie: elle n'aurait qu'à lever le petit doigt pour que j'aille aux chiottes à sa place, si seulement c'était possible! Nous formons un tandem mû par la force des choses. D'ailleurs, elle est tout ce qui me reste, tout ce qui me relie au monde: presque une histoire d'amour... J'oubliais la clameur sur la place, les mauvais tours de Nalva... et Lourdes, puisque tout est vrai quand elle vient me forcer à jouer de nouveau avec elle.

A l'instant où je parle, elle traverse la fenêtre. Elle porte sa robe de mariée et sourit d'un sourire protecteur. Elle tourne autour de la pièce, sort de dessous ma machine, m'embrasse sur les deux joues, me tend le bouquet de jasmin. Elle déplie les tissus, danse de l'armoire au plafond, se penche à la fenêtre pour examiner les pavés. A présent, tout se brouille, la lumière devient rouge, une épaisse poussière de porphyre à travers laquelle on ne distingue rien...

Elle est déjà partie, Africano. Quand cela s'éclaire de

nouveau, Janaina apparaît à sa place. Mon Dieu, un foulard blanc lui ceint la tête! Qu'est-ce qui a bien pu la décider?... Je vois son visage en sueur, en proie à de légers spasmes. Elle marche sans chercher à éviter les passants, les yeux fermés, dirait-on. Ses bras croisés sur sa poitrine ont l'air de deux baguettes inertes. Qu'est-ce qui a bien pu la décider à sortir enfin de chez elle? Elle remonte la rua Alfredo Brito, va droit devant une porte. Elle n'a plus les bras croisés mais un couteau à la main. Elle frappe sans hésiter, sans ouvrir les yeux. Elle s'approche de l'armoire, l'ouvre, elle s'empare de la mallette.

Mon Dieu, Janaina, pourquoi avoir tué le docteur?

## Chapitre XIII

Je savais qu'il y aurait un malheur. Nous aurions mieux fait de nous rencontrer en l'absence de Juanidir. Il traîne la poisse, celui-là, depuis qu'il a donné sa maison à l'Entraide des pompiers. Il dit avoir atteint le nirvana, n'avoir plus besoin de rien, sinon des provisions de l'esprit. Voici le fakir avec ses ouailles. Je les observe à travers la baie vitrée. Ils sont en extase, là-haut, au premier étage de la casa dos Filhos de Gandhi. Ils vont bientôt ramasser les guirlandes, éteindre la lumière et rentrer chez eux. Puis Rosinha et Preto Velho vont faire de même et je n'aurai encore rien réglé, à propos du docteur. A propos du docteur, à propos du zouave. Demain, à mon réveil, peut-être jouerai-je l'alternative aux dés : pair, le docteur ; impair, le zouave.

Le docteur, c'est du velours, aucun risque de bavure. Des dollars sans lever le doigt et Mãe Grande à l'abri... D'un autre côté, le zouave... en se procurant une bonne torche, des chaussures à semelles de crêpe, en louant les services de Palito ou de Sergio-la-larme...

Je verrai ça demain. Maintenant, il faut que je parte. Rosinha est là et, cette fois, elle ne plaisante plus :

– Allez, on ferme! Lève-toi donc, Innocencio! Tu reviendras demain si tu trouves une bonne âme pour te payer à boire. Tu finiras comme je l’ai dit : un têtard dans le fossé du Carmo. Si ce n’est pas une honte! Mãe Grande va mourir et toi tu ne penses qu’à te soûler! Pauvre Innocencio Juanicio de Conceição de Araujo!

Le fossé du Carmo! « Rosinha, suis-je en train de penser, tu y seras bien avant moi, non pas en tant que têtard mais en tant que macchabée, un macchabée de catin terrassée par la vérole. » Il va de soi, Escritore, que je n’en dis rien. Où donc irais-je demain trouver une pinga pour me maintenir en forme? Où donc irais-je repasser en mémoire tes tics de grand prince? Rosinha a raison : terminé pour ce soir, je dois m’en aller. Qu’elle ferme donc son zinc, je l’ai assez vue comme ça. Il me reste assez de force pour monter la côte, affronter la stupeur des Bohémiens et les quolibets de Manchinha. Je tomberai peut-être en traversant le fossé mais je saurai m’agripper aux grillages et aux poignées des fenêtres, je parviendrai à la cour sans m’être écorché les coudes. La porte de Mãe Grande, il suffira que je la pousse d’un léger coup de pied et je pourrai entrer chez elle sans déranger personne. Janaina ne dormira pas... Je sais, elle sera occupée à réviser le catalogue de blâmes qu’elle me jettera demain à la figure. Peut-être ne dormira-t-elle plus jamais, profitant du silence de la nuit pour ruminer ses projets de revanche et son amertume. Avant de trouver le sommeil, je l’entendrai longtemps bouger et renifler, multiplier les intrigues sous les couvertures. Je l’enjamberai sans perdre l’équilibre. J’atteindrai la bergère décousue, évitant de mon mieux la rangée de casseroles

et les chaussures à boucle qu’elle jette négligemment avant de se mettre au lit. Je verrai défiler le manège féerique : la ville aux toitures écarlates dansant un pas de deux avec le flux de la mer ; les Gringos envahissant les plages ; Juanidir en cornac, Samuel en talapoin, Rosinha... Sous quels traits monstrueux me hantera-t-elle, celle-là ? Mais c’est la scène de tes funérailles, Escritore, qui finira par s’imposer, lancinant jeu d’étoiles et de sons dans ma tête livrée au vertige.

Je ne savais pas que tu t’étais fait tant d’amis. Les gens pleuraient comme s’ils avaient perdu un débiteur. Certains parlaient de toi aussi familièrement que moi. Il en venait de toutes les bourgades du Reconcavo. Balbino, le père de Saint, fit montre d’un zèle tout pédagogique. Il avait revêtu un accoutrement qu’on ne lui avait jamais vu : un frac en fibres de raphia et une espèce de gibus de toile orné de plumes de perroquet et de petits miroirs. Il tourna autour de ta dépouille, fit au moins vingt tours en agitant un chasse-mouches en poils de brebis. Sa gestuelle plongea en transe quelques péronnelles et, d’après Samuel, personne n’avait jamais entendu par ici les mots qui sortirent de sa bouche. On s’étonna de l’entêtement avec lequel il refusait de t’enterrer dans un cercueil (celui où l’on t’avait fourré sans penser à mal, à la morgue). Sans doute sortirais-tu ainsi plus aisément de ta tombe pour regagner l’Afrique : « Pas plus de trois jours dans le trou où on l’a mis, avait-on prédit dans les chaumières. Ensuite, il se transformera en balbuzard. Il lui suffira alors d’un coup d’ailes pour traverser la mer. » En balbuzard, oui : une raie blanche sur la gorge et un anchois dans le bec ! Voilà qui te ressemblait plus que de

marcher au pas de l'oie avec les fantômes des esclaves dans un recoin de l'Unhão, comme tu l'imaginais dans tes moments de mélancolie.

D'où nous vient-il, ce sens ostentatoire de la magie ? De l'Afrique. Qui se hasarderait à y lire le mauvais sort de l'Indien ou l'exaltation du Lusitanien ? De l'Afrique, donc, mettons. Mais, auparavant, je prenais cela pour une babiole tout juste bonne à orner les rues et échauffer le carnaval... jusqu'à ce que je voie Balbino à l'œuvre. En d'autres circonstances, j'aurais ri volontiers de ses pantomimes. Mais là, le jeu de cauris, la théorie de jeunes filles nubiles croquant la noix de cola, les psalmodies grassyées qui me foutaient un peu la trouille... Il t'avait emballé dans un linge blanc, ficelé dans un cylindre de nattes. Il chuchotait à ton oreille et versait dans ta tombe un liquide blanchâtre qui, de loin, ressemblait à de l'authentique vin de palme. Peut-être voulait-il seulement nous édifier, nous autres les égarés, les quarterons, les fils perdus du clan, et en tirer une part de gloriole pour son terreiro de la Cabula – gloriole au demeurant méritée à en juger par les spasmes et les genuflexions qu'il propageait dans la foule. Nous étions tous déjà chez toi, près de ta case à princes et de ta grande termitière, en particulier la Reinha qui s'était barbouillée de kaolin et avait déchiré sa robe. Elle pleurait sur ton corps, agitant ses seins nus comme si elle était ta veuve... Dire que nous nous étions quittés la veille, sûrs de dîner à nouveau ensemble, de continuer à tresser des couronnes à Ndindi ou de courir la gueuse, comme d'habitude !

Meu pai, Escritore, on avait convenu de se retrouver à la pousada de l'Espagnole. Simple précaution : je ne vou-

lais pas que tu ailles seul de Saude à Barroquinha avec deux petits millions en poche. J'avais passé la matinée au port, à voir manoeuvrer les matelots. En remontant vers la ville haute, j'avais croisé Palito dans le funiculaire. Il avait demandé que je l'accompagne chez lui pour l'aider à bricoler son vieux frigo. Retaper le transfo, changer le rotor, décrasser le freezer... cela nous avait pris trois bonnes heures. Il avait en réserve un flacon de cravo. Il me proposa donc un verre et une partie de Monopoly pour faire passer l'après-midi. Vers dix-sept heures, maître Careca vint nous rejoindre, avec sa guitare et un pot de marijuana. Entre la fumée et les airs afoje qu'ils s'étaient mis à chanter, l'atmosphère s'embruma et j'en vins à confondre les dates. Je somnolai jusqu'à ce que j'entende les cris. C'est Samuel qui, le premier, courut vers la place en bousculant les musiciens :

– Le monde est devenu fou ! Ils ont tué Escritore !

« Le monde est devenu fou ! » avait répondu la foule, tant et si bien que les percussions et le banjo avaient improvisé là-dessus un nouvel air de samba. Je le tiens de la Reinha qui se curait les dents, appuyée à la balustrade du Banzo, au moment même où on te transperçait le torse. Le mardi, elle doit attendre pour ouvrir sa boîte que, vers minuit, s'arrête la fête de la Benção. Elle profitait du spectacle en se curant les dents quand Samuel s'était emparé du micro.

Ils ne t'avaient pas encore recouvert de cette mauvaise bâche. Je crus que tu dormais, ou que tu jouais la comédie. Je faillis te parler, tant tu paraissais vivant, si ce

n'étaient ce couteau qui te transperçait la chair et le nœud de bouline rouge qui jaillissait de tes flancs. Je dus mettre un genou en terre pour reconnaître ton visage, ton beau visage de coureur au teint frais, au-dessus duquel virevoltait une mouche. Aucune trace de souffrance, mais l'esquisse d'un sourire, un de ces sourires furtifs que tu avais quand une idée malicieuse te traversait l'esprit. Il me suffirait de te tapoter l'épaule pour que tu te relèves et que nous reprenions comme avant nos potins et nos frasques. Je pensais à notre soirée de la veille, à ton excès de lyrisme : retrouver intact le spleen de Ndindi-Grand-Orange dans les gènes des frères Baeta ! Comment pouvait-on mourir si vite ? C'était là la seule question que mon esprit troublé pouvait formuler. Je me sentais comme sur un nuage : la clameur de la foule, les gyrophares des pompiers, les joints fumés chez Palito...

– Que fais-tu là ? J'espère pour toi que tu n'as rien à voir là-dedans.

J'entendais le commissaire Bidica, les jurons et les pleurs, les voix de Samuel et de la Reinha. Je distinguais le fourgon de police entrouvert sur la pente : les frères Baeta s'y trouvaient, pieds et poings liés.

Ne nous voyant pas venir au Recanto de Celia, les frères Baeta avaient décidé d'aller régler son compte à un gars de la bande du Barbalho qu'ils s'étaient promis de décimer. Les deux bandes avaient l'habitude de s'expliquer en bataille rangée au morro de Monte Cristo ou au fort de Montserrat. On déplorait généralement des égratignures, des dents cassées, au pire quelques estafilades. Mais ceux de Barbalho avait passé les bornes :

Reinaldo, leur chef, s'était mis en ménage avec Clara-poitrine-de-miel, la concubine de Tigrado. Preto Velho qui se targue de ne jamais se tromper avait prédit le malheur :

– Les frères Baeta ne se laisseront pas faire. Ils en éborgneront au moins deux. Peut-être une demi-douzaine.

En te voyant avec l'Américaine, ils t'auront pris pour Christovam, le gorille de Reinaldo. Ils t'auront filé jusque chez toi, à Itaparica. Vous vous serez retrouvés nez à nez sur la rua do Alvo, juste au pied des immondices. C'est là, sans doute, que t'attendaient les mânes du vieux Ndindi, face à cette pseudo-termitière de limaille et de balayures. Voilà du moins ce que je m'étais dit en voyant ton sang sécher entre le cinéma porno et le magasin de chaussures.

Quand je pense qu'ils n'en voulaient pas à ta vie, pas même à celle de Christovam ! Tigrado désirait simplement lui infliger une correction. Mais Voltmetro émettait des éclairs à cause de toutes les saletés qu'il avait inhalées en m'attendant au barzinho de Barroquinha. Les deux autres avaient tout fait pour le retenir mais il était parvenu à se dégager, à se jeter sur toi en criant comme une bête.

En fin de compte, ils n'y sont pour rien. Toute la faute me revient. Je porterai ta mort comme un perpétuel fardeau. Quoi que je fasse, je n'en guérirai jamais. Dire qu'on était si près du but, que j'avais tout réglé à l'avance ! Comme convenu, nous serions arrivés à dix-huit heures au barzinho de Barroquinha pour sceller les retrouvailles et faire couler la pinga à la mémoire de

PELOURINHO

Ndindi-Grand-Orage. Ensuite, on aurait gagné la place pour la fête de la Benção et, d'un pas de samba, retracé le chemin qui mène d'Onim au Reconcavo. Enfin, tu aurais écrit ton livre, tu l'aurais écrit pour y évoquer l'Indienne et la Rainha, l'effondrement du bercaïl, les remugles des cales et toute la débandade.

Seulement, comme un idiot, j'avais oublié qu'on était un mardi.

?